

VIE
DE
M. GORINI

Auteur de la DÉFENSE DE L'ÉGLISE

PAR

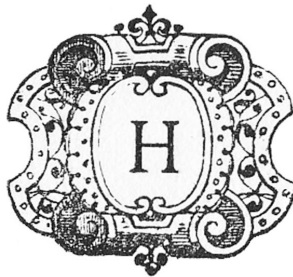
M. L'ABBÉ F. MARTIN

CHANOINE HONORAIRE DE BELLEY, ANCIEN CURÉ DE FERNEY

« Je vous remercie d'avoir esquissé la vie de M. Gorini ; je désirerais cependant que cette esquisse s'élevât à la hauteur d'un tableau complet, et il serait heureux que, dans la vie toute cachée de ce cher confrère, vous eussiez la bonne chance de découvrir de nouveaux détails qui nous révéleraient ce que peut être la vie d'un bon prêtre qui se sanctifie dans l'étude, non moins que dans les travaux du ministère. »

(Lettre de M^{sr} CHALANDON, archevêque d'Aix, à l'auteur.)

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, RUE BONAPARTE, 35

—
Tous droits réservés

VIE

DE

M. GORINI

LES MOINES

ET LEUR INFLUENCE SOCIALE DANS LE PASSÉ ET L'AVENIR

Par M. l'Abbé F. MARTIN, missionnaire apostolique

QUATRIÈME ÉDITION

Deux forts volumes in-12, 5 francs; *franco* 6 francs.

~~~~~  
EXTRAIT DE LA LETTRE DE MONSEIGNEUR DUPANLOUP,  
ÉVÊQUE D'ORLÉANS, A L'AUTEUR

« J'ai lu votre *Vie de l'abbé Vuarin*, de M. l'abbé Gorini, et surtout votre livre des *Moines*. Et bien que les deux premiers de ces ouvrages m'aient diversement et vivement intéressé, c'est de ce dernier livre que je voudrais particulièrement vous féliciter.

.....  
« Ce que M. de Montalembert, alliant l'art à la science, et la philosophie à l'érudition, présente dans la variété et la beauté des détails, vous, vous le résumez, poussant avec vigueur en quelque sorte les faits devant vous, et les groupant dans une ferme synthèse; et sur cette base solide des faits, avec un esprit étendu et sûr, qui voit l'ensemble et les détails, vous élevez de fermes et lumineux jugements : en sorte que tout homme sincère qui vous lira, saura désormais à quoi s'en tenir sur tant d'appréciations légères, misérables, qui ont cours encore contre les moines, et défrayent sans cesse la littérature malsaine et les journaux anti-chrétiens. Il saura ce que sont ces moines dans le vrai, et de quel point de vue il faut les juger pour faire équitablement, dans leur longue existence, la part de chaque chose; il saura ce que la société chrétienne, ce que le monde civilisé leur doit d'inappréciables bienfaits, nonobstant les torts que l'histoire ne doit pas plus voiler qu'exagérer, et que vous-même jugez avec autant de liberté que de justice.

« † FÉLIX, évêque d'Orléans. »

Cette quatrième édition revue avec soin et augmentée par l'auteur, a reçu de nouvelles et nombreuses approbations, entre autres celles de S. E. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux; de Mgr Chalandon, archevêque d'Aix; de Mgr Pie, évêque de Poitiers; de Mgr Mermillod, évêque d'Hébron; de Mgr de Langalerie, évêque de Belley, etc., etc.





# LETTRE

DE M<sup>GR</sup> CHALANDON, ARCHEVÊQUE D'AIX

A L'AUTEUR.

MONSIEUR LE CHANOINE,

J'ai lu avec le plus grand intérêt les premiers feuillets de la *Vie de M. Gorini* que vous m'avez adressés. Il ne pouvait en être autrement de ma part, pour l'histoire d'un prêtre de Belley écrite par un autre prêtre de Belley. Cependant, ce n'est pas uniquement ma tendre affection pour le clergé de mon ancien diocèse qui m'a fait trouver un véritable charme à voir un pauvre curé d'une petite paroisse cherchant dans le recours à Dieu et à l'étude, plus encore que dans le dévouement à sa famille, le moyen de lutter contre le découragement et l'ennui. Les œuvres de M. Gorini ont fait admirer le savant; les détails que vous donnez sur sa vie feront aimer le prêtre. Je ne doute pas que votre ouvrage ne réussisse à édifier autant qu'à intéresser tous ceux qui le liront. Les prêtres surtout y trouveront un beau modèle à suivre dans les épreuves auxquelles nous sommes tous exposés.

Vous avez mis la lumière sur le boisseau, mon cher abbé, en écartant les ténèbres dans lesquelles semblaient devoir être ensevelis pour toujours des détails touchants et admirables dans leur simplicité, de l'intérieur d'un presbytère de campagne.

Puissent les lecteurs de cette humble vie cachée d'un bon prêtre profiter non-seulement des beaux exemples qu'ils y rencontreront, mais aussi des sages réflexions dont vous avez su enrichir votre récit. Ce succès est celui que vous

ambitionnez, et il est en effet bien préférable aux éloges que je serais en droit de vous offrir.

Recevez, mon cher chanoine, avec mes sincères remerciements pour votre envoi de la *Vie de M. Gorini*, l'assurance de l'attachement que vous m'avez inspiré dès le moment où j'entrai dans le diocèse de Belley, et que l'éloignement ne m'empêche pas de conserver.

Tout à vous,

† GEORGE,  
Archevêque d'Aix.

## LETTRE

DE M<sup>GR</sup> DE LANGALERIE, ÉVÊQUE DE BELLEY

MON CHER ABBÉ,

Je vous écris cette lettre au milieu d'émotions variées; je suis venu à Chezery présider la fête de saint Roland, l'un de nos patrons du diocèse, qui vécut à une époque féconde en saints personnages dans nos contrées.

Je suis étonné, ravi du silence qui m'entoure et des quelques loisirs que me laisse une veille de fête. Dans le voyage j'ai pu lire votre travail sur la vie de M. Gorini : il m'a vivement intéressé; à peine pouvais-je, par moments, en détourner la vue pour admirer la magnifique végétation et les nombreux accidents de terrain que nous rencontrions sur la nouvelle route si pittoresque de Bellegarde à Chezery, par Lancran et Comfort, patrie de la sœur Rosalie. J'ai la confiance fondée sur ma propre expérience que ces pages, écrites surtout avec le cœur, intéresseront et feront du bien.

J'ai remarqué que les prénoms de M. Gorini ressemblaient

beaucoup à ceux de notre saint curé d'Ars ; l'un et l'autre s'appelaient Jean-Marie.

Je trouvais dans ces deux noms un autre rapprochement et un autre souvenir. Celui de Belley et du diocèse tout entier, placés sous le patronage de saint Jean-Baptiste ; celui du chef-lieu de ce département et de notre chère ville de Bourg, placés sous la protection spéciale de Marie.

Puissent ces noms bénis être toujours pour les fidèles et le clergé de notre diocèse une sauvegarde et une source de saints exemples ! Puisse le clergé surtout chercher dans les deux personnages qui les ont portés récemment parmi nous, des modèles de la sainteté héroïque et de la science pénétrée de piété et de dévouement !

Dieu semble exaucer ce vœu de mon cœur. Vous, mon cher abbé, et d'autres encore dans mon clergé, vous continuez par vos incessants labeurs les traditions de M. l'abbé Gorini ; et je trouve, grâce à Dieu, dans le clergé paroissial, de nombreux imitateurs de notre saint curé d'Ars.

J'emprunte en finissant, au spectacle que j'ai en ce moment sous les yeux, une citation du psaume I, qui s'applique admirablement à nos deux gloires contemporaines, M. Jean-Marie-Baptiste Vianney et M. Jean-Marie-Sauveur Gorini :

*« Erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet, et omnia quæcumque faciet prosperabuntur. »*

Que ces paroles soient aussi l'épigraphe et l'histoire de votre nouvelle publication !

Recevez, mon cher abbé, avec mes bénédictions sur vous et vos travaux, l'assurance de mon dévouement affectueux en N.-S.

† PIERRE-HENRY,  
Évêque de Belley.

---

## LETTRE

DE M<sup>GR</sup> PLANTIER, ÉVÊQUE DE NIMES (1).

Que de fois, cher et vénéré chanoine, lorsque j'exerçais le grand apostolat des retraites pastorales, j'ai dit aux prêtres assemblés autour de moi que, du sein d'une humble paroisse, ils pouvaient rendre à l'Église les services les plus éclatants! Notre-Seigneur n'a pas conseillé d'établir la lampe sur une colonne pour qu'elle brillât au loin; il suffit qu'elle soit sur un modeste chandelier pour éclairer la maison tout entière. Il n'est pas de poste si obscur d'où la science d'un ecclésiastique, si elle est supérieure, ne puisse rayonner sur le monde. C'est là ce que j'ai répété dans une foule de diocèses.

Je vous sais gré d'en avoir donné à la France une preuve décisive par la biographie de M. l'abbé Gorini. Lui n'était que le pauvre curé d'une misérable campagne. Qui jamais avait entendu parler de la Tranclière? Pasteur d'un bercail ignoré, il aspirait par vertu à être encore plus inconnu que son troupeau lui-même. Et là, dans la retraite, je dirais presque dans le néant, où le tenait plongé la simplicité de ses goûts, jointe au peu d'importance de sa succursale, il a su faire un ouvrage qui est un monument remarquable mais qui fut aussi une grande action. Simple desservant, on l'a vu continuer l'œuvre de haute apologétique si noblement entreprise par l'évêque d'Hermopolis, si glorieusement poursuivie par le P. Lacordaire. Dans son presbytère de campagne, il a dressé un tribunal où tous ceux qui se sont mêlés d'histoire à notre époque en dehors de l'esprit chrétien ont tour à tour comparu. L'éclat du talent et celui de la re-

(1) Cette lettre n'avait pas encore été publiée.

nommée dans ces écrivains divers ne l'ont point intimidé. A tous il a reproché des erreurs plus ou moins sérieuses sur ce qui se rattache au catholicisme ; et ce stigmate infligé par la main d'un succursaliste sans nom a produit une émotion profonde jusque dans le journalisme et dans nos académies. Quelques-uns des auteurs convaincus de méprise ont eu le noble courage d'avouer leurs torts ; d'autres ont affecté du dédain ; mais leur silence, malgré tous leurs airs de pitié, a été pris pour ce qu'il était, c'est-à-dire pour l'aveu de leur impuissance à répondre. Ainsi Dieu une fois de plus a-t-il choisi ce qui n'était pas pour confondre ce qui était, et fait sortir la lumière de l'obscurité de Bethléem.

Il est bon que le clergé médite cet exemple si profondément instructif, afin qu'il comprenne bien que, même dans une insignifiante position, on peut, par une étude sérieuse, suivie, proportionnée aux besoins du temps, arriver à exercer une influence considérable au profit de la foi.

En constatant ce fait, la *Vie* de M. l'abbé Gorini enseignera de plus à unir à la science qui éclaire, la modestie qui la préserve de l'ivresse de l'orgueil, et le désintéressement, qui en le décidant à ne chercher sa récompense qu'au ciel, forme ainsi le plus beau rayon de sa gloire.

A tous ces titres, votre travail, cher et vénéré Chanoine, est mille fois précieux. Vous aviez montré par l'histoire de M. Vuorin ce que peut, dans un poste qui convie à la lutte, une ferme intelligence jointe à un vigoureux caractère ; par celle de l'abbé Gorini vous montrez à quelle hauteur peut s'élever la science acquise sans bruit, dans une situation qui semble n'inviter qu'à la prière et ne prédestiner qu'à l'obscurité. Ces deux œuvres sont aussi utiles l'une que l'autre et méritent égale reconnaissance.

Je vous prie, pour ma part, d'en recevoir tous mes remerciements et avec eux l'assurance de mon affection la plus dévouée.

HENRI,  
Évêque de Nîmes.

# PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

---

« Ce serait une intéressante page à écrire et qui éclairerait la critique, que la biographie de M. Gorini, » a dit l'un de ses plus spirituels appréciateurs. Cette page, je l'offre ici au public. Contribuera-t-elle à éclairer la critique ? Je l'ignore tout à fait, et j'avoue même sans peine qu'en l'écrivant tel n'a pas été précisément mon dessein. J'ai vu une bonne œuvre à faire, une œuvre de justice et d'édification, et, sans trop regarder plus loin, j'y ai mis la main avec simplicité d'esprit et résolution de cœur, comme l'on fait à une bonne œuvre. J'estime toutefois que la critique ne perdra pas son temps pour se trouver en la compagnie, assez peu fréquentée par elle, de la science, de la foi et de la charité

sacerdotales. N'aurait-elle pas de vrais gains à recueillir à cette école? Quand ce ne serait, par exemple, que d'y apprendre avec quelle sincérité de conscience, avec quel amour de la vérité, avec quel respect de Dieu et des hommes, par quels pactes enfin avec le temps et quelle maturité de travail, on devrait faire des livres, et, au contraire, avec quelle légèreté, quelle précipitation, quel fier dédain des choses les plus dignes de la vénération des hommes, on ne les fait que trop souvent de nos jours; j'entends les livres même les plus célèbres; c'est une leçon dont je n'oserais pas assurer que la critique n'a pas besoin. Il ne tiendra qu'à elle de la trouver dans cet écrit.

Je n'avais songé d'abord qu'à une notice biographique. C'est, en effet, tout ce que me paraissait comporter une obscure existence écoulee dans le plus pauvre presbytère de campagne et dans la silencieuse société des livres. Mais je n'ai pas tardé à me laisser prendre à un piège inattendu.

Pour construire brin à brin, comme un oiseau son nid, l'humble histoire du savant et du prêtre, je n'ai eu d'autre ressource que d'en demander les éléments épars à des mémoires vivantes. La chronique où j'ai puisé mon récit est tombée tout



entière de la bouche du frère, de la belle-sœur, des nièces de M. Gorini. Elle n'a pas été froide comme un document de papier, elle a été chaude et tout émue comme les souvenirs du cœur; elle a été palpitante d'affection, de reconnaissance, de regrets, d'amitié fraternelle et de piété filiale, pleine tour à tour de sourires et de larmes. Je me suis laissé gagner au charme de ces narrations; le cœur a entraîné la plume; je n'ai plus compté les pages. Je me suis figuré, ce qui ne manque guère d'arriver en pareil cas, que la matière était attrayante parce qu'elle m'attirait.

J'ai ainsi dérivé insensiblement à une œuvre plus étendue que la notice projetée. A ce courant de la sympathie, sont venus se mêler des encouragements du dehors; je n'en rappellerai qu'un seul.

M<sup>sr</sup> Chalandon, aujourd'hui archevêque d'Aix, autrefois évêque de Belley, lequel tenait en si haute estime et en si délicate affection M. Gorini, M<sup>sr</sup> Chalandon m'écrivait : « Je vous remercie d'avoir esquissé la vie de M. Gorini; je désirerais cependant que cette esquisse s'élevât à la hauteur d'un tableau complet, et il serait heureux que, dans la vie toute cachée de ce cher confrère, vous eussiez la bonne chance de découvrir de nouveaux détails qui nous révéleraient

ce que peut être la vie d'un bon prêtre qui se sanctifie dans l'étude non moins que dans les travaux du ministère. » La bonne chance que me souhaitait M<sup>gr</sup> l'archevêque d'Aix, je l'avais rencontrée ; le vœu qu'il formait était conforme à mes secrets désirs ; ses paroles sont devenues pour moi un programme.

L'entreprise, on le voit, n'était pas compliquée ; mais elle n'en était pas moins, ainsi qu'il arrive de toutes les choses simples, de difficile exécution ; mes lecteurs en vont juger.

L'existence sacerdotale de M. Gorini peut se résumer en trois mots : Dieu, la science et la famille. Il a tenu tout à la fois de l'autel, du cloître et du foyer domestique. Chez lui, le curé n'a pas nui au savant, ni le savant au curé, et le sacerdoce et la science, loin de repousser la famille, s'en sont fait un délassement et un appui. De cette physionomie triple et une, où les contrastes se fondent, où les traits disparates s'unissent, résulte un type rare qui ne rappelle aucune analogie connue. C'est une vie dont toute la beauté est *en dedans* ; car à peine trouverait-on une existence de prêtre si peu mêlée dans les événements et les agitations du monde ; celle de l'abbé Gorini fut toute réfugiée dans la piété, dans la famille et dans les livres, dans les livres surtout.

C'est là qu'il faut le surprendre. Sauf quelques points qui marquent ses stations, Brou, Meximieux, Nantua, la Tranclière, Saint-Denis, la terre n'a pas gardé l'empreinte de ses pieds <sup>1</sup>.

Et ainsi je n'ai eu, pour soutenir mon récit, ni la variété des faits, ni celle des personnages; il m'a fallu l'animer avec une seule figure, type rare, je l'ai dit, figure originale, mais par là même fort difficile à peindre. Cette difficulté, je l'avoue, m'a plus d'une fois déconcerté. Mais une pensée m'a redonné courage : c'est qu'au fond ce qui intéresse le plus les hommes, c'est la peinture de l'homme. Combien d'œuvres supérieures ne vivent que parce qu'elles dessinent fortement un seul caractère ! J'ai mis tous mes soins à reproduire exactement celui-ci.

Il faut ajouter toutefois que ce qui, ainsi envisagé, se présentait comme ressource, pouvait aisément se transformer en inconvénient. Les biographes sont naturellement sujets à certaines illusions d'optique, qui grossissent bien au delà de leur taille les personnages dont ils retracent l'histoire. Cette fascination qui met de la passion, et, par la passion, de la vie dans leurs récits,

<sup>1</sup> J'ai pris la liberté de me citer ici-moi-même. On retrouvera ce passage page 27.

n'est pas toujours, je le sais, sans intérêt; mais elle les expose à perdre de vue un danger, l'exagération, écueil où plus d'un va se briser. Plus qu'en tout autre sujet, j'avais ici à le craindre. Il y avait si peu matière à histoire en cet homme que je présentais au public! La tentation pouvait venir si facilement de le surfaire, afin de le rendre acceptable! Je me suis tenu en garde. J'aime M. Gorini; mais je ne me suis pas senti disposé à l'exhausser aux dépens de la vérité. Il me semble même que, si je l'eusse voulu, je n'en aurais pas eu le pouvoir. Sa grave et modeste figure se serait levée devant moi, et le mécontentement affligé peint dans tous ses traits aurait glacé ma main et arrêté ma plume.

Quoi d'étonnant! Si M. Gorini sortait de sa tombe, il n'en reviendrait pas de rencontrer son humble vie racontée tout au long dans un livre, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que lui, si pacifique et si doux, ne fît un mauvais parti à son biographe ou, tout au moins, ne se mît à lui aligner de longues colonnes de textes, choisis aux sources les plus authentiques et les plus vénérables, pour lui démontrer comme quoi il a eu le plus grand tort du monde de le tirer de son obscurité. Puissent mes lecteurs, ayant parcouru ce volume, y avoir pris assez intérêt pour être portés

à me défendre contre les indignations de cette chère ombre !

Je ne me suis pas tellement attaché au portrait de M. Gorini, que je n'aie donné çà et là quelques coups de pinceau au paysage environnant. J'ai trouvé tout ouvert devant moi le champ de la littérature et de l'histoire, et j'y ai butiné quelques croquis que j'ai lieu de croire ressemblants; c'est une partie importante de mon tableau; elle y met de l'ombre, de la variété, de la perspective et de la chaleur; j'ose dire aussi qu'elle y encadre des enseignements.

Mon intention est d'adresser ce petit livre aux prêtres et aux hommes du monde, deux classes de lecteurs que l'on isole trop souvent.

Je le présente aux prêtres comme un modèle nouveau. M. Gorini n'a pas, en effet, la figure des saints que l'on a l'habitude d'offrir à leur imitation, celle du curé d'Ars, par exemple; il est plus homme, il est plus de la famille des prêtres ordinaires; il est plus leur frère en toute façon; il a vécu et il est mort dans leurs rangs et au dernier de tous les rangs; ce qui ne l'a pas empêché de servir vaillamment Dieu et l'Église, et d'honorer le sacerdoce devant les hommes. M. Gorini est vraiment la gloire du presbytère de campagne, non pas du presbytère transfiguré dans un nimbe

de sainteté surhumaine, mais du presbytère prosaïque et solitaire, tel qu'on le rencontre au recoin de la forêt ou dans le pli de la montagne; et, ce qui constitue son caractère distinctif, « il s'est sanctifié dans l'étude non moins que dans les travaux du ministère <sup>1</sup>, » et cela non pas dans une Académie, ni dans un couvent, mais dans une pauvre cure. N'ai-je pas raison de dire qu'il est pour les prêtres un modèle nouveau? Et ce modèle ne leur enseignera-t-il pas, mieux que tout autre, ce qu'un ministre des autels peut faire dans le poste le plus obscur?

Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que la vie de M. Gorini peut devenir aussi pour les hommes du monde une étude intéressante. Ils y verront que la science et la piété ne sont pas choses incompatibles, et que la foi catholique la plus convaincue n'exclut ni la tolérance la plus sincère, ni la charité la plus aimable. Ce type de prêtre répondra, j'en suis sûr, à quelque idéal qui est demeuré gravé dans quelque recoin de leur âme. Il leur sera une édification douce et simple qui leur conviendra et leur fera du bien. Quelques-uns s'effrayent, je le sais, quand il est question d'un livre qui

<sup>1</sup> M<sup>sr</sup> Chalançon. Voyez plus haut.

touche de près à l'autel; ils ont peur du surnaturel, des mysticités transcendantes. Qu'ils se rassurent! Il n'y a ici rien de semblable. Les vertus avec lesquelles ils auront à faire connaissance ne sont pas d'un autre monde, et les idées avec lesquelles leur esprit sera mis en contact ne réfléchiront pas des lumières trop étrangères au soleil des intelligences qui nous éclaire tous. Du reste, s'ils se laissent aller à la lecture de ce livre, ils ne seront pas longtemps seuls en la compagnie de M. Gorini; ils rencontreront bientôt d'autres personnages connus d'eux et aimés, des hommes illustres, les oracles de notre siècle, Guizot, Cousin, Augustin et Amédée Thierry, et beaucoup d'autres, — société attrayante, — qui leur diront en quelle estime ils ont tenu le bon prêtre et le modeste savant, et comme quoi, combattus par lui dans leurs erreurs, ils lui ont néanmoins tendu une main désarmée et fraternelle.

---

# PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

---

Je donne cette troisième édition de la *Vie de M. Gorini*, sans y faire d'autre changement que de légères corrections de style.

Il me semble que cette œuvre modeste a réalisé une partie du bien que je m'étais proposé en l'écrivant. Elle a encouragé à l'étude les membres du clergé qui l'ont lue et elle a contribué à révéler aux hommes du monde un vrai type de prêtre. Elle a ainsi propagé deux sentiments excellents, l'émulation d'un côté, le respect de l'autre. Puisse-t-elle continuer, par cette nouvelle édition, cette prédication salutaire. Hélas ! en ces jours de deuil, d'affaissement moral et de haines antisacerdotales, ce que j'appelle ici prédication ne devient-il pas plus nécessaire que jamais ?



Ce livre dont le héros n'était guère moins obscur que l'auteur paraissait destiné à mourir aux lieux qui l'avaient vu naître. Il n'en a rien été. Il s'est répandu sans bruit, sans recommandation et comme de lui-même dans toute la France, contribuant à former autour de la tête de l'humble curé de la Tranclière une paisible et sereine auréole de gloire, et marquant son existence de ce caractère légendaire qui fait le charme de quelques vies de nos vieux saints et qui semblerait ne pouvoir plus être de notre temps.

J'ai reçu, pour ce travail, des lieux les plus éloignés et des côtés les plus divers, de nombreux témoignages de satisfaction. Je n'en citerai que quelques-uns qui m'ont été d'autant plus précieux que j'avais moins lieu de m'y attendre. Si je me permets de les reproduire ici ce n'est pas par un sentiment d'amour-propre qui serait indigne d'un prêtre, c'est pour avoir le droit de dire au public, avec plus d'autorité que n'en pourrait avoir une parole réduite à sa faible valeur, qu'il trouvera dans ce livre peut-être un peu plus que ce que son titre comporte, je veux dire intérêt général et profit pour beaucoup de gens.

Je commence par une lettre de M. de Montalembert de la bienveillance duquel j'avais déjà eu tant à me louer au sujet de mes *Moines*.

« Monsieur le Chanoine,

« Je viens de lire avec un intérêt soutenu et une émotion profonde le volume que vous avez consacré à la vie de M. Gorini et je vous remercie très-sincèrement du bonheur que vous m'avez procuré en m'envoyant cet ouvrage.

« Je me suis hâté de le recommander au rédacteur qui est chargé de la critique littéraire dans le *Correspondant*. Quant à M<sup>sr</sup> Dupanloup, je suis convaincu que vous n'avez pas besoin de mon intervention auprès de lui ; je ne manquerai pas néanmoins de lui parler de la *Vie de M. Gorini* dans une prochaine lettre.

« Je lui dirai, — et ce ne sera que l'exacte vérité, — que j'ai rarement lu un livre qui m'ait plus touché, plus intéressé, plus édifié. Votre récit me paraît un modèle accompli à offrir, avec une entière sécurité, aux ecclésiastiques comme aux laïques, aux enfants de l'Église comme à ses ennemis. Vous avez bien raison de dire que cette biographie est « pleine de salutaires enseignements ». Depuis le commencement douloureux de ce pauvre prêtre si longtemps inconnu et méconnu, jusqu'à sa mort si humble, tout, dans cette vie, porte l'empreinte d'une austère et touchante beauté, de la vraie beauté

chrétienne. Je vous sais gré surtout d'avoir mis en lumière son amour pour sa famille et les consolations qu'il y a puisées pendant sa laborieuse carrière.

« J'ai aussi vu avec bonheur se confirmer par vos citations l'impression que j'avais gardée par une lecture attentive de son grand ouvrage, sur la modération exemplaire qui contraste chez lui avec les intempérances de langage de tant d'auteurs de nos jours.

« Enfin, je ne saurais assez vous remercier du plaisir et du profit que je dois à cette lecture et, certes, si j'étais évêque, je voudrais que tous mes prêtres y fussent invités. »

DE MONTALEMBERT.

M. Louis Veuillot m'écrivait à peu près vers le même temps :

« Je suis bien aise d'avoir une occasion de vous féliciter d'avoir écrit une si bonne et si charmante vie de notre cher abbé (Gorini). Cela donne envie d'être curé, pauvre, savant et saint. Soyez persuadé, Monsieur, que plusieurs s'y laisseront prendre, et que vous serez très-glorifié de ce petit travail où vous n'avez cherché qu'à glorifier autrui. »

D'autre part un critique dont personne ne songera à contester la valeur s'exprimait ainsi dans la *Bibliographie catholique* :

« Nous venons de lire ce livre d'un trait et, pendant que nous sommes encore sous la douce et vivifiante impression de cette lecture, nous tenons à féliciter et à remercier l'auteur... C'est un roman que ce livre, le roman de l'âme humaine, le roman du ministère pastoral, le roman de la science; mais roman en ce sens seulement qu'il a du genre l'émotion et l'entrain, sans l'amollissement périlleux du cœur, l'idéal sans la chimère, le réel sans le réalisme; en ce sens encore que ce qui pourrait être fictif, ce qui paraîtrait tel à tous si les faits n'étaient pas là vivants, incontestables, se réalise dans la plus touchante personnification. C'est le vrai roman, c'est-à-dire la vraie peinture d'un homme excellent, d'un bon prêtre, d'un savant de premier ordre. En parcourant ces douces scènes de famille, ces scènes non moins douces, mais plus fortes du ministère pastoral, nous nous disions : *Voilà l'homme, voilà le vrai curé de campagne !* »

Je n'ajoute rien à ces paroles.

---

# VIE

## DE M. GORINI.

---

### CHAPITRE PREMIER

La ville de Bourg. — Origine italienne de M. Gorini. — Trait charmant. — La famille Gorini à Bourg. — D'où vient à M. Gorini le nom de *Sauveur*. — Touchante amitié d'un enfant et d'un évêque. — Une image et une inscription. — Première éducation du jeune Gorini. — Il commence ses études. — Découragement suivi de courage et de succès. — Séjour à Meximieux, puis à Alix. — Le bienfaiteur délicat. — M. Gorini au grand séminaire. — Il est nommé professeur à la maîtrise de Bourg. — Son amour de la lecture et ses longues veilles. — Vicariat à Nantua. — Professorat d'humanités à Meximieux.

Jean-Marie-Sauveur Gorini naquit à Bourg le 30 novembre 1803. Cette ville, ancienne capitale de la Bresse, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Ain, assise au pied d'une petite colline, sur les bords de la pacifique Reysseuse, entre deux chaînes de montagnes qui courent à d'inégales distances du midi vers le nord, le gracieux *Revermont* d'un côté, les vineux coteaux du Mâconnais de l'autre, conservait, à l'époque où commence ce récit, une physionomie particulière que les transformations politiques, sociales et économiques

d'un demi-siècle lui ont fait perdre. Les mœurs, les costumes, les habitations, y gardaient l'empreinte du vieux temps; la foi avec ses saintes pratiques y régnait, dans la classe laborieuse surtout, et, après les longues privations de la révolution française, la résurrection religieuse qui avait suivi le concordat lui communiquait un caractère de ferveur primitive. Tous les regards et tous les cœurs se retournaient vers les autels; mais, hélas! de toutes parts ils ne rencontraient que des ruines. De tant d'édifices sacrés qui peuplaient la ville de Bourg, deux seulement restaient debout : l'église paroissiale de Notre-Dame et cette autre église de Brou, aujourd'hui connue de l'Europe entière, merveilleux joyau d'architecture et de sculpture que la fantastique main du moyen âge expirant et les doigts délicats de la Renaissance à son berceau ont élevé de concert sur les confins de deux âges.

M. Gorini descendait d'une famille d'origine italienne établie à Bourg depuis quatre générations.

Il y avait un siècle que l'un de ses ancêtres avait, nous ne savons pour quelle cause, probablement afin de gagner plus aisément sa vie, quitté le village de Vanzonne dans la vallée d'Anzasca, district de Domo-d'Ossola en Piémont. On nous a tracé de ce coin de pays presque ignoré un délicieux tableau. La nature y est belle; la vallée est couronnée de montagnes; le bruit du monde s'y vient pas; tout y est calme et paisible. Les mœurs des habitants y sont douces, sympathiques et religieu-

ses ; ils s'aiment entre eux comme des frères, et n'oublient pas les émigrés qui vivent exilés sous un lointain soleil. Ceux-ci ne perdent pas non plus le souvenir de leur berceau. Un instinct secret, un amour indestructible, les ramènent de temps en temps au lieu de leur origine, comme ce souffle de la Providence qui rappelle le petit oiseau voyageur vers le nid où il a été réchauffé sous l'aile maternelle. Les Gorini ne manquaient point à ce sentiment délicat. Presque tous sont retournés, ils retournent encore à Vanzonne. Ils y retrouvent toujours une nombreuse parenté, contre laquelle les années n'ont pas la puissance de prévaloir. Lorsque l'un d'eux arrive : « C'est le cousin, c'est la cousine, » se répète-t-on de proche en proche, et c'est une fête pour tous. Nous citerons à ce sujet une anecdote ; car ces aimables choses nous touchent.

Pendant un séjour de quelques semaines à Vanzonne, un Gorini devint curieux de connaître son pays tout entier. Il visita la vallée, il visita la montagne ; mais il n'était familier ni avec les rochers, ni avec les bois, ni avec les sentiers perdus. Il s'égara ; la nuit vint. L'inquiétude fut grande au village, on n'y songea pas à dormir, on n'y perdit pas de temps à délibérer ; les hommes se divisèrent en escouades et se répandirent le long des flancs et sur le sommet du mont, les femmes allèrent à l'église prier la Vierge secourable qui guide les voyageurs ou les ramène au bon chemin. De grands cris s'élevèrent de divers points, et, de distance en dis-

tance, des teux furent allumés. Le succès de l'entreprise répondit à l'espérance que l'on en avait conçue, le frère égaré fut retrouvé, et des signaux annoncèrent aux femmes que leurs prières avaient été entendues dans le ciel. Le retour fut un triomphe. Ces détails ne sont pas sans écho dans la modeste et sympathique existence de l'abbé Gorini.

Son père et sa mère, pauvres ouvriers plombiers, gagnaient leur pain à la sueur de leur front. Mais, ce qui valait mieux que richesse, la probité, la foi, toutes les vertus chrétiennes étaient chez eux héréditaires. La mère surtout se faisait remarquer par sa piété, sa charité et son grand amour pour les pauvres ; car sa modeste position, qui l'aidait à sentir leurs misères, ne l'empêchait pas de les soulager. Les moindres ressources semblaient se multiplier sous sa main.

L'argent tarissait-il, elle donnait son âme,

a dit un poète, témoin oculaire de son admirable dévouement<sup>1</sup>.

Or il y avait dans l'église Notre-Dame de Bourg une chapelle obscure où se trouvait au-dessus de l'autel et où se voit encore aujourd'hui un vieux tableau représentant le Sauveur des hommes. L'humble femme aimait ce lieu depuis longtemps ; mais pendant les mois d'une

<sup>1</sup> M. Victor Faguet, élève et ami de M. l'abbé Gorini, poète et littérateur distingué.



seconde grossesse (car elle avait déjà un fils), il lui devint plus cher que par le passé; elle s'y rendait tous les jours. Là, dans une silencieuse solitude, et loin de tous les regards, elle épanchait son âme avec confiance, appelant à l'aide de sa faiblesse celui qui a dit en la présence des mères : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Les yeux fixés sur la sainte image, elle demandait à son Sauveur une heureuse délivrance et lui consacrait le fruit de ses entrailles. Dans l'une de ces heures de touchante prière, elle promit à son bon maître, s'il lui accordait de nouveau un fils, de lui donner le nom de Sauveur. Elle tint parole.

Jean-Marie-*Sauveur* Gorini fut élevé à la rude école de la pauvreté. Dieu, dont la paternelle Providence prépare de loin l'avenir, fit descendre sur son enfance une bénédiction qui, dans le cours naturel des choses, ne semblait pas devoir lui être réservée.

Pendant les dernières années de l'empire, quelques évêques italiens, et parmi eux M<sup>sr</sup> della Casa, évêque d'Allatri, furent exilés à Bourg. Le bon prélat choisit pour résidence un petit appartement non loin de la famille Gorini, vers laquelle l'attirèrent bientôt les souvenirs de la patrie absente. Il ne tarda pas à remarquer le jeune Jean-Marie. Sa candeur, sa bonté, son air pacifique et doux, sa facilité à s'attacher à quiconque lui témoignait quelque bienveillance, lui plurent. Il se prit pour lui d'une affection toute paternelle, et il en fit presque le compagnon de sa solitude. Rien n'était tou-

chant à voir comme le vénérable évêque chargé d'années et de mérites, et le petit enfant entrant à peine dans la carrière de la vie. Le bon vieillard l'attirait à lui, apprivoisant par quelques familières caresses sa timidité naturelle ; le cœur de l'enfant s'ouvrait à la confiance. L'évêque lui parlait de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'un ton grave et ému qui le pénétrait jusqu'au vif ; il l'initiait peu à peu aux plus simples pratiques de la piété chrétienne, lui en inspirait le goût, lui en découvrait le sens ; quelquefois il lui racontait l'histoire de saint Louis de Gonzague, modèle de la pureté la plus exquise et patron de l'innocence ; il lui en proposait l'imitation, il l'invitait à le prier ; puis à la fin, posant la main sur sa tête, il le bénissait avec tendresse. Non content de lui prodiguer ces marques touchantes de bienveillance, il se faisait son protecteur au dehors ; il voulait que l'on eût de lui un soin particulier à l'église, à l'école, au foyer domestique. « Veillez bien sur ce pauvre petit, disait-il, il vaut mieux que tous les autres. »

Ce n'est pas tout.

Cette amitié d'un petit enfant et d'un évêque a laissé un fragile monument que nous tenons à faire connaître à nos lecteurs. Un jour, l'excellent vieillard appela à lui le jeune Jean-Marie, et lui remit une image avec de grandes recommandations de ne s'en séparer jamais. L'image était enfermée dans un modeste cadre, qui ne manquait pas d'une certaine élégance, et elle était recou-

verte de deux verres, en sorte que ses deux faces étaient visibles. L'une représentait saint Louis de Gonzague tenant un enfant par la main, et l'autre portait cette inscription en très-bon style épigraphique :

SANCTO ALOYSIO DUCE  
ALTER ALOYSIUS  
SIT PUER JOAN<sup>s</sup> M<sup>a</sup> GORINI  
ALTÈ PRECATUR  
—————  
JOSEPH EPUS ALLATRINUS  
ANNO DOMINI  
1811.

Ces vœux, cette solennelle prière, ressemblaient à une prophétie. M. Gorini, demeuré fidèle à la promesse donnée, ne se détacha jamais de la sainte image ; nous la retrouverons à son lit de mort, consolant ses dernières souffrances, recevant son dernier regard, recueillant son dernier soupir.

A l'époque où se passaient ces choses, le jeune Jean-Marie avait perdu son père depuis deux ans. Le départ de M<sup>sr</sup> della Casa renouvela le chagrin que lui avait causé cette perte<sup>1</sup>. Son attachement pour sa mère et pour ce frère aîné que lui avait donné la Providence n'en acquit que plus de force, et, par un trait qui devait être l'un des caractères les plus marqués de sa vie, sa fa-

<sup>1</sup> Monseigneur della Casa est connu en Italie par quelques ouvrages de piété. C'est lui qui a donné à l'église de Bourg le beau *chemin de croix* qui se voit encore aujourd'hui dans ses nefs latérales.

mille devint dès ce temps-là le monde presque entier de ses affections.

On vit poindre de bonne heure les premiers symptômes de sa vocation ecclésiastique. Il aimait à se retirer à l'écart, à dresser de petits autels, à les orner de petits chandeliers, de petits cierges, de petites images, se façonnant un oratoire en miniature où il priait, chantait, représentait les cérémonies de la messe : instincts du jeune âge, indices rarement trompeurs de l'avenir. Jean-Marie devint bientôt enfant de chœur. Sa piété le fit remarquer parmi ses camarades ; avec eux, il était bon, affable, complaisant, mais peu familier et peu expansif. Ce n'est pas que la source des sentiments affectueux lui fût défaut : en nul cœur elle ne fut plus vive et plus abondante que dans le sien ; mais il craignait le bruit, l'agitation du dehors. Son âme ressemblait à une sensitive qui, s'épanouissant à l'écart, se ferme au moindre contact. C'est dire assez qu'il ne dut pas être insensible aux douceurs de l'amitié, pourvu qu'elles fussent calmes, recueillies, et renfermées dans le sanctuaire étroit de l'intimité. Aussi Dieu lui fit-il la grâce de rencontrer quelques amis qui partagèrent ses goûts d'enfance et, dans la suite, parcoururent avec lui la carrière sacerdotale.

La mère, qui suivait, non sans émotion, le développement des pieuses inclinations de son fils, en bénissait Dieu en secret et désirait vivement le consacrer au service des autels. Mais comment faire ? Elle n'était

pas riche, et seule elle demeurerait chargée non-seulement de ses deux enfants, mais de toute une autre famille de sa parenté, réduite à la dernière indigence et que, précisément en ce temps-là, elle réunissait dans sa maison. Elle s'effrayait donc des coûteux sacrifices d'une longue éducation. Toutefois, après avoir longtemps prié dans sa chère et dévote chapelle du Sauveur, elle prit courage, et résolut de commencer.

Il y avait à Bourg un petit collège que les enfants de la ville pouvaient fréquenter en qualité d'externes, moyennant une modique rétribution. Elle y envoya le jeune Jean-Marie. Comment poursuivrait-elle plus tard son audacieuse entreprise? Elle ne s'en inquiéta pas. « Le bon Dieu vient en aide à ceux qui mettent en lui leur confiance, » se dit-elle, et elle ferma les yeux sur l'avenir.

Le pauvre enfant, timide à l'excès, eut le malheur d'être méconnu de ses maîtres. Sa réserve et son air concentré passèrent pour de la pesanteur d'esprit. Il fut rudoyé. C'était le prendre à rebours. Ses facultés, un peu lentes d'ailleurs, se trouvèrent paralysées; il travailla sans encouragement, par conséquent il travailla peu, et ne fit pas de notables progrès. Sa mère seule le soutenait. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, pleines de secrètes amertumes. Heureusement Dieu mit fin à ces dangereuses angoisses qui pouvaient tout compromettre.

Une maîtrise, attachée à l'église paroissiale de Bourg,

se formait alors insensiblement. Cette école souriait à la mère Gorini ; elle avait le pressentiment que son fils s'y trouverait dans un milieu plus conforme à sa nature et à sa vocation naissante. Un jour donc elle le conduisit chez le vénérable curé de Bourg, M. Chappuis, homme de Dieu et ami des pauvres, au profit desquels il se dépouillait de tout, même du nécessaire. Elle ne lui dissimula ni les lacunes de la première éducation de son fils ni la cause d'où provenait le peu de succès obtenu jusque-là, rejetant, en mère sage et prudente, ces fâcheux résultats non sur la faute des maîtres, mais sur celle de l'enfant, ce qui était juste, du reste, à certains égards ; car ses maîtres n'avaient manqué ni de tendresse ni de dévouement, mais seulement de cet esprit de divination malheureusement rare qui sait démêler sous une écorce trompeuse les bonnes qualités latentes. Le jeune Jean-Marie écoutait, la rougeur au front et les yeux baissés, le langage de sa mère ; mais pendant ce temps un grave combat se livrait dans son âme. « Travaillerai-je, ne travaillerai-je pas ? » se demandait-il à lui-même. Le passé l'humiliait ; mais devant lui une nouvelle carrière s'ouvrait dans d'autres lieux, avec d'autres maîtres et d'autres condisciples, tout un avenir qu'il était en son pouvoir de façonner à son gré : il voyait la possibilité de mieux faire. Et puis le doux regard, la parole caressante du prêtre l'attiraient ; sa résolution fut prise. « Je veux travailler, » se dit-il ; il tint parole. Ce petit drame avait été tout

intérieur. M. Gorini aimait plus tard à le raconter dans l'intimité de la famille.

Le jeune écolier apparut tout transformé dès les premiers jours. Ce que l'on vit surtout en lui, ce fut une persévérance dans l'étude, une ténacité dans le travail, une opiniâtreté à surmonter les difficultés, plus que rares à son âge. C'était exactement le contre-pied du passé. Cet heureux changement ne tenait pourtant qu'à un fil. L'enfant était compris; il était encouragé : grave leçon pour les instituteurs de la jeunesse ! Que d'existences brisées parce qu'elles ne rencontrent pas sur les bancs de l'école l'intelligence du cœur ! Le jeune Gorini devint bientôt un bon élève. Il n'avait rien de brillant, mais il était solide. Il fit de rapides progrès dans la langue latine, qu'il aima dès lors passionnément. Il mit le plus grand soin à cultiver sa mémoire naturellement rebelle, et l'amena par de longs efforts à retenir avec fidélité tout ce qu'il lui confiait. Il s'éprit de bonne heure d'un vif amour pour la lecture.

Bientôt il lui fallut, non sans de douloureux déchirements, s'arracher à sa famille pour aller achever ses études au petit séminaire de Meximieux. Cet établissement, laborieusement créé par un héroïque confesseur de la foi, M. l'abbé Ruivet <sup>1</sup>, pendant les premiers jours

<sup>1</sup> M. Ruivet est mort vicaire général de Belley ; c'était une âme antique, de la race des confesseurs et des martyrs. Sa vie pendant la révolution française est d'un intérêt dramatique. Digne des grands âges de l'Église, elle mériterait un historien, M. Ruivet a laissé sur les

de calme qui suivirent la tourmente révolutionnaire, était tout imprégné de cette ferveur et de ces pieuses traditions qui façonnent de loin les futurs lévites aux dévouements du sanctuaire. L'excellent jeune homme en reçut la vive impression. La piété, toutefois, ne lui fit point négliger le travail. Les études littéraires surtout eurent pour lui beaucoup de charme.

Il suivit ensuite, à Alix, dans le diocèse de Lyon, les cours de philosophie et d'éloquence sacrée, préparation à la théologie et au noviciat du sacerdoce. On put discerner dès lors en lui cette sobriété du goût, cette délicatesse du sentiment, cette modération de pensées et de langage qui devait faire plus tard le mérite de ses œuvres. Son séjour à Alix nous est signalé par une touchante anecdote.

Il ne payait qu'une modique pension, une centaine de francs peut-être, et encore cette faible somme était-elle au-dessus des ressources de sa famille, épuisée par les frais d'une longue éducation et par d'autres charges dont le poids s'aggravait avec les années. Il était en retard de paiement. Un jour l'économe de l'établissement le fit appeler, et lui donna à entendre qu'il devenait impossible de pousser plus loin les sacrifices en sa faveur. Le pauvre jeune homme, frappé comme d'un coup de foudre, crut qu'on allait

persécutions religieuses des mémoires et des notes qui, heureusement, ont été publiées, depuis la première édition de ce livre.



le renvoyer. Il devint triste, ne se mêlant plus aux entretiens de ses camarades et se retirant à l'écart avec tous les signes d'un profond abattement. Son professeur s'aperçut de sa peine, et, soupçonnant quelque blessure secrète, il le prit en particulier et l'ayant amené par de douces questions à lui révéler la cause de son chagrin, il chercha à le rassurer. « Ne craignez rien, lui dit-il, votre vocation ne sera certainement pas sacrifiée à un petit motif d'intérêt; et puis Dieu vous viendra en aide, n'en doutez pas. » Le lendemain matin, en entrant dans la salle d'études, M. Gorini trouva parmi ses livres de classe deux rouleaux de pièces de cinq francs, juste la somme dont il était débiteur. Il n'eut pas de peine à deviner la main qui avait mis là ce trésor, il pleura d'émotion. La générosité de l'excellent professeur n'était pas un acte de bienfaisance vulgaire. Il touchait un traitement de trois cents francs par an, et il venait avec une délicatesse et une simplicité admirables d'en prélever la moitié au profit d'un bon élève. Les voilà bien ces prêtres si méprisés d'un certain monde ! Celui-ci s'appelait M. Lavaurre. Puissent ces quelques lignes lui parvenir, s'il est encore vivant comme on nous l'assure, et lui porter, non pas une récompense dont il n'a pas besoin, mais un témoignage de sympathie et de lointaine reconnaissance; car il a contribué, pour sa part, à donner à l'Église de Jésus-Christ l'un de ses meilleurs défenseurs ! M. Gorini n'oublia pas son modeste bienfaiteur. Trente ans plus tard il avait encore des

larmes dans les yeux lorsqu'il rappelait son souvenir, et l'une des plus douces jouissances de sa vie a été de lui offrir son livre.

L'entrée de M. Gorini dans l'état ecclésiastique ne fut précédée d'aucune hésitation. Tout en lui depuis son enfance convergeait vers ce but. Son cours de théologie, commencé à Lyon, fut achevé au grand séminaire de Brou, dans le diocèse de Belley, qui venait d'être rétabli. « C'est là que je me suis trouvé pour la première fois en rapport avec lui, dit l'un de ses anciens condisciples, lui-même homme de mérite et écrivain distingué. Je le connus dès lors assez pour voir les tendances de son esprit. Il n'avait pas encore trouvé sa voie, il aimait la littérature, les livres nouveaux, et, ce qui m'a ensuite étonné de la part d'un esprit positif comme le sien, il lisait les poètes de l'époque, Lamartine, Victor Hugo à ses débuts; il les dégustait, sans préjudice toutefois de l'étude de la théologie, dans laquelle il acquit des connaissances solides. »

N'ayant pas, à sa sortie du grand séminaire, l'âge exigé pour la prêtrise, il fut, en attendant, chargé de cette maîtrise de Bourg où il avait été élevé, nomination qui lui fut agréable, quoique précaire, parce qu'elle lui donnait pour séjour sa ville natale et pour résidence la maison maternelle. Inutile de dire qu'il s'acquitta avec zèle de son emploi; mais il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'à cette époque l'amour de la lecture dont il avait le goût dès son enfance commença à de-

venir une véritable passion. Sa mère le grondait souvent de cette excessive attraction pour les livres, attraction dangereuse, prétendait-elle, qui devait inévitablement tourner au détriment de sa santé. Elle lui défendait surtout de lire le soir. En fils docile, l'excellent abbé promettait tout, ou du moins faisait semblant de promettre. Il se couchait, éteignait sa petite lampe, et, lorsqu'il présumait que sa mère était endormie, il tirait de dessous son lit une chandelle qu'il y avait soigneusement cachée, l'allumait, ménageant ainsi son huile, dont la diminution trop apparente aurait pu le trahir ; puis, rassuré par cette industrie, qui écartait tout indice accusateur de désobéissance, il consacrait à la lecture plus de la moitié de la nuit. M<sup>me</sup> Gorini finit par découvrir la ruse, et elle en fit ses plaintes, qui furent reçues avec déférence ; il ne voulait pas contrister une personne aussi chère ; il ne pouvait pas renoncer à son attrait. Grand embarras ! Enfin il prit sur lui : « Cessez, ma bonne mère, lui dit-il de sa voix la plus caressante, cessez, je vous en conjure, ces reproches qui m'affligent. En toutes choses, vous le savez, vos désirs sont sacrés pour moi ; mais ici il m'est impossible de m'y conformer ; j'ai besoin de lire, je lirai. » A cette explication, qui tempérait par les accents de la tendresse la fermeté d'une grande résolution, il gagna sa liberté, et il en usa désormais sans contrainte.

Ordonné prêtre le 14 mars 1827, il fut envoyé comme vicaire dans la petite ville de Nantua, où les

exercices de jubilé venaient de s'ouvrir. Son début y fut dur et pénible. Pendant plus d'un mois le confessionnal fut sa demeure. Chacun goûtait sa direction, aussi douce que ferme, aussi modérée qu'intelligente. L'excès du travail et la rigueur du climat altérèrent sa santé. Il fallut songer à un changement. Après divers incidents qui le ballottèrent en sens divers, il fut nommé professeur d'humanités au petit séminaire de Meximieux. C'est un honneur que lui valait son goût marqué pour les œuvres brillantes de la littérature, goût fort connu de ses supérieurs.

M. Gorini a laissé comme professeur d'excellents souvenirs. Grave sans austérité, bienveillant sans familiarité, il aimait ses élèves, se dévouait tout entier à leur progrès religieux et moral, non moins qu'à leur éducation littéraire, et possédait le rare secret de les tenir constamment en haleine par un enseignement plein de chaleur, mais de cette chaleur douce et continue qui stimule sans épuiser et entretient un enthousiasme à la fois vif et durable. Prêtres et hommes du monde, ceux qui l'eurent pour maître et qui lui survivent parlent encore aujourd'hui de son exquise politesse, de son urbanité, et de ce respect recommandé par Quintilien avec lequel il traitait leur jeunesse. Le professorat lui fut, du reste, d'une utilité personnelle, en épurant son goût par l'étude des règles et des modèles à laquelle il l'obligea de se livrer et par la connaissance approfondie des grandes littératures classiques qu'il lui communiqua.

Avec son esprit fin et délicat il pénétra aisément et sut en apprécier les mâles beautés, et l'admiration réfléchie qu'elles lui inspirèrent vint heureusement tempérer les dangers que pouvait avoir pour lui la lecture assidue des écrivains modernes. On le vit dès lors, travailleur infatigable, prélever du temps sur ses récréations, sur son sommeil, partout où il pouvait faire une brèche aux agréments ou même aux besoins de la vie.

## CHAPITRE II

**Disgrâce de M. Gorini. — Il est nommé curé à la Tranclière. — Description de cette triste paroisse. — Etrange aventure du nouveau curé le jour de son arrivée. — Son premier prône. — Deux sacs de blé. — M. Gorini ne peut pas s'installer à la cure, et il est obligé de se réfugier à Bourg. — De là, pendant un an, il dessert sa paroisse. — Isolement et solitude. — Serrement de cœur. — Un pacte de famille. — Caractère de la vie de M. Gorini. — Vie de curé. — Avec quel courage il supporte sa disgrâce. — Comment il instruit ses paroissiens. — Simplicité et solidité de son enseignement. — Ses catéchismes. — Soin des malades. — Héroïque dévouement. — Anecdote curieuse. — Affection et reconnaissance des habitants de la Tranclière pour leur curé. — Ils apprécient son mérite. — Rapports de M. Gorini avec eux. — Bonhomie et finesse. — Trait d'esprit.**

L'abbé Gorini s'attachait à la carrière du professorat comme à une vocation, lorsque, après dix-huit mois d'enseignement, au moment où il s'y attendait le moins, il fut appelé à devenir pasteur des âmes. Disons-nous la cause de ce brusque changement? Et pourquoi ne la dirions-nous? La suite de ce récit, si nous la taisions, la laisserait lire à travers ces lignes. La vérité, du reste,

n'a-t-elle pas ses droits? Plus que tout autre, le prêtre qui tient la plume est obligé de l'honorer par son respect. Le monde attend de lui cette simple et courageuse ingénuité.

Nous avouons donc sans détour que M. Gorini avait encouru la disgrâce de ses supérieurs ecclésiastiques immédiats. Ceux-ci s'étaient trompés sur son compte, et avaient pris pour de la fierté et de l'indépendance ce qui n'était que réserve, timidité et dignité de caractère. Ne nous en plaignons pas; M. Gorini, lui, n'a jamais articulé une plainte, jamais il n'a accusé l'autorité; celle-ci a suivi de bonne foi une marche qui entraînait dans les vues de la Providence pour faire du bon prêtre ce qu'il est devenu. Placé dans un poste important, M. Gorini eût, selon toutes les probabilités, gaspillé son temps et ses précieuses facultés à faire ce que d'autres moins bien doués eussent fait mieux que lui peut-être. Sa timidité et sa modestie auraient neutralisé les qualités solides de son caractère. Il était du reste trop au-dessus du niveau vulgaire pour être compris, goûté, apprécié par la masse des fidèles auprès desquels un peu de bruit, de hardiesse, de brillant dans la parole et les manières obtient plus aisément du succès.

La paroisse confiée à sa sollicitude s'appelaît la Transclière. Ce n'était pas un village, pas même un hameau; ce n'était qu'une immense étendue de territoire, une lande sauvage semée de fermes solitaires et de chau-

mières éparses dans un désert. Elle était sise dans le canton de Pont-d'Ain, à quinze ou seize kilomètres de Bourg, en face des coteaux du Revermont, sur la lisière de la Dombes insalubre et marécageuse. Lorsque l'abbé Gorini en fut nommé curé, en 1829, rien n'égalait la morne physionomie de cette triste campagne<sup>1</sup>. Des bois, des étangs ; entre les bois et les étangs, des clairières irrégulières et bizarrement déchiquetées ; puis, dans les recoins des clairières, quelques vieilles maisons en bois, des prairies tour à tour arides et noyées, des champs cultivés dont l'argile blanche avait peine à nourrir un peu de seigle aux maigres et rares épis, des halliers de broussailles, des pâturages vêtus d'une herbe aiguë et dure, parsemés çà et là de genêts, de bruyères et de touffes de houx rabougris, quelques bœufs, quelques vaches de petite taille errant à travers les terres et les prés, ou traçant péniblement un sillon, une population sans vigueur portant dans tous ses traits l'empreinte de la souffrance, tel était le pays que venait habiter le jeune curé. A certaines époques de l'année, le tableau s'assombrissait encore. L'hiver, le sol était détrempé par les eaux, ce qui rendait les chemins impraticables ; l'été, les étangs croupissaient au soleil et remplissaient l'air de fétides émanations. Après la moisson, les terres dépouillées et nues ressemblaient aux

<sup>1</sup> Il ne faudrait pas juger de ce qu'était la Tranclière en 1829 par ce qu'elle est aujourd'hui. Une culture intelligente l'a complètement transformée.



steppes de la Sibérie, et ne produisaient plus que la flouve<sup>1</sup>, dont les poisons se mêlaient aux vapeurs des marais. De là ces fièvres endémiques qui chaque année dévorent, au commencement de l'automne, les malheureux habitants. Pendant six mois un brouillard épais et puant remplissait l'atmosphère et dérobaient la vue du ciel.

La résidence curiale était digne de ce lieu de désolation. C'était une mesure délabrée qui se composait de quatre pièces. Deux au rez-de-chaussée portaient les noms de cuisine et de salle à manger; les murs étaient saïes et dégradés; une terre pétrie et battue servait de carrelage; l'herbe y poussait. Au premier et seul étage, deux chambres, l'une assez grande; mais si mal protégée contre les injures de l'air, que le vent et la pluie y pénétraient; l'autre plus petite, pouvant à la rigueur servir de cabinet de travail, destination que le bon curé ne fut pas libre de lui donner; car il lui fallait bien cette pièce de réserve lorsque sa famille viendrait le voir. Une mauvaise cave où le vin aigrissait, un bûcher, une écurie pour loger une vache, un petit bâtiment séparé servant de four, le tout dans le plus complet état de dégradation, telles étaient les dépendances de l'habitation principale. A côté du presbytère, une espèce de champ ou de prairie, entourée d'une grosse haie vive de

<sup>1</sup> Espèce de graminée qui fleurit après la levée des récoltes; elle est fort abondante en Dombes, et l'on prétend que l'influence de ses émanations n'est pas étrangère aux fièvres endémiques de ce triste pays.

ronces et de vignes sauvages, s'appelait le jardin. Une assez large éclaircie de vue sur les jolies collines du Revermont égayait un peu la pauvre demeure. Toutes les autres perspectives ne s'allongeaient que sur de mélancoliques paysages. Trois ou quatre chaumines, placées à quelque distance de la maison curiale, peuplaient si peu cette solitude, que, durant l'hiver, lorsque le froid avait durci le sol et que la neige couvrait les champs et les bois, les loups affamés venaient rôder et hurler jusqu'à la porte du presbytère : vacarme qui, du reste, n'était pas particulier à ce temps-là ; car, à toutes les époques de l'année, il manquait rarement de recommencer au loin, à la tombée de la nuit, dans le fourré des taillis ou sur les chaussées désertes qui découpaient les marais.

L'église était en meilleur état que ne semblait le promettre un si misérable pays ; quand nous disons l'église, nous entendons les murs de l'église ; car elle était presque entièrement dépourvue des objets les plus indispensables au culte, de vases sacrés, de linge, d'ornements sacerdotaux ; le clocher était vide de cloches. L'industrie du nouveau curé dut pourvoir à toutes ces choses.

La paroisse de la Tranclière ne comptait guère que deux cent cinquante habitants, et n'était pas même reconnue comme succursale ; elle tirait du gouvernement, à titre de chapelle vicariale, une somme annuelle de trois cent cinquante francs, laquelle, avec quatre

cent cinquante francs que la pauvreté des habitants s'était imposés, devait servir à assurer le traitement du curé. C'était à peu près tout. M. Gorini eut ainsi à résoudre chaque année ce problème : sur huit cents à mille francs, y compris quelques honoraires de messes, vivre, nourrir et payer une domestique, s'habiller, entretenir son ménage, prélever quelques réserves pour venir au secours d'une famille indigente, et puis, à la fin, économiser encore quelques pièces de monnaie pour acheter des livres.

La population se composait de paysans à l'écorce rude, mais au cœur excellent, non dépourvus de sentiments religieux, mais d'une ignorance profonde : ce qui n'était point leur faute, car depuis la révolution ils avaient été privés de pasteur. Le prêtre d'une paroisse voisine venait bien, il est vrai, leur dire la messe de temps en temps ; il est vrai encore que quelques années auparavant un vieux moine échappé à la persécution s'était installé parmi eux. Les privations du cloître et les rigueurs de l'exil l'avaient accoutumé à se contenter de peu, et néanmoins il avait été obligé de demander au travail de ses mains le pain nécessaire à la vie. Il labourait, fauchait, moissonnait comme un trappiste, et souvent pendant la semaine il quittait la faucille ou le hoyau pour aller dire sa messe. Ces secours religieux, irréguliers et intermittents, n'avaient guère pu qu'empêcher l'indifférence et l'oubli de Dieu de prescrire.

Tel était le lieu où devaient s'écouler les plus belles années de la vie de M. Gorini.

Sa première apparition à la Tranclière fut marquée par une si étrange aventure, que nous aurions eu bien de la peine à la croire et plus encore à la rapporter, si elle ne nous eût été affirmée de la manière la plus positive par sa belle-sœur elle-même.

Il arriva un dimanche matin, quelque temps avant la messe paroissiale, et, en attendant l'heure de la dire, il se réfugia à la cure. Le spectacle que ce pauvre presbytère lui présenta n'était pas gai. Il y manda le marguillier, et s'informa de lui s'il trouverait tous les objets nécessaires à la célébration du saint sacrifice, et en particulier des hosties. « Oh ! monsieur le curé, répondit le brave homme, nous avons ici tout ce qu'il faut; quant aux hosties surtout, elles ne manquent pas. » Cela dit, il partit comme un trait, et revint bientôt, portant dans un pli de sa blouse un ciboire à moitié plein. « Où avez-vous pris cela, mon ami ? demanda le curé avec inquiétude. — Dans le tabernacle. — Qui y a mis ces hosties ? — M. le curé de la paroisse voisine, dimanche dernier, en disant la messe. » Les hosties étaient consacrées. M. Gorini eut assez de présence d'esprit et d'empire sur lui-même pour contenir son émotion. Il s'empara doucement, et sans rien dire, du vase sacré, le reporta à l'église, le remit dans le tabernacle, et, se prosternant à genoux au pied de l'autel, il y pleura longtemps. A l'office,

ses paroissiens remarquèrent que sa voix tremblait, impression qu'ils prirent pour l'appréhension naturelle d'un début. Du reste, l'allocution du nouveau curé fut bonne, touchante, pleine de tendresse, d'humilité, de simplicité. Il se tint pour très-honoré d'avoir été appelé par la Providence à remplir son ministère parmi des gens aussi excellents et aussi bien disposés. Aussi les habitants de la Tranclière furent-ils ravis, et, pour témoigner leur contentement à un pasteur qui s'annonçait sous de si bienveillants auspices, ils lui firent cadeau de deux sacs de blé.

Lorsque M. Gorini voulut s'installer dans la cure, il se trouva qu'elle menaçait ruine. Sa vie n'y eût pas été en sûreté. Le travail de quelques misérables réparations dura une année, pendant laquelle le pauvre curé, n'ayant pas où reposer sa tête, se retira à Bourg, auprès de sa mère. De là il se rendait, chaque dimanche et quelquefois pendant la semaine, à la Tranclière, y chantait la messe, prêchait, entendait les confessions, faisait le catéchisme aux petits enfants, visitait les malades, et rentrait le soir, harassé de fatigue, sans avoir pris le plus souvent d'autre nourriture qu'un peu de pain et de fromage. Un missionnaire de la Cochinchine n'aurait rien eu à envier à un pareil début; lui ne s'en plaignait pas, il avait Dieu et sa mère.

Les réparations de la cure étant achevées, M. Gorini vint fixer sa résidence à la Tranclière. Il n'y trouva pas un palais. On avait recouvert avec des briques la terre

humide de la cuisine et de la salle à manger, consolidé quelques pans de muraille, blanchi à la chaux les appartements, renouvelé les châssis des fenêtres, placé une serrure à la porte principale; car les autres ne fermaient pas et ne fermèrent jamais; puis enfin remué et rajusté les tuiles du toit, afin de le rendre impénétrable à la pluie, sans trop s'inquiéter de fermer les planchers supérieurs au passage de l'air et de la lumière. A part ces améliorations, le presbytère demeurait ce qu'il était auparavant. Notre description n'est pas à refaire.

Quand M. Gorini se trouva définitivement implanté dans son désert, quand, après les premiers jours d'eménagement, les siens se furent retirés, mère, frère, belle-sœur, il se sentit comme perdu dans la solitude, et il en éprouva l'effroi. Il ne lui restait pour toute société humaine qu'une pauvre fille de la campagne, à laquelle, pour l'attirer à son service, il avait été obligé de promettre qu'il se ferait son maître d'école et lui apprendrait à lire; excellente créature du reste, bien sage et bien dévouée, mais ne sachant rien faire et trop souvent, sans s'en douter, laissant souffrir son maître. La première semaine d'isolement parut un siècle à l'abbé Gorini; aussi, lorsque le dimanche lui ramena sa famille, ouvrit-il son cœur et ses bras à tous les siens avec une joie d'enfant: « Ah! vous viendrez, n'est-ce pas, leur « dit-il, vous ne me laisserez pas longtemps seul; vous « viendrez tous les dimanches, et moi de mon côté au

« milieu de la semaine, le mercredi, j'irai aussi vous  
« voir. » La convention fut faite; douce et sacrée convention qui devait durer jusqu'à la mort.

L'existence sacerdotale de l'abbé Gorini peut se résumer par trois mots : Dieu, la science et la famille. Il a tenu tout à la fois de l'autel, du cloître et du foyer domestique. Chez lui le curé n'a pas nui au savant, ni le savant au curé, et le sacerdoce et la science, loin d'exclure et de repousser l'amour de la famille, s'en sont fait tour à tour un délassement et un appui. De cette physionomie triple et une, où les contrastes se fondent, où les traits disparates s'unissent, résulte un type rare, qui ne rappelle aucune analogie connue, mais qui par là même est difficile à peindre. C'est une vie dont toute la beauté est *en dedans*; car à peine trouverait-on une existence de prêtre si peu mêlée dans les événements et les agitations du monde; celle de l'abbé Gorini fut toute réfugiée dans la piété, la famille et les livres, dans les livres surtout. C'est là qu'il faut le surprendre. Sauf quelques points qui marquent ses stations, Brou, Meximieux, Nantua, la Tranclière, Saint-Denis, la terre n'a pas gardé l'empreinte de ses pieds.

Il y avait trop d'élévation dans les sentiments du nouveau curé, trop de foi dans son âme, pour qu'il se laissât aller à la tentation vulgaire de faire retomber sur sa pauvre et misérable paroisse le poids de la décision administrative qui l'avait confiné à la Tranclière. Quelque petit que fût son troupeau, quelque grossiers

et ignorants que fussent ses paroissiens, il ne les méprisa pas. Son obscur ministère devint sacré pour lui ; il s'en occupa avec soin , et dès les premiers jours de son humble apostolat il fut un vrai curé dans toute la force du terme.

L'instruction religieuse de ces pauvres gens lui tint surtout à cœur. D'abord, ses prédications ne les atteignirent point, elles étaient au-dessus de leur portée ; mais , à force de tâtonnements et de travail, il devint clair, intéressant, accessible à tous, et parvint bientôt à la perfection de l'éloquence populaire. Il avait trouvé le secret de faire descendre jusqu'aux intelligences les plus vulgaires les vérités les plus hautes de la religion. Fermiers, paysans, domestiques, tous, jusqu'aux enfants, étaient avides de l'entendre. Sa parole avait pour eux de tels charmes, qu'ils ne s'en lassaient jamais. « Quand notre curé est en chaire, disaient-ils, on resterait bien à l'écouter jusqu'au soir. » Si par hasard, dans son auditoire, un homme instruit se rencontrait, il était plus ravi que les autres, tant il y avait d'élévation et de noblesse jusque dans sa familiarité et son abandon.

Les paroissiens de M. Gorini remarquèrent eux-mêmes ses progrès dans l'art de la prédication. « Monsieur le curé, lui disait un jour l'un d'entre eux, convenez que vous avez *pris joliment* de l'esprit, depuis que vous êtes chez nous. Au commencement que vous prêchiez ici, personne ne vous comprenait ;



aujourd'hui tout le monde vous entend : » Éloge non moins admirable que naïf du Chrysostome champêtre. Ce n'est pas qu'il mît en œuvre des artifices d'éloquence pour obtenir ces résultats. Nul, au contraire, n'était plus simple et plus naturel que lui, nul plus ennemi de ces excès oratoires, de ces frais de pantomime et de poumons que trop de prédicateurs regardent comme les seuls moyens capables de remuer un auditoire de campagne. En chaire il était sobre de gestes, et comptait bien plus, pour instruire, sur l'exactitude de la doctrine que sur l'agitation du corps et sur l'éclat de la voix, portant dans ses prênes la méthode didactique que l'on remarque dans ses ouvrages. L'histoire sainte et l'histoire ecclésiastique, la vie de Jésus-Christ et des apôtres, les légendes des saints, étaient pour le curé de la Tranclière une mine inépuisable. Il ne négligeait ni le dogme ni la morale qu'il savait rendre intelligibles par des comparaisons familières empruntées aux travaux des champs, au spectacle de la nature, aux objets que ses auditeurs avaient le plus habituellement sous les yeux. Souvent son prône du dimanche n'était qu'un catéchisme fait aux enfants pendant la messe. C'est même, dans cet enseignement de l'enfance, que l'abbé Gorini excellait; il en avait le goût, il y apportait tous ses soins. Sa méthode était basée sur ce principe, qu'avec les enfants le grand obstacle est de vouloir leur apprendre trop de choses à la fois, et que pour réussir il ne faut verser la science

religieuse dans leurs esprits que peu à peu et goutte à goutte. Il dit quelque part : « Il existe certains catéchismes, admirables d'orthodoxie, sans nul doute, mais dont les auteurs ont oublié que de jeunes esprits perdent aisément leur route à travers des expressions savantes, des questions et des réponses dont on laisse trop à l'enfance le soin de saisir la liaison. » Aussi les enfants arrivaient-ils avec facilité par son enseignement à une connaissance de la religion, très-étonnante pour leur âge.

Il avait une tendresse particulière pour les malades. Lorsqu'il était appelé pour les voir, rien ne pouvait le retenir ; au milieu de ses travaux les plus absorbants, il aurait laissé une lettre inachevée, afin de leur porter au plus vite les secours de la religion. La neige, la glace, les mauvais chemins, les ténèbres de la nuit, la distance du lieu, ne l'arrêtaient pas ; plusieurs fois il lui arriva de quitter son lit, malade lui-même, et la tête empaquetée, et de s'en aller par une bise glaciale remplir, au péril de sa vie, ce ministère de charité. Lui faisait-on une observation, il se contentait de répondre : « Ah ! quel remords si par ma faute l'un de mes paroissiens mourait sans sacrements ! » A ce courageux exercice de zèle sacerdotal il contracta une surdité qui dura plusieurs années. Citons au sujet du zèle de M. Gorini pour ses malades un trait empreint d'une teinte pittoresque qui ne déplairait pas à quelques-uns de nos romanciers.

On était au cœur de l'hiver, une neige épaisse détrempée par la pluie couvrait le sol. Vers le milieu de la nuit, on frappe à la porte du presbytère. Celui qui frappait était un jeune homme, accourant en toute hâte pour appeler M. le curé. Son père se mourait. M. Gorini se lève, et le suit au milieu des ténèbres les plus épaisses et par des chemins défoncés. Après deux heures de marche à travers les bois, et dans des flaques de neige fondante, il arrive aux extrémités de sa paroisse, à une misérable chaumière, y trouve un vieillard presque à l'agonie, une vieille femme malade ; il administre le vieillard, console la vieille femme, consacre une heure à ce pieux ministère et, cela fait, se dispose à regagner son logis. Le jeune homme s'offrit à le reconduire. « Non, mon ami, lui répondit le curé ; seul ici, votre présence est réclamée par l'état de vos parents. Laissez-moi, je partirai seul et saurai bien retrouver mon chemin. — Au moins, monsieur le curé, reprirent ces braves gens, attendez le jour. » Le curé refusa ; il avait une messe à dire de bonne heure ; il se mit en route. La nuit était noire, la bruine tombait en pluie glacée et pénétrante, les loups hurlaient tout à l'entour ; il s'égara. Pour comble de malheur, il perdit l'un de ses sabots de bois ; il cheminait donc péniblement, transi de froid, un pied dans l'eau, sans savoir où il allait, lorsqu'à travers les halliers il aperçut devant lui, se dessinant sur la neige, une silhouette mobile qui s'approchait lentement. Il eut peur, saisit son cou-

teau, l'ouvrit : faible défense, surtout entre ses mains. L'ombre redoutée avançait. « Comment, monsieur le curé ! entendit-il crier tout à coup, vous ici, à ces heures ! » M. Gorini, rassuré, avait reconnu la voix de l'un de ses paroissiens, qui s'en allait, bien longtemps avant l'aube, visiter des charbonniers dans les bois. La reconnaissance faite, quelques explications échangées, le brave homme rebroussa chemin, conduisit le bon curé à sa maison, qui n'était pas éloignée, le chauffa, lui mit d'autres chaussures de bois aux pieds, et ne le laissa partir qu'au jour.

Le dévouement et les rares qualités de l'excellent curé lui gagnèrent bien vite le cœur de ses paroissiens. Ces bonnes gens l'aimaient comme un père ; lui, de son côté, les aimait comme ses enfants. Bon avec tous, affectueux sans familiarité, il ne les rencontrait jamais sans les saluer et leur adresser quelques bienveillantes paroles. Il était indulgent avec eux, ne croyant pas facilement le mal et le pardonnant aisément, ce qui ne l'empêchait pas d'être ferme contre les désordres. Mais chez lui la sévérité était toujours tempérée par la modération, la politesse et les égards, en sorte qu'elle ne parut jamais aux yeux des coupables eux-mêmes que le zèle véritable de la justice. Il ne faisait aucune acception de personne ; les pauvres lui étaient aussi chers, plus chers encore que les riches. Ayant le lendemain d'une noce accepté une invitation chez un des plus aisés de ses paroissiens, à quelque temps de là il en accepta

une semblable chez un des plus pauvres, et depuis il refusa toutes les politesses de ce genre qui lui furent faites.

Les habitants de la Tranclière avaient en lui pleine confiance ; ils le consultaient dans leurs entreprises, leurs embarras, leurs difficultés, leurs procès ; pour la plupart d'entre eux, ses conseils étaient des oracles. Aussi leur reconnaissance était-elle sans bornes et se traduisait-elle par mille traits touchants. Ils lui donnaient une part de leurs petites richesses de ménage, du beurre, des œufs, quelques légumes ; modestes présents qui n'avaient de prix que par le cœur.

Chose étonnante ! ces hommes réputés grossiers et ignorants furent plus clavoyants que les instruits et les habiles du monde. Pendant que leur curé, ce prêtre au cœur sympathique et bon, à l'esprit fin et délicat, à la nature exquise, était profondément méconnu, eux l'apprécièrent à sa juste valeur, et lorsque la gloire vint visiter le déclin de sa vie, ils furent peut-être les seuls à n'en être pas étonnés. Avec le sentiment qu'un homme de son mérite n'était pas à sa place à la Tranclière, ils craignaient sans cesse de le perdre. « Restez parmi nous, monsieur le curé, lui disaient-ils, vous y serez mieux qu'ailleurs. » Lorsqu'après dix-neuf ans, il les quitta pour aller à Saint-Denis, sa seconde paroisse, ils furent inconsolables. En 1848, quelques mois après son départ, dans la crainte que la seconde république ne chassât les prêtres comme la première, ils allèrent le

trouver, et lui offrirent un asile à la Tranclière. « Là, Ici dirent-ils, vous ne risquerez rien ; nous saurons bien vous cacher et vous défendre. »

Les rapports de M. Gorini avec ses paroissiens tenaient de la bonhomie, mais d'une bonhomie fine et adroite. Une fois il s'était permis d'acheter, sans l'autorisation préalable de son conseil de fabrique, un fauteuil dont il avait besoin pour confesser les hommes à la sacristie. Le fauteuil était en paille et coûtait cinq francs. Lorsqu'il rendit compte de sa nouvelle acquisition, un conseiller fit des difficultés pour ratifier la dépense. L'opposition était insolite ; car on lui abandonnait volontiers l'administration des modiques ressources de l'église, et l'on savait qu'il n'abusait pas du blanc-seing qui lui était laissé. Le bon curé fut froissé ; il ne laissa pourtant paraître aucune mauvaise humeur, et se contenta de garder pour lui et de payer le fauteuil ; mais à quelques semaines de là, à son prône du dimanche, il invita le conseil de fabrique à se réunir à la sacristie après la grand'messe. Lorsque la petite assemblée fut au complet : « Messieurs, leur dit-il, il me faudrait pour un sou d'épingles, non pas pour moi, mais pour le service de l'église. Je vous prie de voter cette somme et de la mettre à ma disposition. » La leçon était spirituelle ; elle fut comprise.

## CHAPITRE III

**Piété de M. Gorini. — Son amour pour les pauvres. — Courage avec lequel il supporte le poids de sa pauvreté. — Son ameublement. — Sa manière de travailler pendant l'hiver. — Sa sobriété. — Il vit isolé et solitaire. — Pourquoi. — Son urbanité et sa politesse. — Comment il reçoit ses amis. — Sa manière de traiter les questions à résoudre dans les conférences ecclésiastiques. — Ses relations avec ses confrères. — Il ne joue à aucun jeu. — Il veut avoir un chien. — Le loup le lui prend. — Tendresse du bon curé pour les animaux. — Il est méconnu par quelques-uns de ses confrères. — Tristesse qu'il en éprouve. — La vertu du prêtre n'est pas le stoïcisme ni l'insensibilité. — M. Gorini ressent toutes les rigueurs de sa position. — Les peines que son isolement lui cause. — Angoisses douloureuses à ce sujet. — La famille de M. Gorini. — De quels membres elle se compose. — La vie de famille devient pour le curé de la Tranclière la plus douce consolation. — Charmants détails. — M. Gorini poètes. — Ses touchantes attentions pour les siens. — Il leur soumet son travail. — Joli trait.**

M. Gorini était pieux ; sa piété était tendre et affectueuse. Il faisait bon le voir au pied des autels recueilli, pénétré ; nul ne faisait les cérémonies de l'église, nul ne célébrait le saint sacrifice avec un plus

profond respect. Sa dévotion au saint sacrement était ardente, et il trouvait dans le tabernacle solitaire de son église de campagne ses consolations les plus douces et les plus fortes. Il aimait la sainte Vierge, comme un enfant sa mère, et propageait son culte de tout son pouvoir. Il lui dut bien des grâces signalées, et lui attribua plusieurs fois sa guérison dans des maladies qui l'avaient atteint, ce semble, pour le reste de ses jours. C'est ainsi qu'à la suite de neuvaines faites avec ferveur, il fut subitement guéri, une fois d'une surdité contractée par un froid glacial, au chevet d'un malade, et une autre fois d'une hernie occasionnée, pendant les premières années de son sacerdoce par un accident, et renouvelée plus tard par les fatigues qu'il éprouvait en revenant de Bourg à la Tranclière, le dos chargé de livres.

Sa foi était simple et vive, et les expériences de la science lui avaient communiqué la force et la sécurité d'une certitude réfléchie et personnelle. Rien n'égalait la délicatesse de sa conscience, la seule apparence d'une faute l'alarmait. L'innocence et la pureté de ses mœurs rappelaient les âmes les plus virginales qu'ait produites le christianisme; jamais la robe blanche de son sacerdoce ne porta l'ombre d'une tache.

Il était pauvre et soutenait dignement le poids de sa pauvreté. Malgré les charges qui pesaient sur lui, se disputant les parcelles de son modique budget, il trouvait encore le moyen de faire l'aumône. Un soir, l'un de



ses amis l'accompagnait à son retour de Bourg à la Tranclière; un pauvre se présente : le curé l'accueille avec bonté, tire sa bourse et lui donne quelques pièces de cuivre. L'ami, qui connaissait sa détresse, lui fit des observations. « Grâce à Dieu, lui répondit M. Gorini, je n'ai jamais renvoyé un pauvre sans lui tendre la main. »

Nous avons dit ce qu'était sa cure. Sa chambre ne différait pas par son ameublement de l'indigente cellule d'un moine : une armoire renfermant un peu de linge, une autre contenant des livres (car il n'avait pas même une boiserie de bibliothèque), un mauvais lit, sur la cheminée un christ en fer, sur les murs à peine blanchis à la chaux une image de la sainte Vierge, six chaises grossières, une table couverte d'un tapis vert en serge, un pupitre qu'il avait lui-même fabriqué sans instruments de menuiserie, à l'aide d'un couteau; tel était son mobilier. Pendant l'hiver, afin de faire épargne de bois il travaillait, dans sa salle à manger, qui se convertissait aussi en cuisine. Les sièges, les tables, le sol même se couvraient d'in-folio, au point que la circulation devenait difficile. Cependant l'étroite enceinte contenait habituellement, outre M. Gorini et sa domestique, ses deux nièces, de l'éducation desquelles il avait voulu se charger, et, à certains jours, son frère et sa belle-sœur. Les petites filles avaient bien de la peine à se contenir et à garder le silence. Ce bruit le fatiguait. Et néanmoins telle était son inaltérable patience

et sa crainte de gêner les autres, qu'il ne laissa jamais échapper la moindre plainte à ce sujet. A le voir tranquille et impassible, on eût dit qu'il se plaisait dans cette atmosphère de ménage. Les siens se doutaient à peine qu'il en fût incommodé. Une fois pourtant ils eurent lieu de le comprendre. Voici comment. Souvent il leur arrivait de lui adresser des remontrances sur ses longues veilles nocturnes; l'une des jeunes nièces, faisant un jour écho à son père et à sa mère, se mit aussi à gronder. « Mais, mon oncle, lui dit-elle, pourquoi donc travaillez-vous si avant dans la nuit? — Eh! mon enfant, se contenta-t-il de répliquer, il y a tant de bruit pendant le jour ! »

M. Gorini était sobre comme un anachorète. Il a vécu toute sa vie de souffrances et de privations. A la fin de chaque automne, il recueillait sur la haie de vignes sauvages qui entourait son jardin quelques grappes acides dont il faisait une boisson pour l'hiver. Il n'eut jamais dans sa cave qu'un tonneau de vin ordinaire, et nous avons dit qu'il y aigrissait; le vin bouché fut, pendant toute sa vie, un luxe inconnu sur sa table. Après quelques années de séjour à la Tranclière, il se trouva assez riche pour acheter une vache, qui lui donna son lait; grande amélioration dans son ménage. Il aimait beaucoup sa vache, la caressait, la menait paître lui-même, un livre à la main, bien entendu, afin de ne pas perdre son temps; c'était sa récréation favorite. Quelques poules lui fournissaient des œufs.

Il vivait solitaire, et communiquait peu avec la famille sacerdotale; il hantait peu les supérieurs, que pourtant il vénérât. Était-ce timidité? Était-ce réserve et dignité personnelle? Était-ce crainte de paraître mendier une faveur? Peut-être un peu de toutes ces choses; mais assurément il ne nourrissait dans son cœur aucune pensée d'aigreur ni de ressentiment.

Si M. Gorini se confina dans son ermitage, ce n'est pas qu'il fût insociable, ni d'humeur misanthropique; il était au contraire d'une urbanité délicate et d'une politesse affectueuse envers tout le monde. Jamais personne n'a pu lui reprocher un manque de bons procédés. Mais il y avait à son amour excessif de la solitude une double raison : il tenait à éviter les pertes de temps, et il n'aurait jamais consenti à recevoir des honnêtetés sans les rendre. Il contracta ainsi peu à peu des habitudes casanières, et, au bout de quelques années, il n'en pouvait plus sortir. Malgré les sollicitations pressantes de ses amis, et entre autres de M. Collombet et de M. l'abbé Christophe<sup>1</sup>, il n'est allé qu'une seule fois à

<sup>1</sup> Il sera question plus loin de M. Collombet. M. l'abbé Christophe avait avec M. Gorini des traits de ressemblance et comme un air de famille; de là une lointaine confraternité d'études, qui fut très-utile à tous les deux. Comme M. Gorini, M. Christophe était curé d'une petite paroisse de campagne (Fontaine, près de Lyon). Travailleur infatigable comme lui, il avait été, comme lui, oublié et méconnu; mais plus heureux, sous d'autres rapports, il habitait aux portes d'une grande ville, avait sous la main tous les éléments de la science, et sortit enfin de son obscurité par la publication d'une *Histoire des Papes au quatorzième siècle*, ouvrage consciencieux et qui fait autorité. Voici en quels termes

Lyon, et encore, quelle diplomatie ne fallut-il pas employer pour l'attirer et quelle impatience de retour ne saisit-elle pas le brave abbé lorsqu'il se trouva transporté, de ses calmes forêts de la Tranclière, au milieu du bruit et du mouvement d'une grande ville!

Il lui arrivait cependant parfois de recevoir chez lui quelques amis de choix. « J'allais le voir de temps en temps, nous écrit l'un d'entre eux<sup>1</sup>, et il venait aussi chez moi, non pas autant que je l'eusse désiré (je me

M. Gorini parle de cet ouvrage dans une lettre adressée à M. l'abbé Christophe lui-même : « Il me tarde de pouvoir entreprendre la lecture suivie de votre *Histoire de la Papauté* ; je ne l'ai encore que feuilletée. Quel magnifique sujet vous avez adopté ! Quel drame que ce quatorzième siècle ! Or, comme l'on ne songe guère à choisir d'aussi heureux sujets que lorsque l'on est capable de les traiter convenablement, vous allez, j'en suis convaincu, donner à vos lecteurs plaisir et instruction. Vos récits me paraissent substantiels, larges, lumineux ; on y sent un historien qui possède parfaitement son sujet et l'expose avec autorité. Ce sont mes premières impressions. » Et plus tard, après lecture : « Je ne sais comment vous exprimer la satisfaction que j'ai eue à étudier ces volumes où les faits sont si heureusement agencés, si richement développés et contés avec tant d'autorité et de facilité dans le langage. C'est l'extrême et pourtant sage abondance de détails qui m'a surtout enchanté. Votre récit est vraiment une rivière qui, claire et profonde, coule à pleins bords. Saint-Denis, 30 juillet 1853 ».

Cet éloge, exhumé de la tombe de M. Gorini, sera nous l'espérons, particulièrement agréable à M. l'abbé Christophe. Nous l'avons recueilli avec bonheur ; car rien ne nous paraît admirable comme ces bons prêtres que les fatigues du ministère n'empêchent pas de moissonner la couronne de la science. Gloire à eux ! Et puisse, de jour en jour, pour l'honneur du sacerdoce, leur nombre se multiplier !

Depuis la première édition de cet ouvrage, M. l'abbé Christophe est devenu chanoine titulaire de la cathédrale de Lyon.

<sup>1</sup> M. l'abbé Bernard, qui a été pendant plusieurs années le voisin de M. Gorini ; il en sera question plus loin.

serais reproché de déranger souvent un confrère qui avait fait pacte avec la solitude et avec les livres, et qui donnait à sa famille la part de sa vie que l'étude lui laissait), mais assez pour être initié à ses travaux et à ses recherches. Il me recevait avec une amicale cordialité, comme il recevait tous ceux qui le visitaient. Il y avait festin préparé ce jour-là, c'est-à-dire trois plats, le dessert cueilli au verger et le fromage de sa bonne vache. Il n'avait pas de vin de dessert. Il servait son *Revermont* d'ordinaire, qu'il laissait souvent aigrir; mais l'amitié de l'accueil, la joie qu'il avait de parler de ses trouvailles littéraires et historiques adoucissaient le verjus et assaisonnaient admirablement le repas. » Tous ceux qui ont été admis à ces aimables et savantes entrevues en ont rapporté un sentiment de respect et d'admiration. « J'ai eu le bonheur, dit M. Gourju<sup>1</sup>, de le voir, de l'aimer, de l'admirer. C'est un grand regret pour moi de l'avoir vu si peu, une seule fois! Mais la journée que j'ai passée chez lui en 1856 restera dans ma mémoire comme une des plus charmantes de ma vie. J'avais trouvé un sage, et ce sage était un prêtre, et ce prêtre était plein de science et d'humilité et de la plus franche et de la plus douce amabilité. Oh! que je me sentais petit à côté de cet homme si grand par le savoir, le zèle et la bonté! Mais ce sentiment de comparaison n'avait rien qui m'importunât; au contraire, je

<sup>1</sup> M. Gourju, actuellement chef d'institution à Dijon, est auteur d'un *Cours de philosophie* estimé.

me sentais heureux de reconnaître ma petitesse à côté de lui et de rendre hommage à une supériorité ignorée de lui seul<sup>1</sup>. »

Le curé de la Tranclière assistait régulièrement aux conférences ecclésiastiques de son canton; il traitait les questions qui lui étaient confiées avec le scrupule de critique qu'il mettait en toutes ses études; il était bref, clair, et n'affectait aucun appareil d'érudition ni de style. Il défendait sans passion son opinion et la livrait sans peine aux disputes et aux contradictions des autres. Il parlait peu, ne donnait son avis que lorsqu'il lui était demandé, et ne prenait jamais part aux discussions contentieuses. L'habitude qu'il avait de vivre avec les livres avait rendu sa conversation sérieuse. Lorsque l'entretien s'égarait en de futiles causeries, il y plaçait un mot pour ne pas sembler étranger à la distraction commune, puis il se taisait. Il se tenait en dehors des rivalités personnelles. Son cœur était plus haut. Jamais il ne faisait sentir sa supériorité d'intelligence aux faibles.

Il ne jouait à aucun jeu. Nous avons dit quelles étaient après ses livres, ses distractions à la Tranclière. Il eût aimé à avoir un chien dont la compagnie eût été pour lui une société et presque une amitié dans son désert. Plusieurs fois il essaya d'en élever; mais lorsqu'il était au bout de l'éducation, lorsque le jeune animal deve-

<sup>1</sup> Je tire ce témoignage d'une lettre que M. Gouju m'a adressée.

nait caressant et s'attachait à son maître, le loup prenait le chien ; grande désolation ! M. Gorini dut renoncer aux jouissances qu'il s'était promises de cette sorte d'amitié, trop dure à rompre lorsqu'elle commençait à se former.

Ce fut un sacrifice ; car le bon curé avait une grande tendresse pour les animaux. L'une de ses joies était de voir les hirondelles voltiger à sa fenêtre. Ayant remarqué qu'elles entraient par la porte de son écurie lorsqu'elle était ouverte, il y fit pratiquer une ouverture afin de les inviter à y nicher. Il ne voulait pas que l'on dérangeât les lièvres qui s'aventuraient à brouter les choux de son jardin. On eût dit que ces pauvres bêtes se savaient en sûreté près de lui, car elles venaient déposer leurs petits à l'ombre de ses grandes haies ; au lieu de prendre la nichée, il l'aidait à se nourrir. Il nourrissait aussi deux chats qui avaient pour lui de très-touchantes affections, venant le saluer chaque matin, l'accompagnant, quand il sortait, jusqu'à la porte de l'église, et allant l'attendre, à son retour, fort loin de son logis. Un jour, en revenant de faire une visite à un malade, il tomba inopinément sur un chevreuil blessé et réduit aux abois par les chiens et les chasseurs, le joli animal le regardait avec de grands yeux doux et suppliants, et versait des larmes abondantes. Ce spectacle lui fit mal, et lui inspira une telle horreur de la chasse que depuis lors la seule vue d'un chasseur l'attristait. Lorsqu'il se rendait à Bourg, il rencontrait souvent le long de la route,

entassés sur d'affreuses charrettes, des paquets de veaux et de moutons, les pieds liés, la tête pendante, bêlant ou mugissant de manière à fendre le cœur. Cette inutile cruauté pour de pauvres et inoffensives bêtes lui avait donné de telles tristesses qu'il éprouvait à manger de la viande une sorte de répulsion.

Cet homme si bon, si simple et si pieux avait cependant été, nous l'avons dit, méconnu par ses supérieurs; il le fut aussi par quelques-uns de ses confrères. Ceux-ci le soupçonnèrent, le croirait-on? de manquer de foi, de zèle, de piété, d'humilité. Et ce prêtre dépourvu de zèle et de foi préparait néanmoins, sans le savoir, l'une des plus belles et des plus solides apologies du catholicisme au dix-neuvième siècle! et cet orgueilleux travaillait sans bruit à réhabiliter dans l'estime des superbes de la science le clergé déconsidéré sous un préjugé d'ignorance et d'incapacité!

D'où venait un jugement aussi injuste? Eh, mon Dieu! de bien des causes. La vie laborieuse, retirée, un peu sauvage du solitaire de la Tranclière paraissait à quelques-uns une censure; on savait qu'il lisait de mauvais livres, puisqu'on le voyait en porter des charges le mercredi et en rapporter une pleine courroie attachée à ses épaules en revenant de Bourg; sa modération à combattre les ennemis de l'Église ressemblait, pour quelques autres, à de la mollesse; enfin il est incontestable qu'il n'entendait pas le zèle de son ministère à la façon de plusieurs. Les esprits étroits, et il y en a



partout, n'expliquaient pas bien tout cela, et ils le prenaient de mauvaise part. Le curé de la Tranclière n'ignorait pas les vagues propos qui circulaient à ce sujet sur son compte ; il en ressentait la blessure, et se tenait plus à l'écart, plus enfoncé dans son désert, se consolant dans les livres, devenus sa société, des sévérités de ses confrères. Du reste, le nombre de ceux qui donnèrent dans ces fâcheux préjugés, assurément involontaires, fut petit ; mais ils furent quelquefois écoutés. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que l'immense majorité du clergé, que les prêtres les plus recommandables et les plus éclairés, non-seulement rendirent pleine et entière justice à son mérite, mais prirent toujours hautement sa défense et devancèrent de bien des années l'opinion publique, qui l'a proclamé comme le plus savant en science canonique et ecclésiastique de son diocèse, et comme réunissant la dignité de la vie sacerdotale à l'honneur de l'érudition.

Ce serait présumer beaucoup trop des forces de la nature humaine de croire que le prêtre transformé par le principe de l'abnégation, devenue son élément, soit un être inaccessible aux défaillances de l'esprit et du cœur, et qu'il vive dans une atmosphère de stoïcisme chrétien où n'ont plus la puissance de l'atteindre et de l'ébranler les peines et les souffrances de la vie. Envisager ainsi la vertu du prêtre, c'est l'exagérer, et en l'exagérant la fausser et l'amoinrir : erreur à laquelle n'échappent pas toujours les hommes du monde qui sont d'ail-

leurs le mieux intentionnés. Nous en avons un exemple dans l'un des admirateurs les plus spirituels de l'auteur de la *Défense de l'Église*. « M. l'abbé Gorini, au doux nom italien, dit M. Barbey d'Aurevilly<sup>1</sup>, est un prêtre de Bourg qui a passé la plus longue partie de sa jeunesse et de sa vie dans un des plus tristes pays et l'une des plus tristes paroisses du département de l'Ain, si pour les prêtres qui vivent les yeux en haut, et la pensée vers l'invisible, il y avait, comme pour nous, de tristes pays et de pauvres paroisses, et si même la plus pauvre de toutes n'était pas la plus riche pour eux. En supposant que l'abbé Gorini n'eût pas été un prêtre ayant l'esprit de son état, j'admettrais volontiers que ce milieu morne, désert, insalubre, dans lequel il fut obligé de vivre tout le temps qu'il fut l'humble curé de la Tranchière, l'aurait rejeté désespérément à la science pour l'arracher aux accablements de la solitude; mais de lui, je ne le crois pas. Les prêtres vraiment prêtres n'ont ni nos manières de juger, ni nos manières de sentir la vie; ils ne se laissent pas conduire par l'influence de nos misérables sentimentalités; et d'ailleurs peut-il y avoir une solitude pour qui fait descendre tous les matins son Dieu dans sa poitrine? » Nous sommes loin de méconnaître la bienveillance de ces paroles, la beauté et la grandeur de ces idées; mais ne dépassent-elles pas le but? N'idéalisent-elles pas trop le prêtre, et s'il est

<sup>1</sup> Article publié dans *le Pays* en 1859.

permis de s'exprimer ainsi, ne lui font-elles pas trop perdre terre? Le prêtre ne diffère pas en ce point de tout vrai chrétien. La vertu ne consiste pas pour lui à sentir différemment des autres hommes, à ne plus sentir les peines, les tentations et les misères de la vie, en un mot à n'avoir plus à combattre. La vertu du prêtre, c'est de dompter, non d'étouffer la nature; de vaincre, en luttant tous les jours. Et qu'on ne s'y trompe pas, cette vertu qui acquiert sa « perfection dans la faiblesse » est non-seulement bien plus dramatique et plus saisissante, mais bien plus profonde et plus vraie, plus divine et plus humaine tout à la fois, que je ne sais quelle insensibilité stoïque, la supposât-on puisée aux sources mêmes de l'Évangile. Et faut-il s'en étonner? La vertu du prêtre ne doit-elle pas être, n'est-elle pas le reflet du plus sublime idéal; non pas d'un idéal stérile et impassible, mais de l'idéal vivant du Sauveur des hommes, maître, instituteur et modèle du prêtre, de celui qui, tout Dieu qu'il était, a connu l'infirmité, et, dans une agonie de terreur, d'angoisse et d'épouvante, a laissé tomber de ses lèvres ces douloureuses paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! Mon père, que ce calice s'éloigne de moi ? »

M. Gorini n'était donc pas de la famille de ces hommes qui font les intrépides devant les misères humaines. Cet héroïsme, suspect d'une trop proche parenté avec l'orgueil, n'était pas le sien; il a été sensible

comme le plus vulgaire mortel à toutes les rigueurs de sa position ; il a ressenti le poids de la pauvreté, les souffrances des privations, les tristesses de l'abandon, les étreintes du découragement ; mais ce lourd, cet accablant fardeau, il l'a porté avec fermeté ; non pas pendant un jour ou quelques jours, pendant une année ou quelques années, mais pendant trente ans ; il l'a porté avec une patience qui ne s'est jamais démentie, non-seulement devant les hommes, mais dans le secret de la conscience et sous le regard tout intérieur de Dieu. Voilà le mérite, voilà la vertu du prêtre. Ajoutons que pour M. Gorini l'amour de l'étude et le travail furent, après la grâce divine, ses principaux auxiliaires dans ce long et rude combat.

Ce qui lui pesa incontestablement le plus, ce fut la solitude. Rarement, nous l'avons dit, il recevait chez lui ; encore moins allait-il chez les autres. Obligé de regarder à un port, à un affranchissement de lettre<sup>1</sup>, il avait dû s'interdire presque toute correspondance. Il en souffrait. Le facteur rural passait tous les matins sous sa fenêtre ; le pauvre ermite savait parfaitement qu'à moins d'un hasard extraordinaire, il n'y avait rien pour lui, et cependant il attendait son passage avec une sorte d'anxiété. L'apercevait-il venir de loin, il le sui-

<sup>1</sup> Après la publication de la *Défense de l'Église*, il reçut beaucoup de lettres de félicitation ; mais il se vit dans la douloureuse nécessité de refuser celles qui n'étaient pas affranchies. C'est ainsi qu'il fut sur le point de renvoyer une lettre très-flatteuse de M. Cousin.

vait du regard : mais, hélas ! vaine attente : l'homme aux lettres s'éloignait sans avoir heurté à sa porte. Le bon curé demeurait pensif un instant, puis, sans dire un mot, il reprenait mélancoliquement ses livres.

Nous avons eu de la peine à rencontrer, au dehors, des traces bien visibles de ses angoisses intérieures. Mais ceux qui ont vécu habituellement avec lui ont su les démêler et les saisir. Quelques paroles échappées dans l'intimité de la famille, quelques légers symptômes dérobés par un premier mouvement de la nature à sa vigilance habituelle, un visage parfois abattu, un air préoccupé ou distrait, c'était là, aux yeux surtout de son frère et de sa belle-sœur, plus qu'il n'en fallait pour le trahir. « Seul ! seul !... le surprenaient-ils quelquefois à s'écrier comme en monologue avec lui-même, oh ! mon Dieu, que c'est dur d'être seul ! » L'ayant un jour entendu proférer ces paroles, ils s'approchèrent en lui disant avec une grande tendresse : « Mais, non, cher frère, non, vous n'êtes pas seul. Ne sommes-nous pas avec vous ? Et qui donc pourriez-vous trouver ailleurs qui vous aimât comme nous vous aimons ? — C'est vrai, reprit-il avec un sourire plein de tristesse et de douceur, c'est vrai ; j'ai tort de me plaindre ; Dieu est bien bon pour moi. » Dieu en effet lui avait réservé une compensation à son isolement, l'amour de sa famille.

Lorsque M. Gorini fut nommé curé de la Tranclière, cette famille se composait de sa mère, de son frère et

de sa belle-sœur, et de quelques proches parents que sa mère avait recueillis dans leur détresse. Heureuse de le voir prêtre, celle-ci allait le visiter aussi fréquemment que le lui permettaient ses forces et son grand âge. Le bon curé connaissait le jour et l'heure de son arrivée ; c'était ordinairement le samedi soir. Il se rendait à sa rencontre, et lui faisait fête chez lui avec une véritable joie d'enfant. Ce bonheur ne fut pas de longue durée ; la vénérable femme fut enlevée subitement par la mort, le 25 mars 1832, et son fils n'eut pas même la consolation de lui adresser un dernier adieu. Le frère de M. Gorini était simple ouvrier plombier, et vivait péniblement de son état. Jeune, il avait fait quelques études, dont les réminiscences, jointes à un sens droit, élevaient son niveau intellectuel au-dessus de sa profession. Il avait épousé une jeune fille sage et laborieuse, pauvre orpheline qui avait été élevée avec lui sous le toit maternel et qui partageait sa tendresse pour l'excellent abbé. On conçoit ce que la compagnie habituelle, l'aimable et sympathique affection, les conversations intimes de celui-ci durent leur communiquer de sentiments exquis et généreux, de noblesse et d'élévation d'idées. Entre eux et lui il y eut bientôt quelque chose de plus que le contact du cœur, il y eut voisinage d'intelligence. Dieu donna au frère et à la belle-sœur du curé de la Tranclière deux petites filles qui ne tardèrent pas, par les grâces et la vivacité du jeune âge, à ajouter de nouveaux charmes à la plus douce vie de famille.

Nous avons dit que dès la première semaine du séjour de M. Gorini dans son triste désert, une convention avait été faite. On n'y manqua jamais ni d'un côté ni de l'autre. Tous les mercredis, le curé allait à Bourg ; le frère et la belle-sœur se rendaient, à leur tour, à la Tranclière tous les samedis soir et n'en repartaient que le dimanche après les vêpres, ou le lundi matin. A leur arrivée au presbytère, le bon abbé s'arrachait à ses livres, se jetait dans leurs bras, se donnait tout à eux. A voir, à entendre ces êtres sympathiques et affectueux, on eût dit qu'ils ne s'étaient pas rencontrés depuis vingt ans. Ils avaient mille nouvelles à se demander et à s'apprendre. Tant de choses, en effet, avaient dû se passer pendant trois jours. Les plus petits, les plus insignifiants détails avaient pour eux leur intérêt. Après ces premiers épanchements venait une vie plus uniforme. Les deux frères causaient gravement, la belle-sœur visitait le ménage, les enfants folâtraient. Puis l'on se groupait autour du foyer, à la veillée surtout, et la conversation devenait générale, ou bien le curé faisait quelques lectures qu'il avait soigneusement préparées d'avance, poésies, histoire, fragments de littérature ou de romans moraux ; il expliquait ce qui était trop relevé ; il faisait ressortir les beautés d'un passage ; quelquefois il racontait lui-même des anecdotes vraies ou imaginaires, avec une verve, un entrain, un esprit, une gaieté qui eussent tenu pendant des heures suspendu à ses lèvres un auditoire d'élite.

Son affection pour les petites filles avait un caractère particulier de tendresse. Lui-même voulut se charger de leur éducation ; il jouait familièrement avec elles, presque toujours à des jeux instructifs, et les conduisait promener. Dès leur bas âge il leur parlait le langage de la raison, le moindre objet lui devenant matière à enseignement ; il réprimandait peu, grondait moins encore, mais un mot, une observation allaient réveiller la conscience endormie et laissaient après eux une durable impression. Il s'appliquait à former leur esprit et leur cœur et à les pénétrer d'un sens religieux profond. « Ma chère Antoinette, écrivait-il à l'une d'elles, qui était sur le point de faire sa première communion, quand Jésus naquit dans sa pauvre étable, si nous avons eu le bonheur de le voir et si la sainte Vierge t'avait dit : « Tiens, ma fille, je te prête un moment « mon enfant Jésus ; » je suis sûr que tu aurais bien essuyé tes mains pour le toucher et tes lèvres pour le baiser. Eh bien ! puisque c'est dans ton cœur que, dimanche, la sainte Vierge va placer son fils, il faut que ce cœur soit bien lavé aussi par la confession, la contrition et le ferme propos de ne plus pécher, autant du moins que nous pourrons réussir, avec la grâce de Dieu, à ne plus pécher. Adieu, prie un peu pour moi quand la sainte hostie sera en toi. Je t'embrasse. »

Une autre fois, il écrivait à sa plus jeune nièce, qui avait dû subir une légère opération chirurgicale, chose particulièrement rebutante à cet âge : « L'opération



est donc faite, ma très-chère petite, et tu l'as supportée courageusement. Tu as donc offert cette piqûre pour un de tes oncles ; l'autre piqûre sera pour ton second oncle. Je te remercie pour moi et je te remercie pour Alexandre. Adieu. »

Les rapports de l'abbé Gorini avec sa famille revêtaient les formes les plus aimables et souvent les plus naïves. Se rendait-il à la rencontre des siens, il se cachait derrière un arbre pour leur ménager une surprise. De sa chambre de travail les apercevait-il, à travers sa fenêtre, venir de loin, il allait se blottir derrière un meuble pour simuler une absence. Il avait avec eux de doux sourires, de charmantes plaisanteries. Si, pendant la semaine il trouvait une occasion pour Bourg, il leur écrivait un billet. La poésie, car il était aussi poète, s'en mêlait quelquefois. Prenons-le sur le fait :

« Je vous salue.

« Je vais bien ce soir.

Je le tiens , ce nid de *Minette*<sup>1</sup>.

Ils sont deux , trois , quatre petits ;

Depuis trop longtemps, je vous guette...

Pauvres matous , vous voilà pris !

L'un de noir et de blanc , avec art réunis ,

A brodé sa jaune douillette ;

L'autre a pour se parer robe blanche et coquette ,

Deux, enfin, sont en manteaux gris.

« Ces deux derniers ont déjà reçu leur congé, que faut-il faire des autres ?

<sup>1</sup> Sa chatte.

« Bonne nuit. »

Ce n'est qu'une imitation ; mais n'est-elle pas jolie.

La bourse du pauvre curé de la Tranclière était constamment ouverte à son frère et à sa sœur, ou plutôt il n'y avait qu'une bourse commune, où chacun puisait. La seule querelle qui s'élevât de temps en temps venait de ce que l'un avait toujours la prétention de laisser aux autres la plus grosse part. Le frère, la belle-sœur, les nièces ne savaient bien souvent comment exprimer leur affection et leur reconnaissance. « Vous vous gênez, lui disaient-ils quelquefois, vous faites des sacrifices pour nous ; vous êtes trop bon. — Oh ! non, répliquait-il, ce n'est pas moi qui suis bon, c'est vous qui êtes bons de m'aimer comme vous faites. »

Quelquefois, dans les petites réunions de famille, il disait à son frère et à sa belle-sœur : « Je n'ai que vous ; si le bon Dieu vous appelait à lui, combien je serais seul ! Il y a bien les petites filles, c'est vrai ; mais ce n'est plus la même chose : elles se marieront un jour, elles auront une famille ; et qu'est-ce que l'oncle curé deviendra alors pour elles ? Si je ne vous avais plus, je me retirerais dans un couvent, et j'y achèverais mes jours. C'est vous, vous seuls qui me retenez à ma place. » Puis, s'adressant aux petites filles : « Si Dieu en disposait ainsi, mes enfants, vous n'oublieriez pas tout à fait, n'est-ce pas, votre vieil oncle ; vous en parleriez quelquefois, vous en entretiendriez vos petits enfants, et vous leur diriez qu'il y a là-bas, bien loin, derrière les

murs d'un cloître, quelqu'un qui vous a bien aimées, qui vous aime toujours et qui les aime aussi, eux, sans les connaître. » Ces sortes de conversations revenaient de temps en temps, et elles faisaient pleurer.

M. Gorini ne se prévalut jamais de la distance qui, par son caractère et sa science, le séparait des membres de sa famille ; il s'était fait leur égal ; allait-il à Bourg, il s'installait dans le petit atelier de son frère, tournait lui-même la roue de sa petite machine à tourner, lui rendait mille services familiers.

Si quelque membre de la famille était malade, il le prenait chez lui, le soignait, le veillait, et il fallait user d'industrie pour le remplacer et l'amener à prendre quelque repos. Une mère n'eût pas pu faire davantage. Il faut, à notre grand regret, nous arracher à ces délicieuses scènes. Terminons par un trait :

A l'époque où M. Gorini commençait à rédiger son grand ouvrage de la *Défense de l'Église*, il éprouvait le besoin de communiquer son travail et de le soumettre à un contrôle d'approbation ou de critique. Mais comment faire ? Quel écho vivant et intelligent trouver et réveiller dans sa solitude ? Il songea à ses parents et se mit à leur lire les pages qu'il avait écrites. Si, à première lecture, ils comprenaient parfaitement ; il jugeait que c'était bien, et s'en tenait là ; mais s'ils avaient l'air de ne pas comprendre, c'était un signe en sens inverse : il recommençait tout à neuf. Il avouait que cette expérience du bon sens populaire l'avait rarement trompé.

L'excellent homme croyait, en agissant ainsi, ne demander qu'une appréciation littéraire. Hélas ! à son insu, il cherchait de la sympathie. Après chaque lecture, le frère, la belle-sœur, la nièce la plus âgée manquaient rarement de témoigner, à l'envi, leur admiration. M. Gorini, qui se défiait extrêmement de lui-même, et qui regardait comme bien au-dessus de ses forces la tâche qu'il avait entreprise, repoussait un peu vivement ces éloges. « Oh ! non, disait-il, cela ne vaut rien, j'en suis sûr. Je ne mènerai pas cette œuvre à bout ; elle ne servira qu'à me couvrir de ridicule. » On aurait dit que l'approbation des siens le fatiguait. Ils le crurent, et gardèrent désormais le silence. Le bon curé ne fut pas longtemps à le remarquer ; il devint triste et n'eut plus son abandon ordinaire. On souffrait de part et d'autre. Tous le questionnaient sur la cause de sa tristesse ; lui ne répondait rien. Un jour enfin, n'y pouvant plus tenir : « Eh bien ! oui, dit-il, je suis triste, profondément triste, je suis abandonné de tous ; point d'encouragement du dehors ; autour de moi tout est muet ; vous aussi, vous m'abandonnez. Je vous lis mon travail : vous demeurez froids et insensibles ; vous ne me dites rien ; mon Dieu ! que c'est dur ! » Quelques mots d'explication eurent bien vite dissipé ce nuage. Lui-même était la cause involontaire du silence qui l'avait blessé au cœur.

## CHAPITRE IV

M. Gorini cherche une occupation dans l'étude. — Difficultés que rencontre un curé de campagne dans tout projet de travail intellectuel. — Premières ressources trouvées par M. Gorini. — Il lit avec un vif attrait les auteurs modernes. — Son instinct l'entraîne vers l'histoire. — Il constate dans les auteurs du jour un retour vers le christianisme. — Joie qu'il en éprouve. — Il se mêle par l'étude et la pensée au mouvement scientifique et littéraire de son époque. — Il est conduit insensiblement par la lecture des ouvrages contemporains à l'étude des documents originaux. — Ses premières surprises sur l'infidélité des auteurs modernes. — Étonnement que lui cause la lecture des Pères de l'Église. — Jouissances qu'il éprouve à cette étude. — Il en lit trois fois la collection. — Il prend des notes. — La question de la liberté d'enseignement et des classiques fait naître en lui la pensée de faire des extraits des Pères. — Sa méthode dans ce travail : *Mélanges de littérature latine*. — Opportunité de cet ouvrage. — Comment il en est distrait. — Il découvre que les auteurs dont il s'est épris ont presque entièrement falsifié l'histoire. — Il commence à noter leurs erreurs. — Sentiments de M. Gorini à la vue de ces infidélités à la vérité. — Anecdote curieuse à ce sujet. — Toutes ses illusions se dissipent. — Il se convainc de jour en jour davantage que le dix-huitième siècle est moins mort qu'il ne le croyait. — Pensée dominante et systématique des nouveaux adversaires du christianisme et de l'Église.

Les intimités de la famille et les occupations du ministère, dans une aussi petite paroisse que la Tranclière,

ne suffisaient pas à remplir l'existence de M. Gorini ; de longues heures chaque jour, de longues journées chaque semaine étaient exposées à rester vides. Quelle large porte ouverte à l'oisiveté et par l'oisiveté au découragement et à l'ennui, pour lui surtout, qui avait résolu de ne pas recourir au remplissage d'une vie errante et aux distractions qu'elle procure. Heureusement il avait contracté de bonne heure le goût et l'habitude du travail. Ce fut sa ressource ; mais quelles difficultés ! personne pour l'initier aux éléments de la science ; pour le guider dans sa marche, pour le soutenir dans les heures d'abattement, pour le relever de ses chutes, pour jouir avec lui de cette plénitude de la science acquise, que l'on sent le besoin de verser dans une intelligence sympathique ; point de but à atteindre, car il ne songeait guère alors à écrire ; pas même des livres, et guère de moyens pour s'en procurer. On ne se doute pas dans le monde, si prompt à jeter au sacerdoce catholique l'accusation d'ignorance, de quel difficile accès est la carrière de l'étude pour le prêtre rivé à une paroisse obscure et perdu dans les bois, les champs ou les montagnes ; de quelle âme, de quel cœur viril il a besoin d'être doué pour y entrer, pour y persévérer surtout.

M. Gorini commença comme il put, sans plan arrêté, sans but déterminé. Par goût pour la littérature et pour faire diversion à son isolement, il s'entoura des publications nouvelles, des ouvrages qui avaient la renommée du moment. Des amis de Bourg lui prêtaient

les œuvres où se reflétaient les idées et les passions d'une époque tourmentée. Lui-même se fit mendiant de livres ; étrange et sublime profession, dont il lui était réservé de devenir le héros ! Les bureaux du *Journal de l'Ain*, où il rencontrait dans le rédacteur, M. Étienne Milliet, un compatriote aussi dévoué que bienveillant, lui furent d'un grand secours. Il y trouvait une collection de feuilles périodiques et de revues qui le tenaient au courant du mouvement philosophique, scientifique et littéraire. Il sortait ainsi peu à peu de son isolement par les communications de la pensée et respirait avec mesure l'atmosphère du siècle, non point pour en absorber les poisons, mais pour apprendre à le connaître de cette science d'observation directe qui peut seule enseigner à le guérir. Peu d'ouvrages nouveaux de quelque valeur lui échappèrent. Les arts, les lettres, la philosophie, il prenait sa part de toutes *ces douces choses*, comme il les appelle. Il cultivait avec un soin particulier la philosophie, dans laquelle il acquit de telles connaissances, que plus tard, vers la fin de sa carrière, des maîtres compétents le jugèrent capable d'écrire une *Défense de la Religion contre les égarements de la philosophie*, comme il avait écrit une *Défense de l'Église contre les égarements de l'histoire*<sup>1</sup>. Mais ce fut surtout vers les études historiques, qui

<sup>1</sup> Lettre de Mgr Pavy, évêque d'Alger, à M. l'abbé Gorini. Nous verrons plus loin que M. Cousin lui-même réclama ses conseils pour la révision de ses ouvrages.

avaient pris à cette époque un brillant développement, que son instinct l'entraîna. Lingard, Digby, Hurter, Ranke, Michaud, de Barante, Sismondi, Guizot, Augustin et Amédée Thierry, Michelet, tous ces noms lui furent chers; il avait lu, il avait dévoré leurs œuvres; il se passionna pour leurs récits. Comme il les trouvait plus vivants, plus dramatiques, plus vrais que les pâles et froides histoires du dix-septième et du dix-huitième siècle! Quelle tragédie, par exemple, que cette conquête de l'Angleterre par les Normands, racontée avec tant de chaleur et des peintures si vives par Augustin Thierry! L'une des choses qui le charmaient, c'est que les historiens modernes ne se bornaient plus, comme leurs devanciers, à retracer « les destinées d'un sceptre ou les diverses fortunes d'une couronne, qu'ils ne rappelaient plus seulement les noms des rois et des reines, mais qu'ils tenaient à ne laisser dans l'ombre aucun acteur important, et restituaient au peuple sa large place sur la scène et dans le drame du passé<sup>1</sup>. »

La lecture assidue des écrivains contemporains avait pour lui un autre intérêt, qui touchait de plus près son âme sacerdotale. Elle lui révélait la différence qui se dessinait de jour en jour plus profonde entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle. Cette différence, toute au profit des croyances chrétiennes, il la retrou-

<sup>1</sup> Préface de la *Défense*, p. VIII, deuxième édition. Quand nous citerons la *Défense*, ce sera toujours, à moins d'indication contraire sur la deuxième édition.



vait partout, dans les poètes comme dans les philosophes, dans les romanciers comme dans les historiens. Lamartine et Victor Hugo non moins que Cousin et Royer-Collard, Walter Scott aussi bien que Guizot et Villemain, étaient, chacun en son genre, l'expression d'un progrès. Quel progrès en effet vers le retour au christianisme que l'histoire de la *Civilisation européenne*, ou les *Mélanges de littérature*, si l'on prend pour point de départ Gibbon, Hume, Raynal, le *Dictionnaire philosophique*, Rousseau et les productions impies de Voltaire! « Maintenant, dit M. Gorini, rendant compte de l'impression que le spectacle de ce mouvement avait laissée dans son âme, maintenant on ne trouvera peut-être pas un seul écrivain grave qui ne rende quelque hommage à l'action civilisatrice de l'Évangile et de l'Église, son interprète. C'est la tendance de toutes les écoles historiques modernes... L'Église, si longtemps l'intelligence et la conscience de l'Europe, est vénérée comme la mère et la nourrice du monde moderne. L'anachorète, le missionnaire, l'évêque, le pape ne sont plus relégués dans la légende, et tel cours d'histoire n'est pas moins chargé de noms pieux que les *Fleurs des saints*<sup>1</sup>. » Réaction pleine d'espérance, il faut l'avouer, et qui promettait un meilleur avenir. Ce n'était pas tout : le moyen âge retrouvait faveur, l'architecture gothique était réhabilitée, la

<sup>1</sup> Préface de la *Défense de l'Église*, p. VIII.

jurisprudence reconnaissait l'influence du christianisme sur la législation ; il n'était pas jusqu'à l'agriculture qui ne vint témoigner de sa reconnaissance pour les sueurs et les fatigues des ordres religieux<sup>1</sup>. Le christianisme rencontrait donc de toutes parts et sur tous les terrains des alliés inattendus, transfuges pour la plupart (on l'aurait cru du moins) d'un autre camp. Il trouva aussi, après de longs abandons, des amis déclarés, de généreux défenseurs, grands par le génie aussi bien que par le courage, Chateaubriand, Lamennais, de Bonald, de Maistre, de Maistre surtout, l'hiérophante prophétique de l'initiation nouvelle.

Ce mouvement des esprits frappa d'autant plus M. Gorini que ; dans le principe, il en aperçut moins les faiblesses et les oscillations en sens contraire. Si l'on voulait se rendre un compte exact des impressions qu'il en ressentit, il faudrait se transporter par la pensée à la période de temps qui s'est écoulée de 1825 à 1840, vingt-cinq ans, grand espace dans la vie d'un homme ; ici, au point de vue littéraire et par le choc des idées, la partie la plus agitée et la plus brillante du siècle. M. Gorini ne fut spectateur indifférent d'aucune lutte, d'aucune école, d'aucun triomphe, d'aucune défaite. Le livre qui venait de paraître et qui faisait événement, la leçon qui ébranlait les murs de la Sorbonne, les questions ardentes que les polémiques de chaque

<sup>1</sup> Voir la préface de la *Défense*, p. VIII et suiv.

jour soulevaient, tout cela avait son écho dans le paisible presbytère de la Tranclière. Quelle vie que cette vie des livres ! et comme, sans sortir du désert, elle se pénètre de l'atmosphère d'une époque !

Pour M. Gorini la lecture et l'étude étaient comme un miroir qui reflétait ce grand spectacle. Il y plongeait un regard attentif. L'homme s'intéressait à la palpitation des événements, l'humaniste admirait le talent et l'élégance des écrivains, le prêtre saluait dans l'avenir l'espérance de la réconciliation entre le savoir et le christianisme. Mais, hélas ! à mesure qu'il avançait, que d'illusions tombaient, et à côté des pages à moitié chrétiennes qui l'avaient consolé, combien d'autres pleines de dénigrement contre la religion, qui l'attristaient profondément ! Mais n'anticipons pas. Nous verrons plus loin ce triste côté de ses impressions se manifester à son tour.

En poursuivant ses lectures, M. Gorini s'aperçut que les auteurs modernes aimaient à fouiller les origines du christianisme, à traiter de son histoire et de ses dogmes avec un air d'autorité capable de séduire un demi-savant. Ils citaient les conciles, les bulles des papes, les auteurs ecclésiastiques ; ils dissertaient sur les Pères de l'Église et les travestissaient d'une façon qui froissait les sentiments et le respect qu'il professait pour des hommes que la religion l'avait accoutumé à vénérer comme des saints. Il voulut se rendre compte à lui-même de la vérité et de la sincérité des écrivains,

il remonta aux sources, et se mit à lire les anciens auteurs cités dans les livres nouveaux. Il comparait et il appréciait. De là un travail parallèle de critique, suivant à la piste les historiens et les littérateurs du dix-neuvième siècle sur le terrain de l'érudition ecclésiastique. Il prit l'habitude de noter les étrangetés et les hardiesses qui le frappaient. Cela fait, il fermait le livre, et, ses notes sous les yeux, il s'adressait aux monuments originaux, et leur demandait un contrôle aussi légitime que sûr.

C'est ainsi que M. Gorini fut amené à étudier les auteurs ecclésiastiques, et surtout les Pères de l'Église. Ce furent Sismondi, Guizot, Villemain, Augustin et Amédée Thierry, Ampère, Michelet, qui le conduisirent à saint Jérôme, à saint Sidoine Apollinaire, à saint Avite, à saint Grégoire, à Hincmar de Reims. Lorsqu'il eut un peu fréquenté ces nouveaux maîtres, il découvrit en eux plus qu'il n'attendait. Il y trouva un trésor d'esprit, de philosophie, de doctrine, et les plus sûrs renseignements sur l'histoire et les mœurs des temps où ils vivaient. Sans cesser le travail qu'il menait parallèlement entre les anciens et les modernes, il s'éprit d'une vraie passion pour les docteurs de l'Église et les vieux annalistes chrétiens. Il lut trois fois les Pères latins, d'abord pour les étudier sous le rapport purement littéraire, ensuite pour leur demander des détails historiques sur les faits de leur temps, enfin pour s'édifier sur le fond même de la doctrine. A me-

sure qu'il avançait, il consignait les résultats de cette triple étude sur des feuilles de papier, comme il le faisait pour le contrôle des écrivains modernes, mis en présence des anciens écrivains ecclésiastiques.

Nous avons suivi d'un seul trait le fil par lequel M. Gorini fut insensiblement amené à son grand ouvrage de la *Défense de l'Église*. Mais si nous tenons à nous rendre un compte exact de sa marche, il est nécessaire de descendre dans quelques détails.

A peine avait-t-il commencé à se livrer à l'étude des Pères de l'Église latine, que ses lectures lui révélèrent tout un monde littéraire nouveau, dont jusque-là il avait à peine soupçonné l'existence. Éloquence, poésie, tableaux et récits pleins de vie, philosophie sublime, saines et fortifiantes pensées, tout y abondait, avec des formes originales inconnues à la muse profane. Son travail devenait pour lui plein de charmes. Sa solitude se peuplait d'amis vénérables qui lui disaient, dans un admirable langage, toutes les choses de la foi et lui racontaient, avec des paroles encore toutes chaudes des grandes passions de leur temps, les luttes chrétiennes des premiers âges. Il marchait de surprise en surprises, et ne comprenait pas comment tant de riches trésors demeuraient inexplorés ni comment le sacerdoce catholique n'y venait pas puiser, à pleines mains et à plein cœur, la science et la piété.

Il en était là lorsque la question de la liberté d'enseignement prit une importance capitale, et que celle des

classiques chrétiens commença à naître. Cette coïncidence avec ses travaux du moment fit naître en lui la pensée de choisir dans les œuvres des Pères de l'Église les meilleurs passages et d'en composer des mélanges à l'usage des instituteurs de la jeunesse et de la jeunesse elle-même. Il se mit à l'œuvre, non pas avec l'intention de faire un ouvrage, mais pour sa propre satisfaction, et afin de donner un but à ses études. C'est par là qu'il fut conduit à lire, une première fois, dans un but littéraire, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la série tout entière des Pères de l'Église latine.

Il étudiait chaque ouvrage avec attention, s'en rendant un compte exact, ne se contentant pas de comparer entre elles les plus belles pages et de choisir entre les plus belles, mais examinant avec soin celles qui, par la forme et la nature des matières traitées, étaient à la portée d'un plus grand nombre d'esprits. Ce travail était accompagné d'un autre, non moins intéressant mais plus difficile. A l'étude des écrits de chaque auteur il joignait celle de sa vie et de son époque, ayant recours aux documents contemporains, sans négliger les savants ouvrages que les ordres religieux avaient accumulés sur ces matières pendant les trois derniers siècles. Il arrivait ainsi à une connaissance approfondie des textes, ne se contentant du reste jamais d'une érudition d'emprunt.

Malgré son amour de la méthode, il ne donnait pas dans le travers de quelques esprits servilement réguliers,

que le moindre obstacle détraque et qui , faute d'un volume par exemple , ne savent plus se décider à marcher en avant. Grave pour tous , ce défaut pour lui eût été meurtrier ; car à chaque pas, vu sa pénurie de livres, il l'eût arrêté tout court. Il se résignait donc à laisser dans ses recherches des lacunes qu'il avait soin de noter ; puis, l'occasion trouvée , il les comblait à loisir. La patience est le génie de la science ; il en était doué au suprême degré. A lui surtout, dans son isolement et son indigence de ressources , elle était indispensable.

Quand , par ses consciencieuses investigations, il était parvenu à posséder pleinement un auteur , il faisait son choix des plus beaux passages , les transcrivait lui-même en entier, après les avoir collationnés, autant que possible, sur les meilleures éditions ; puis il rédigeait une notice biographique et littéraire. Il s'appliquait, dans cette rédaction, à être complet, mais bref et concis, se prémunissant contre l'enflure et l'exagération, et retenant sa plume avec une rigueur sévère dans la ligne de la vérité. Il aimait, dans ses jugements, à s'appuyer du témoignage des auteurs modernes qu'il étudiait ; témoignage qui lui paraissait avoir une grande valeur littéraire, et de plus l'avantage de n'être pas suspect.

Il borna son travail aux Pères latins, à des *Mélanges de littérature latine*. Mais il embrassa une période immense , depuis Tertullien et Minutius Felix , jusqu'à saint Thomas et saint Bonaventure. Son œuvre s'éla-

borait lentement et avec maturité, et quoiqu'il n'eût pas la pensée de rien publier, il n'est guère possible que quelque circonstance ne se fût pas présentée pour faire violence à sa modestie et le décider à livrer au public le fruit de ses longues veilles. La question de la liberté d'enseignement et celle des classiques chrétiens prenaient en effet de jour en jour des proportions plus considérables; l'opinion se passionnait dans un sens ou dans l'autre. Des tentatives semblables à celle de l'abbé Gorini commençaient à se produire, tentatives inachevées, parce que la vraie science ne leur avait pas prêté son flambeau. La priorité, au fond, lui serait demeurée. Le succès n'était guère douteux; car il ne donnait point dans ces extrêmes auxquels vinrent se briser plus tard des hommes d'ailleurs distingués. Pour lui, il voulait sans doute introduire dans l'enseignement les auteurs chrétiens comme modèles de la pensée; mais il ne méconnaissait pas la nécessité de conserver les auteurs païens comme modèles de la forme. La seule chose pratique, selon lui, la seule sérieusement réclamée par les besoins du temps, c'était de paralyser les erreurs et les dangers de ceux-ci par la vérité et l'utilité de ceux-là.

Mais insensiblement un autre courant d'idées se glissa dans son travail, prenant chaque jour plus de force.

Écoutons ici M. Gorini lui-même: « Depuis de longues années, dit-il, je m'occupais à extraire des saints Pères et des principaux auteurs ecclésiastiques d'Occi-



dent des mélanges de littérature latine. Pour m'aider dans l'appréciation de ces personnages et des siècles qu'ils ont remplis de leur gloire, je me suis entouré des écrits où MM. Villemain, Guizot, J. Ampère, Michellet, Fauriel, Augustin Thierry et son frère Amédée, etc., les ont si fréquemment cités. Comme Énée à l'entrée des enfers, j'ai cherché le guide et le rameau d'or pour traverser les ténèbres naguère encore si diffamées de notre moyen âge.

« Mais quelle surprise quand il m'est arrivé de mettre en face des auteurs originaux la plupart des modernes qui les citent et les jugent ! Je ne pouvais en croire mes yeux ; je ne pouvais me persuader que sous des noms semblables les anciens et les modernes parlassent des mêmes faits, des mêmes hommes, des mêmes époques et des mêmes institutions. Je recommençais le parallèle, épilquant pour excuser ces écrivains, comme on le fait trop souvent quand on attaque. Vaincu à la fin par l'évidente infidélité à l'esprit comme à la lettre des documents, il fallait bien que je notasse d'inexactitude ces malencontreux passages. »

Il se mit donc, ainsi que nous l'avons dit plus haut à noter, réunissant chaque jour sur son chemin, un peu au hasard et sans ordre, une multitude d'observations : « Observations, dit-il lui-même, qui, loin d'avoir été inspirées par des préventions hostiles, remontent, en grande partie, à un temps où plusieurs des

auteurs que j'ai entrepris de rectifier brillèrent pour moi de toute la majesté des demi-dieux de la science. » Pendant ce temps, ses études littéraires sur les Pères de l'Église continuaient, mais, à mesure qu'il avançait, le travail accessoire d'annotation prenait de jour en jour plus de développement, et il ne tarda pas à devenir le principal. La rédaction des *Mélanges* passa dès lors au second plan, et bientôt même fut condamnée à un ajournement indéfini<sup>1</sup>. Il entrevit une œuvre nouvelle

<sup>1</sup> Autant les amis de la littérature chrétienne avaient regretté que le travail de M. Gorini n'eût pas vu le jour, autant ils ont appris avec joie que cette œuvre, fruit de tant de lectures et de tant de veilles, était en voie de publication. C'est la main de l'amitié qui enrichit les lettres de ce précieux trésor. Nul n'était plus capable de ce labeur et plus digne de cet honneur que M. l'abbé Martin, vicaire général d'Avignon. Compatriote de M. Gorini, son ami intime, confident de ses peines et de ses travaux, appréciateur de son mérite bien longtemps avant qu'il fût visité par la gloire, son meilleur et son plus intelligent soutien dans ses défaillances, littérateur lui-même d'un goût exquis, doué d'une science solide, il était en mesure d'apporter à cette exhumation autant d'aptitude que de cœur. Il a donc réuni avec un soin religieux des manuscrits de l'illustre érudit de la Tranclière; il les a coordonnés; plus heureux qu'il ne l'espérait d'abord, il a trouvé une œuvre presque complète; il a comblé quelques lacunes, il a emprunté aux meilleurs auteurs des traductions des textes, il a fait faire celles qui n'existaient pas. Grâce à ce zèle qui n'a pas été sans fatigues, les *Mélanges* sont sur le point de paraître en quatre beaux volumes in-8°. — Ce sera une délicieuse mosaïque de douze siècles de littérature chrétienne. Le choix des passages reproduits est fait avec une rare intelligence, et avec ces quatre volumes il sera facile de se faire une idée fort exacte des hommes et des choses des premiers temps du christianisme, et de notre moyen âge, encore si mal connu. Les *Mélanges* sont un complément indispensable de la *Défense de l'Église*; ils en forment comme les *pièces justificatives*

plus importante que la première, et s'y livra tout entier. Ce fut l'origine de la *Défense de l'Église*. Ne perdons pas de vue qu'il ne travaillait encore que pour lui seul, et ne songeait pas au public.

M. Gorini a peint en excellents termes les sentiments qu'il éprouvait et les violences qu'il était obligé de se faire en face des erreurs et des falsifications qu'il rencontrait à presque toutes les pages des modernes historiens. « M. Augustin Thierry, dans sa préface de ses *Dix ans d'étude*, raconte de quels sourds mouvements de colère il était agité quand, au début de sa carrière historique, il voulut aussi comparer aux originaux les récits de Mézeray, de Velly, d'Anquetil. A chaque rapprochement qui lui montrait les faits travestis, les couleurs faussées, les caractères dénaturés, son indignation croissait et débordait. Je conçois ces emportements d'une conscience honnête, et je les aurais aussi éprouvés avec autant de violence que M. Thierry si, dans l'examen des Anquetil et des Velly modernes, je ne m'étais condamné à une impassibilité stoïque, bien persuadé que les commentaires de l'indignation ne valent pas mieux que ceux de l'ignorance. » Nous reviendrons plus loin sur cette impassibilité, et nous en dirons la cause.

Honneur à M. Martin du beau cadeau qu'il vient de nous faire ! Lui aussi, il est de cette glorieuse pléiade de prêtres qui savent allier aux occupations d'un laborieux ministère l'honneur de la science et des lettres.

Mais s'il contenait sa colère, il perdait de jour en jour son admiration, et ces prestigieux écrivains en qui il avait presque salué, sous la brillante livrée des maîtres de la parole, des apologistes du christianisme, reprenaient insensiblement à ses yeux leur nature véritable, et ne lui apparaissaient plus que comme des ennemis d'une nouvelle espèce, mieux élevés et plus sérieux que les adversaires déclarés du dix-huitième siècle, mais plus dangereux peut-être, parce que, par le mélange involontaire ou calculé du vrai avec le faux, ils surprennent plus aisément la conscience et font de plus faciles illusions à la sincérité. Lui-même était de ce danger une preuve vivante, car il les avait presque crus sur parole.

Une naïve anecdote va nous peindre les phases diverses par lesquelles passa son esprit dans le cours de ses longs et scrupuleux parallèles. Au commencement, il nous l'a dit lui-même, il s'en rapportait presque aveuglément à *ses guides* et à son *rameau d'or*. Comment douter en effet, lorsqu'ils se montraient à lui environnés de tous les prestiges de l'érudition, lorsque lui-même voyait de ses yeux, au bas de leurs pages, d'innombrables citations des documents les plus respectables? Avec son âme honnête pouvait-il seulement lui venir en idée que ces auteurs avaient voulu tromper? Tout naturellement il se disait que les faits ne s'étaient pas autrement accomplis qu'ils ne les racontaient. Or, ces truchements d'un autre âge lui avaient représenté les saints de ces

temps reculés sous d'étranges couleurs, ambitieux, mondains, excusant le crime sur le trône, opprimant le pauvre peuple et se livrant à des festins d'Apicius ; bien différents, en un mot, des saints de notre époque. Le trop confiant abbé n'osait point contredire. « Ah ! dit-il un jour à sa belle-sœur, il était vraiment bien plus facile autrefois d'être saint qu'aujourd'hui. » A deux ans de là il avait étudié par lui-même, et savait à quoi s'en tenir. Son erreur lui revenant en mémoire, il eut à cœur de la préparer. « Ma sœur, dit-il cette fois, il n'y a jamais eu dans l'Église deux manières de devenir saint. Les saints de l'ancien temps ne l'étaient pas autrement que ceux de nos jours. »

Ainsi à la lueur de consciencieuses études, les premières illusions de M. Gorini se dissipèrent peu à peu ; il ne méconnaissait pas le progrès religieux tel que nous l'avons caractérisé plus haut, mais il en discernait l'insuffisance et la direction en sens hostile. Le dix-neuvième siècle, quoique fort avancé, lui paraissait moins éloigné qu'il ne l'avait cru du dix-huitième, et il s'assurait, avec désolation, que le génie de Voltaire transformé, mais non éteint, animait encore de son souffle la génération nouvelle.

Nous avons dit plus haut par quels traits importants notre siècle différait de celui qui l'avait précédé ; c'est ici le lieu d'exposer pourquoi il le continue sans lui ressembler. Nous ferons par là un pas de plus dans l'intéressante étude des évolutions intérieures de M. Gorini.

« Notre siècle a répudié, nous l'avons reconnu avec plaisir, les antipathies farouches de son devancier à l'égard de l'Église. Il ne prétend pas, lui, procéder de la raison pure, ni refaire à neuf et à *priori* toutes les sociétés. Il accepte l'élément traditionnel et il s'en fait gloire ; il affecte même vis-à-vis du catholicisme des airs de justice ; il reconnaît ses services dans le passé ; il le regarde comme une école de respect et d'autorité pour les peuples enfants ou entraînés par la fougue de de l'âge. Mais à ses yeux ce n'est là qu'un système humain qui doit tomber prochainement devant un autre plus parfait. Le catholicisme est pour le dix-neuvième siècle une philosophie très-distinguée ; rien de moins, mais rien de plus. Il a eu le sort de tout ce qui vient de l'homme ; il est né de la bouche d'un *sage*, mais vague et informe. Puis les circonstances lui sont venues en aide. Il a grandi par les hasards des événements, par l'audace ou la ruse des papes, par les services et par les malheurs des temps qui ont mis le monde à ses pieds ; mais après la maturité la vieillesse ; et cette vieillesse a commencé le jour où Luther a émancipé l'esprit humain. Les trois derniers siècles ne sont que la lutte de l'agonie pontificale contre l'esprit des temps nouveaux, qui enfile les voiles de l'humanité sur cette mer houleuse où elle vogue, à travers les révolutions, vers un Éden inconnu. Là il nous sera dit, comme au premier homme : « Vous  
« êtes des dieux. »

« A la place donc du catholicisme divin, le rationa-

lisme de nos jours a mis le panthéisme de la perfectibilité sociale. Ce système destructeur de toute saine philosophie, de tout progrès véritable, de toute responsabilité morale pour les individus et pour les peuples, est le point de départ de la parole du siècle, soit qu'elle raisonne, soit qu'elle raconte, et cela explique parfaitement la plupart des erreurs de nos historiens. Ils ont un système préconçu; dans leur pensée il faut absolument, quels que soient les faits, que l'Église soit humaine. Donc elle s'est formée peu à peu; et, loin qu'une main divine ait fait son berceau, elle a, de prime abord, accueilli toutes les philosophies pour les fondre dans un habile éclectisme. La papauté a eu le sort du sénat romain; elle a dominé le monde par une incomparable harmonie de ruse et de violence; peu à peu elle a conquis le sceptre de la chrétienté; humble d'abord, elle a su agrandir le cercle de ses pouvoirs; elle s'est sacrée elle-même reine des intelligences; comme Napoléon prenant la couronne et la posant sur sa tête, elle a pris la tiare, et, après avoir façonné l'Europe à son joug, elle lui a dit d'humilier sa foi devant les oracles du Vatican. Telle est la pensée moderne, et de là ce parti pris d'effacer toujours des annales de l'Église toute empreinte surnaturelle et divine; de là cette manie de présenter sans cesse le clergé catholique comme s'appuyant sur les rois contre les peuples ou sur les peuples contre les rois, dans des vues ambitieuses; de là ces outrages mensongers à la mémoire

des saints, parce qu'en rendant hommage au rayon divin qui est sur leur front, il faudrait s'agenouiller et dire : « Dieu est là <sup>1</sup> » .

Voilà une bonne page, qui a été inspirée par le livre de M. Gorini ; nos lecteurs nous sauront gré de l'avoir exhumée d'un vieux journal où elle gisait ensevelie depuis neuf ans.

M. Gorini a pris soin de résumer lui-même les conséquences de cette attitude systématique des écrivains modernes en face l'Église catholique, et il l'a fait avec sa précision accoutumée. « Tout en remerciant la Providence d'un retour à une appréciation plus juste du passé, dit-il, je suis loin de me faire illusion, et de croire qu'il suffira désormais aux héros des annales chrétiennes, pour obtenir des louanges, de les avoir méritées. Non ; nous sommes pour cela trop près du dix-huitième siècle, quoique fort avancés dans le dix-neuvième, et le génie de Voltaire lutte toujours avec trop d'acharnement contre celui de Chateaubriand. On admire, il est vrai, tel ou tel événement religieux ; mais on prend bientôt après sa revanche en déclamant contre tel ou tel autre fait, non moins digne d'admiration cependant. Si l'on célèbre un saint personnage, trop souvent, par compensation, on entoure sa gloire de tant de suppositions peu honorables, que le grand

<sup>1</sup> Nous avons extrait ce passage d'une remarquable étude sur M. Gorini par M. Georges Gandy, publiée dans *l'Écho du Mont-Blanc* (Chambéry) en 1854



homme finit par n'être plus qu'un insigne ambitieux ou un hypocrite. On dit que l'Église a sauvé le monde, et l'on soutient tout à la fois que les pontifes étaient le scandale ou le fléau du monde. Hélas ! comme l'aveugle que le Christ vient de toucher, on entrevoit la lumière, mais les objets nous semblent encore bien confus et comme renversés <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Préface de la *Défense*, p. XII.

## CHAPITRE V

Les adversaires de l'Église avec lesquels M. Gorini va être aux prises. — Guizot, Augustin et Amédée Thierry, Ampère, Michelet, Quinet. — Relations personnelles de ce dernier avec M. Gorini. — Une visite de M. Quinet et de M. Xavier Marmier à la Tranchière. — Fauriel. — Saint-Priest. — M. Gorini laisse de côté Sismondi ; pourquoi ? — La plupart des écrivains combattus par M. Gorini sont universitaires. — Réflexions à ce sujet. — Recherches immenses que réclame la nature des travaux de M. Gorini. — Par quels prodiges de patience et de courage il se procure des livres. — Il aime à bouquiner. — Jolie lettre à ce sujet. — Le parti qu'il tire des débris de journaux. — Il économise pour acheter des livres. — Composition de sa bibliothèque. — Ses pèlerinages hebdomadaires à Bourg pour aller à la recherche des livres. — Ses stations dans les bibliothèques. — Il rentre chez lui le soir, le dos chargé de volumes. — Souvenir personnel de l'auteur. — Innombrables notes qui sont le résultat des travaux de M. Gorini.

Tant d'erreurs mélangées d'un certain alliage de vrai, semées avec profusion dans les écrits modernes et popularisées par des talents incontestables, avaient grand besoin d'être passées au crible d'une saine critique, inflexible comme la justice, impartiale comme

la vérité. C'est la mission que, sans s'en douter, M. Gorini, par ses obscurs travaux, se préparait à remplir. En attendant que l'amour de l'Église lui mît la plume vengeresse à la main, il était déjà aux prises, dans le silence de son presbytère, avec les princes de l'érudition rationaliste; nous disons les princes, car c'est à la bouche de ces chefs de file que la foule des crédules qui ne croient pas est suspendue; c'est d'eux qu'elle attend la manne de son intelligence. Quelque connus qu'ils soient, peut-être ne sera-t-il pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur chacun d'eux.

M. Guizot a de grandes qualités, mais il est essentiellement systématique. Les idées protestantes auxquelles il a voué sa vie ne laissent pas arriver à sa belle intelligence la lumière pure des événements. Admettre l'histoire de l'Église telle qu'elle est écrite dans les faits, ce serait désavouer un parti. M. Guizot n'en est pas là. Malgré l'élévation de son caractère et la noblesse de son esprit, il se pose comme une sorte de nouveau Leibniz entre les communions chrétiennes pour les rallier toutes contre l'impiété et le communisme qui sont au fond de la démocratie révolutionnaire; il voudrait être le pa-

<sup>1</sup> Dans ces études critiques sur les adversaires de M. Gorini nous ferons de nombreux emprunts à M. Georges Gandy, déjà cité plus haut. Si nous n'indiquons pas ces emprunts par des guillemets, c'est que, presque partout nous complétons les appréciations de M. Georges Gandy par les nôtres et par des traits spéciaux ou des anecdotes biographiques. Nous n'en rendons pas moins hommage et justice à l'auteur de la meilleure critique de l'œuvre de M. Gorini.

triarche de cette impossible réconciliation, et l'orgueil de ce rôle, orgueil bien naturel à son point de vue, l'empêche de reconnaître l'effigie divine de la papauté. Malgré ces torts malheureusement trop réels, M. Gorini n'en professait pas moins pour M. Guizot une estime à part. Il convenait que, malgré ses défauts et ses nombreuses erreurs, il avait mieux compris et mieux expliqué la société catholique et l'influence heureuse de l'Église sur la société civile qu'aucun autre écrivain vivant ou mort. « Il fallait se reporter, disait-il, à ce qu'était l'état des esprits avant 1825 pour comprendre l'immense service que son *Histoire de la civilisation* avait rendu à ses contemporains. »

MM. Aug. et Am. Thierry ne peuvent revendiquer ni autant d'impartialité ni autant de christianisme littéraire. Le premier a écrit contre l'Église *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Il y a entassé les erreurs, les sophismes; il a tronqué, altéré, laissé dans l'ombre tout ce qui pouvait contrarier sa thèse d'opposition<sup>1</sup>. Le second, M. Amédée, sans avoir au même degré que l'autre, tant s'en faut, les charmes du style et le prestige de la narration, n'est guère moins acharné contre les croyances catholiques; non pas qu'il s'emporte en insultes, mais il abonde en affirmations hostiles, en réticences calculées qui peuvent servir son

<sup>1</sup> Nous verrons plus loin que cette opposition ne manquait pas de sincérité dans M. Augustin Thierry.

philosophisme anticatholique. Il était réservé à M. Aug. Thierry d'honorer la douloureuse fin de sa vie par le noble aveu de ses erreurs et de rendre gloire à l'Église, dont il avait eu le malheur de méconnaître la divinité. M. Gorini ne devait pas être étranger à ce résultat. Après la publication de la *Défense de l'Église*, M. Aug. Thierry, qui en reçut bien des lumières, devint pour le prêtre catholique une âme fraternelle. Pour en faire un chrétien et le sauver, M. Gorini eût non-seulement donné sa vie, il eût volontiers brûlé son livre. Dans sa chambre, au pied de son crucifix, dans son église, au pied de l'autel, il priait pour sa conversion ; il offrait à cette fin le divin sacrifice ; il écrivait à M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, pour lui demander où en était cette grande révolution dans une âme si chère. Nous dirons, en son lieu, comment M. Thierry avait provoqué lui-même cette affection touchante.

La tendance que nous avons signalée en MM. Aug. et Am. Thierry se remarque d'une manière encore plus fâcheuse dans l'histoire de la *France littéraire* par M. Ampère. Cet écrivain, d'un talent douteux et d'une érudition très-incomplète, peut être souvent pris en flagrant délit d'improbité historique dans les faits qui intéressent l'Église. Ce qui est favorable à nos croyances, il le cache ; ce qui leur semble opposé, il l'exagère. Pour cette œuvre de libre penseur, les frauduleuses interpolations ou les contre-sens lui importent peu. Il cite avec un aplomb audacieux des historiens qu'il traduit mal

ou dont il détache quelques paroles en les isolant du contexte, afin d'avoir barre sur l'Église. Sous ce rapport, il y a peu d'histoires qui exigent du lecteur une patience aussi robuste que celle de l'*Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*. Ajoutons que M. Ampère, quand il croit avoir très-habilement sophistiqué, devient railleur, dans la joie où il est d'avoir si bien trouvé. C'est ainsi qu'il s'égayé sur le chapitre d'un saint, de Fortunat par exemple, et qu'il croit très-sincèrement que le rire de Voltaire déride ses lèvres parce qu'après un mensonge il lance un sarcasme. De tous les auteurs annotés par M. Gorini, nul n'est sorti de l'épreuve plus léger de vrai bagage scientifique. Il a payé pour quatre. Ses jolies épigrammes sont devenues sous la loupe du savant abbé de très-manifestes et très-risibles contre-sens, et le public lettré s'est demandé tout haut parmi la foule des rieurs, et à la barbe de M. Ampère, si un historien de la littérature française à une époque où cette littérature était encore latine, ne devait pas au moins savoir le latin avant de se donner la fantaisie de plaisanter sur ses auteurs.

MM. Michelet et Quinet appartiennent à une autre famille d'esprits. Pour eux, l'érudition n'est quelque chose qu'à la condition de servir à un effet de style, à un beau jet de phrase. C'est de l'histoire en feux d'artifice qu'il leur faut à tout prix. M. Quinet veut être poète, hiérophante, oracle. Il est sur le trépied, sa poitrine est haletante, son regard s'allume, sa chevelure

se hérisse : « Cieux et terre, écoutez ! » Que s'il lui faut un gros blasphème pour achever une période et faire étinceler une antithèse, va pour le blasphème. On apprendra ainsi que Jésus mourant sur la croix a douté de Dieu, qu'il était *athée*. En outre, M. Quinet a plus ou moins du *Ahasverus* dans sa manière. On connaît ce ridicule poème où il a chanté l'humanité Juif-errant dans un pathos inintelligible ; eh bien ! il en coule toujours quelque chose dans tout ce qu'écrit M. Quinet. Il chante sans repos, c'est-à-dire qu'il fait une musique de phrases pour bercer son imagination, et il n'est occupé qu'à s'écouter lui-même pour savoir si ses mélodies tintent bien à son oreille. Que l'on cherche autre chose, si l'on veut, dans son *Génie des Religions* et dans son livre sur *le Catholicisme et la Révolution*, on n'y verra jamais qu'un barde fantastique, faisant, pour se récréer ou pour les applaudissements de l'auditoire ; ce qu'on nommait il y a quelques années de *l'art pour l'art*. Le panthéisme matérialiste et la démagogie anticatholique dont il s'inspire se heurtent dans sa tête en idées incohérentes, en phrases entrecoupées qui se sentent du délire de l'oracle : *Deus, ecce Deus*.

Entre M. Gorini et M. E. Quinet il y a eu des rapports personnels. La mère de M. Quinet a habité la paroisse de Certines, voisine de la Tranclière et perdue comme elle entre les étangs et dans les bois ; quoique protestante elle était pleine d'estime pour M. Gorini, qui lui-même, dans une note de son livre, lui rend un bel hommage

M. Quinet fit plusieurs séjours à Certines ; c'est même là, aux portes de Bourg, dans une atmosphère de brouillards, qu'il a composé sa bizarre notice sur l'église de Brou. Seul il visita souvent, et une fois en compagnie de M. Xavier Marmier, le solitaire de la Tranclière. Qui fut étonné de rencontrer dans ce sauvage coin de terre un vrai savant comme il en pousse à peine à l'ombre des grandes bibliothèques ? Nos deux écrivains. Cela leur parut prodigieux, et vraiment cela l'était. C'était quelque chose de plus étonnant que Jasmin le coiffeur, que Reboul le boulanger, que Mangiamel l'arithméticien, que ce pauvre prêtre parachevé érudit en quelque quinze ou dix-huit années, on ne sait comment, mais qui certainement s'était donné beaucoup plus que la peine de naître. Ils ne revenaient pas de la succession de tours de force qui avaient été nécessaires pour produire cette perle de science positivement dans le désert. Étant tombés sur cette trouvaille, ils eurent la pensée de la faire connaître à Paris, et bien assurément ils s'en seraient fait honneur. M. Gorini les remercia et resta fort sensément dans son ermitage. En se résignant à ce refus, qu'ils eurent de la peine à comprendre, nos deux lettrés ne se doutaient guère que le bonhomme de savant en sabots de bois réservait à l'un d'eux et à beaucoup d'autres une flagellation, l'une des meilleures assurément qui aient été administrées en ce siècle aux docteurs de la libre pensée. A l'époque dont nous parlons, M. Quinet était encore, comparativement à ce qu'il est



devenu plus tard, dans l'âge de l'innocence ; il n'avait pas encore poussé son cri sauvage : « Point de trêve avec l'injuste ; il faut que la catholicisme tombe ! »

M. Michelet est de la même pensée, nous dirions volontiers du même sang que M. Quinet. Comme lui, il est esclave de son imagination ; sa marotte, ce sont les mythes ; il lui en faut énormément. Il s'en va à travers les âges demandant à chaque chroniqueur : « Un symbole, s'il vous plaît. » S'il trouve en Bretagne un libre penseur, tout aussitôt il fait de lui une race opposante, et ainsi de suite. Il construit de cette façon un monde idéal dans la poussière des bibliothèques. Ainsi que M. Quinet il a été professeur, et, comme lui, il s'adresse à la jeunesse, qu'il a surtout passionnée ; il a fait d'elle, de ce bel âge d'enthousiasme et d'ardeur, le point de mire de ses folles divagations. Ça et là pourtant, dans son *Histoire de France*, son cœur parle et fait entendre d'éloquents hommages à la vérité catholique. Tel il se montre quand il parle du célibat ecclésiastique, de la lutte de saint Thomas Becket, en Angleterre, contre le despotisme de Henri II, du procès des Templiers sous Philippe le Bel, et dans bien des endroits où la poésie anime ses pages, où la passion du beau et du bon palpite dans un langage noblement ému. Mais, chemin faisant, M. Michelet s'est de plus en plus gâté ; la *folle du logis*, comme dit Montaigne, c'est-à-dire cette fée enchanteresse qu'on nomme l'imagination, l'a déplorablement fasciné ; la poésie n'a plus été pour

lui un splendide vêtement de la réalité, elle a été le tyran des faits; et, chose remarquable, à mesure qu'il a voulu la constituer maîtresse absolue de l'histoire, il l'a découronné, il l'a souillée, il en a fait quelque chose comme une tricoteuse de Robespierre. N'est-ce pas ce qui a lieu dans son *Histoire de la Révolution*, et qu'est-ce donc, mon Dieu, de quel nom appeler cela? dans le dévergondage de plume et d'idées qui a suivi, dans *l'Amour, la femme, l'Insecte, l'Oiseau*, et surtout dans cette monstrueuse hallucination de la haine, *la Sorcière*, qui n'est d'un bout à l'autre qu'une orgie païenne hurlant contre Dieu, comme au temps des vieux Césars? Et voilà cependant le dernier mot d'une certaine manière d'envisager l'histoire! Oh! comme M. Gorini a fait une œuvre aussi sociale que religieuse en cherchant à nous désabuser de ces faiseurs de systèmes. Il n'était cependant pas sans estime pour M. Michelet: il le tenait pour un piocheur qui avait réellement remué les veilles chartes, étudié les origines de l'histoire qu'il écrivait, mais en poète plutôt qu'en historien, comme un homme à qui son érudition ne servait qu'à préparer un canevas, sur lequel l'imagination et l'orgueil blessé, jusqu'à le rendre fou, brodaient des invectives contre les hommes et les institutions catholiques, auxquels, en de meilleurs moments, il avait rendu hommage.

Pour M. Fauriel, l'habile historien de la Gaule méridionale, on ne pourrait, à bon droit, se montrer aussi sévère. Plus mesuré, plus positif, plus ami des

solides recherches que MM. Michelet et Quinet, il a ouvert bien des perspectives nouvelles sur le passé du midi de la France, et il a su très-souvent poétiser ses récits, sans sacrifier la dignité du langage ni la vérité des faits. Néanmoins il a eu le malheur d'appartenir à l'école rationaliste, et de là beaucoup d'assertions qui ont mis en défaut sa sagacité littéraire, beaucoup de jugements inexacts où sa bonne foi a été surprise.

Un mot sur M. Aimé Martin. Cet auteur est le Jean-Jacques Rousseau, ou, si l'on aime mieux, le Lamartine de l'histoire contemporaine; il a le tour incisif du premier et les harmonies flottantes du second. Doué d'un talent qu'on ne pourrait contester sans injustice, il s'est pris, dans les derniers temps, nous ne savons trop pourquoi, d'une haine fougueuse et systématique contre l'Église, et il a eu la singulière idée de consigner cette aversion dans un livre sur *l'Éducation des mères de famille*, qui a eu l'honneur, le croirait-on? d'être couronné par l'Académie française. Il y a là, au profit des mères de famille, dans une société chrétienne, un feu incessant d'invectives contre les influences catholiques dans le passé comme dans le présent, et l'on y peut remarquer, ce qui, du reste, est visible dans tous les écrivains dévoyés, qu'à mesure que son idée redevient sereine, son style se colore et se relève éloquent, tandis qu'il s'abaisse et se dégrade en métaphores de mauvais goût lorsqu'il sert d'enveloppe au mensonge et

à l'injure. Fort heureusement pour M. Aimé Martin, il suffit de l'opposer à lui-même pour le venger des torts qu'ils a faits à sa gloire. Dans l'*Introduction au Panthéon littéraire*, il s'est réfuté d'avance avec une splendeur de forme et une puissance de vérité admirables.

Ce n'est qu'après sa publication de la première édition de la *Défense de l'Église*, que M. Gorini a rencontré M. de Saint-Priest et son *Histoire de la Royauté*. « M. de Saint-Priest, dit un critique dont l'autorité n'est pas de nature à être ici récusée, était un homme singulièrement spirituel, mais tenant très-peu au fond des choses, dévorant vite les gros livres allant vite en toutes questions, aimant à briller et y réussissant. Cette disposition bien connue de son esprit suffisait à rendre suspectes beaucoup de ses opinions historiques, celles surtout qui se présentaient d'un air trop marqué de nouveauté<sup>1</sup>. »

On a remarqué que M. Gorini ne s'était pas occupé de M. de Sismondi; ce n'est pas que cet auteur ne lui fût parfaitement connu. Il savait que, s'il était peu lu à cause de son style, il était très-consulté à cause de son incontestable érudition, et plus encore peut-être à

<sup>1</sup> Nous extrayons ce jugement d'une lettre écrite à M. Gorini par M. Sainte-Beuve pour le remercier de l'envoi de sa *Dissertation sur l'Aristocratie romaine aux cinquième et sixième siècles*, dissertation qui avait pour but de relever une grave erreur de M. de Saint-Priest. Ce travail est inséré dans le troisième volume de la *Défense*, p. 47, deuxième édition; nous renvoyons nos lecteurs à la note préliminaire,

cause de sa passion anticatholique. M. Gorini l'a laissé de côté par la raison, il le dit lui-même, « que ses deux volumes (trois dans la deuxième édition) n'auraient pas suffi à rectifier les *inexactitudes*<sup>1</sup> de l'*Histoire des Français* et celles de l'*histoire des Républiques italiennes*. » Il avait raison. Pour réfuter un seul chapitre de ce protestant sur la *Morale catholique*, Manzoni n'a-t-il pas été obligée de faire un livre ?

Tels sont les principaux écrivains avec lesquels M. Gorini avait entrepris de se débattre solitairement dans son presbytère de la Tranclière : étrange compagnie à côté de celle qu'il s'était faite déjà et qui lui était si douce, la grave et sainte société des Pères de l'Église !

Nos lecteurs n'ont-ils pas remarqué, aussi bien que nous, que tous ou presque tous ces adversaires de la religion appartenaient, chose triste à dire ! au parti universitaire, à ce parti officiel dont l'enseignement public et dans les collèges préparait et rendait inévitable la catastrophe de Février. MM. Guizot et Villemain ont été tous deux Grands Maîtres de l'Université ; tous deux avaient été auparavant professeurs au Collège de France. MM. Michelet et Quinet ont également fasciné, avec leurs sophismes, une jeunesse enthousiaste, facile à se laisser prendre au piège de la parole, pourvu qu'elle soit brillante et révolutionnaire. MM. Fauriel et Ampère ont eu

<sup>1</sup> Euphémisme dont la politesse sacerdotale de M. Gorini se sert pour ne pas dire les *mensonges*, ni même les erreurs.

aussi à leur service des chaires publiques pour dénigrer et calomnier la religion catholique. A ce point de vue, que de choses M. Gorini aurait pu dire ! il s'est tu sur ce chapitre, parce qu'il a voulu s'enfermer strictement dans son rôle d'érudit ; mais il n'en a pas moins vu clairement la liaison des doctrines avec leurs conséquences, comme il est facile de s'en convaincre par la première page de sa conclusion de la *Défense de l'Église*<sup>1</sup>. Les sinistres lueurs de quelques années de tempête sociale nous éclaireront-elles sur les dangers qui ne cessent pas de nous menacer ? Dieu le veuille ! mais il n'y a guère lieu de l'espérer après l'inutilité d'une si solennelle leçon<sup>2</sup>.

La nature des travaux de M. Gorini demandant des recherches immenses, il lui fallait consulter d'innombrables documents, fouiller tout un monde de livres. Or c'était là précisément la grande difficulté. Comment se procurer des livres, des livres d'érudition surtout, qui sont loin d'être très-répandus ? Il trouva des ressources assez importantes dans la bibliothèque de la ville de Bourg, et dans celle de ce grand séminaire de Brou où il avait été initié à la science sacrée du sacerdoce. Ces deux bibliothèques, composées des épaves scientifiques et littéraires des couvents dévastés, étaient riches en trésors ecclésiastiques ; mais que de lacunes !

<sup>1</sup> T. III, p. 513.

<sup>2</sup> Nous écrivions ceci il y a dix ans ; notre prévision ne s'est que trop réalisée

Elles ne contenaient guère d'ailleurs que de vieux livres. Afin de se procurer les auteurs modernes et contemporains, il dut recourir à mille industries. Il s'informait, cherchait à savoir qui avait tel ouvrage, qui tel autre, et, malgré sa timidité, il s'en allait frapper à la porte de l'heureux possesseur. Sa politesse était exquise; sa modestie prévenait en sa faveur; il était bien accueilli. Quelquefois il se contentait de consulter, de copier un passage; d'autres fois il demandait à emprunter; rarement il essayait un refus, car on le savait exact à rendre et d'un soin extrême à ne rien détériorer. Dans ces excursions à travers les livres, il rencontra des hommes distingués qui le prirent en affection, s'intéressèrent à ses études et se firent un plaisir de lui ouvrir leurs bibliothèques. Un libraire de Bourg, vivement touché de la pénurie bibliographique du pauvre curé, eut à cœur, lui aussi, de favoriser sa passion pour la science; il mit à sa disposition son magasin, plein d'ouvrages tout neufs, comme il eût pu faire d'un cabinet de lecture, lui permettant de lire entre les pages non découpées des volumes et quelquefois même de découper, pourvu que le dégât ne fût pas trop apparent. On ne saurait se figurer de quel secours ce libraire fut à M. Gorini, qui n'en parlait qu'avec l'accent d'une profonde reconnaissance. Dans ces fouilles à l'aventure, l'avidé et opiniâtre chercheur ne se rebutait de rien, et souvent, pour prix de sa constance, au moment où il s'y attendait le moins, il tomba

sur d'heureuses trouvailles , sur de vrais filons d'or. Sa joie alors était extrême. Que d'excellentes pages de la *Défense* sont dues à quelques-unes de ces découvertes inespérées !

Il aimait à bouquiner. La ville de Bourg, malheureusement, ne lui offrait sous ce rapport que bien peu de ressources. Aussi les quais du Rhône et de la Seine lui faisaient-ils envie. Nous avons sous les yeux une charmante lettre qui peint, en traits naïfs, la passion du savant abbé pour les vieux livres. Cette lettre est adressée à l'aînée de ses nièces, qu'une circonstance particulière avait conduite à Paris. « Ma chère Laurence, lui écrit-il, les nombreux et charmants détails que tu me donnes sur tes visites aux musées et aux principaux monuments de la capitale réveillent en moi, plus que tu ne penses peut-être, un secret besoin des jouissances que procure la contemplation des chefs-d'œuvre. C'est pourquoi je cherche maintenant en venant de Saint-Denis<sup>1</sup>, ou en y retournant, à passer devant la nouvelle façade de Saint-Joseph<sup>2</sup>. Depuis longtemps je ne l'avais pas vue. Que c'est donc beau ! Non, tout cela n'est pas de la pierre ; ce sont des *filis de la Vierge*<sup>3</sup> entrelacés. Vous n'avez rien d'aussi gracieux que

<sup>1</sup> Sa seconde paroisse ; il en sera question plus loin.

<sup>2</sup> Chapelle d'un couvent, laquelle en ce temps-là était en construction.

<sup>3</sup> En plusieurs provinces de la France, et notamment en Bresse, on appelle ainsi ces innombrables fils d'araignées qui sont tendus dans les champs vers la fin de l'automne et qui forment dans la direction du soleil un grand cône de lumière.



cela dans Paris. Pourtant je me trompe. Vous avez une certaine chose que je préfère au Louvre, même depuis que, par son étendue, il s'est fait palais babylonien, certaine chose que je préfère à vos tableaux et à vos statues, une chose qui fait pour moi de Paris la capitale du monde pensant : c'est l'étalage de bouquins à quinze centimes !... à quinze centimes !! mon Dieu !!...

M. Gorini avait du reste inventé une manière de bouquiner à lui. L'industrie est trop curieuse pour nous en taire. Il s'était entendu avec son ami M. Étienne Milliet pour être autorisé à recueillir tous les débris de feuilles périodiques qui avaient servi à la composition du *Journal de l'Ain*. La provision est abondante, comme chacun sait, dans des bureaux de rédaction. Il les achetait au poids comme du papier d'épicerie. Les ciseaux avaient passé çà et là et laissé de larges échancrures dans les pages ; n'importe. De ce mélange de journaux et de revues de toutes couleurs, politique, religieuse, littéraire, historique, philosophique, il faisait un gros paquet qu'il emportait chez lui, puis, à loisir, il fouillait dans ce fumier, où, souvent, il trouvait des perles : d'importantes dissertations sur divers points d'histoire, des comptes rendus de livres nouveaux utiles à connaître, des annonces d'ouvrages dont le titre seul le mettait sur la voie de bien des choses. Il n'était pas homme à accepter, sans bénéfice d'inventaire, la science de journal, science de pacotille, trop vite poussée pour être solide ; mais cette science légère, qui marche la tête

haute, insolente et le nez au vent, lui montrait souvent le chemin de la vraie science. De ses patientes fouilles à travers les broussailles de la presse ce qu'il tira de plus riche ce fut d'apprendre à connaître les livres maîtres et faisant autorité. Lorsqu'il en savait les titres et était informé de leur contenu, il les cherchait dans tout son voisinage, et lorsqu'il avait acquis la certitude qu'il lui serait impossible de les découvrir, s'ils n'étaient pas trop chers il les achetait.

Ce dernier trait peut paraître invraisemblable. Comment pouvait-il, en effet, se ménager de l'argent pour acheter des livres? Il s'en ménageait pourtant. Il faut dire qu'il était économe de sa pauvre réserve et n'y touchait qu'à toute extrémité. Le croirait-on, il trouva le moyen de dépenser en livres, dans le cours de sa vie, plus de cinq mille francs, et de se composer une bibliothèque fort bigarrée sans doute, par suite de la pensée qui présidait à sa formation, mais précieuse cependant pour tout amateur d'histoire. Qui pourrait dire quelle somme de privations de tous genres représentait au bout de vingt ans cette collection de volumes?

Nous avons dit ailleurs que M. Gorini se rendait à Bourg toutes les semaines. Pluie, mauvais temps, glace et neige, chemins effondrés et boueux, rien ne l'arrêtait.

Il cheminait à pied et quelquefois profitait de la voiture d'un paysan, véhicule primitif sur lequel il s'entassait avec quelques sacs de seigle et d'avoine. Arrivé

à la ville, il faisait à la hâte une visite à sa famille, et allait s'enfermer pendant la plus grande partie de la journée dans l'une des deux bibliothèques dont nous avons parlé plus haut. L'hiver il y manquait du feu, il y gelait de froid ; mais il n'était pas homme à s'inquiéter pour si peu. Il cherchait, fouillait, lisait, prenait des notes, faisait sa provision de matériaux pour une semaine, et les livres qu'il avait besoin d'étudier plus à loisir, il les mettait à part, puis il liait avec une courroie de cuir deux ou trois gros in-folio et bourrait dans un petit sac noir huit ou dix volumes de moindre dimension, menu fretin de la science. Le soir venu, il chargeait sur son dos, comme il pouvait, la plus lourde part de son butin, mettait l'autre sous son bras, et, après avoir de nouveau salué les siens, il regagnait, un livre à la main, sa solitude. Quelquefois la nuit le surprenait avant la fin de sa course ; alors, pour ne point perdre de temps, il échangeait son volume ouvert contre son chapelet et rentrait chez lui en en déroulant les grains. Tant à la Tranclière qu'à Saint-Denis, il a fait ce métier pendant vingt-cinq ans.

Mes lecteurs me permettront-ils d'évoquer ici un souvenir personnel ? Enfant, j'habitais une grande exploitation agricole non loin de l'église de Brou et de la route qui mène à la Tranclière. Quand j'allais le matin à l'école, ou que j'en revenais le soir, je trouvais souvent ce prêtre sur mon passage. Je ne le connaissais pas encore. Avec mes camarades, nous ne l'appelions

que le *curé aux gros livres*. Les gros livres en effet étaient bien ce qui nous frappait le plus. Pour moi, je m'en souviens, ils m'imprimaient un sentiment de profond respect et me donnaient d'étranges envies. Que de belles choses il devait y avoir sous ces gigantesques reliures ! Je saluais le porteur avec grande vénération ; il ne manquait jamais de me rendre mon salut. Plus tard il m'adressait la parole, mais alors j'étais devenu lévite du sanctuaire.

Il arrivait parfois que, rentré chez lui, l'opiniâtre savant s'apercevait qu'il avait oublié une note, laissé un volume. Il devenait triste et ne disait rien. On lui demandait la cause de sa tristesse. « Ah ! mon Dieu, répondait-il, je n'ai point apporté tout ce qu'il me faut. Quelle dure vie que la mienne ! » Puis, comme se reprochant cette espèce de plainte : « Allons, reprenait-il, c'est la faute de ma maladresse. J'en serai quitte pour retourner demain. »

Huit ou dix ans s'écoulèrent dans ce pénible et obscur travail. Comme il consignait chaque jour dans des notes écrites le résultat de ses recherches, précaution indispensable pour quiconque veut parvenir à une science solide, il était arrivé à entasser des piles de papiers, de notes, d'observations, qui couvraient sa table et remplissaient ses tiroirs ; mais la pensée ne lui était pas encore venue d'en former un ouvrage destiné au public. Sa modestie ne lui permettait pas même de soupçonner qu'il y eût là matière à une composition

digne d'être imprimée. Il travaillait, collectionnait pour son instruction et sa satisfaction personnelles, et trouvait sa peine amplement rémunérée par les jouissances d'esprit et de cœur qu'il en retirait.

## CHAPITRE VI

La science de M. Gorini commence à se manifester au dehors. — M. Collombet. — Origine de son amitié pour le curé de la Tranclière. — Il le visite dans sa solitude. — De quelle utilité il lui devient pour ses recherches. — Quelques ecclésiastiques amis de M. Gorini, et parmi eux M. l'abbé Bernard, lui conseillent de réunir ses notes pour en faire un ouvrage. — Mgr Devie, évêque de Belley, est de cet avis. — Conseil qu'il donne à M. Gorini. — Ce conseil n'est pas suivi ; pourquoi ? — Le curé de la Tranclière examine s'il doit se décider à coordonner ses travaux pour le public. — Anxiété à ce sujet. — Trait touchant. — Résolution. — La tâche de M. Gorini devient plus ardue. — Exactitude et scrupules d'érudition. — La délicatesse de l'érudit chez M. Gorini tient à la sincérité de l'homme ; elle devient en lui une source d'angoisses parce que les livres lui manquent. — Ses découragements. — Anecdote au sujet de M. Guizot. — Réflexions et parallèle. — La modestie de M. Gorini, autre cause de souffrances. — Il se persuade que jamais il n'achèvera son ouvrage. — Moqueries auxquelles il est en butte. — Peine qu'il en ressent. — Constance et héroïsme. — Il s'obstine à la même œuvre et se refuse au journalisme. — Trait piquant. — Opiniâtreté de travail. — Veilles nocturnes. — Une lettre.

La vie laborieuse de M. Gorini, ses voyages à Bourg le dos chargé de livres, ses fouilles dans les

bibliothèques publiques et particulières devaient nécessairement finir par attirer sur lui les regards. Sa science, son mérite perçaient insensiblement et se révélaient à son insu, d'autant plus facilement acceptés qu'ils étaient plus modestes. Un petit cercle d'appréciateurs intelligents se formait autour de lui, amis dévoués jusqu'à l'admiration, qui commençaient à le dédommager de l'indifférence qu'il avait rencontrée ailleurs. Ce n'est que justice de notre part de nommer entre autres le regrettable M. Zénon Collombet, littérateur lyonnais distingué et chrétien excellent, dont le concours a été d'une si grande utilité à M. Gorini dans ses détresses de livres. L'un des premiers il eut le mérite de découvrir dans les bois et au milieu des étangs de la Tranchière l'une des perles les plus précieuses du clergé de France, une vraie découverte cette fois, et non pas une curieuse rencontre de chasse à l'aventure comme la découverte de M. Quinet. Il en résulta une étroite amitié dont l'origine tient à une particularité qui peint bien notre érudit.

M. Collombet venait de publier une traduction de saint Sidoine Apollinaire, accompagnée de savantes notes. Cet ouvrage entrait précisément dans le cadre de M. Gorini; car lui-même se livrait à d'importantes recherches sur la personne et les écrits du grand évêque de Clermont. La traduction tomba entre ses mains. Nul n'ignore que le style de Sidoine est bien souvent obscur et que ses phrases sont parfois de vérita-

bles énigmes. Les longues et patientes communications qu'avait eues le savant curé avec les auteurs de la décadence l'avaient familiarisé avec leurs idées et leur langage, et rarement il lui arrivait de broncher devant les endroits les plus périlleux. « Il excellait, disait plus tard M. Collombet lui-même, à délier les nœuds gordiens. » A la lecture du nouveau livre, ayant remarqué plusieurs interprétations peu exactes, il en écrivit au traducteur, lui soumettant, sous forme dubitative, quelques rectifications. Modestie, candeur, politesse exquise, érudition du meilleur aloi, sa lettre reflétait toutes ces choses. M. Collombet fut ravi. De si précieux trésors dans un humble curé de campagne, c'était une merveille. Il répondit, et bientôt il voulut voir; il se rendit à la Tranclière. Ce qu'il trouva dépassa de beaucoup son attente; mais ce qui l'intéressa le plus, ce fut moins la science prodigieuse du solitaire inconnu que l'ermite lui-même et son bon cœur, l'ermitage et ses habitants, cette pauvre oasis ignorée où, loin de tous les regards, s'épanouissaient chaque semaine les plus délicieuses scènes de la plus douce vie de famille. Qui fut le plus heureux de ces deux hommes excellents? Il nous serait difficile de le dire.

Cette aventure fut une bonne fortune pour M. Gorini; car M. Collombet résidant à Lyon auprès d'une bibliothèque bien fournie et étant, lui aussi, un collecteur de vieux textes, se mit entièrement à sa disposition. Son nouvel ami était-il à court de quelques documents, de



quelque dissertation rare, de quelque in-folio inutilement cherché, sur le moindre signe de sa part il se rendait à la bibliothèque de Lyon, l'explorait avec soin, copiait ou faisait copier des passages entiers, puis il lui expédiait le fruit de ses recherches; quelquefois même il lui envoyait des livres. Son obligeance jusqu'à sa mort prématurée ne se démentit pas un instant. Il en fut lui-même récompensé; car pour ses travaux divers il trouva dans le curé de la Tranclière un aide, un conseiller et un guide dont le dévouement et les lumières ne lui firent jamais défaut.

Plusieurs laïques distingués partagèrent l'estime et les sentiments de M. Collombet pour M. Gorini; mais ce qui consola le plus le modeste savant, ce fut de voir venir à lui avec une sympathie chaleureuse un bon nombre de ses confrères, et les plus éclairés. Ceux-ci exprimaient leur admiration avec une sorte d'enthousiasme. « Comme je sentais la disproportion de mon mince bagage de connaissances avec le riche butin de M. Gorini ! » nous disait nagnère, dans une lettre, l'un d'entre eux, homme instruit et, de plus, écrivain d'une véritable valeur. Il parlait de 1840.

Le bon curé fut heureux de pouvoir communiquer enfin avec quelques esprits d'élite. Sa conversation le reportait toujours aux questions qui lui étaient familières; il leur faisait part du résultat de ses recherches et leur lisait même quelquefois des fragements de ses nombreux manuscrits. Ses amis, étonnés de l'étendue de sa science

et plus encore de l'importance de ses découvertes, lui conseillèrent de réunir ses notes éparses en un corps d'ouvrage. « C'était un devoir pour lui, lui-disaient-ils, de payer cette dette à l'Église. » M. Gorini repoussait ces conseils comme une tentation de présomption ; il s'effrayait surtout de son impuissance à donner à la défense de la religion, dans des dissertations historiques, la beauté et le charme du récit que savaient si bien mettre au bout de leur plume les détracteurs du catholicisme. Celui qui insistait le plus était un curé que Dieu lui avait donné, depuis quelques années, pour voisin, M. l'abbé Bernard, dont le nom s'est déjà glissé dans ces pages, et à qui nous devons ici un hommage particulier, parce que plus qu'aucun autre il a contribué à mettre la plume à la main à M. Gorini pour la composition de son ouvrage, parce qu'il l'a décidé à le publier et qu'il s'est chargé presque seul des démarches nécessaires pour cette publication.

M<sup>gr</sup> Devie, évêque de Belley, qui avait reçu, plutôt que conçu de lui-même, quelques préventions contre M. Gorini, fut informé de l'existence des précieux matériaux que le laborieux curé avait recueillis. Il voulut le voir ; il s'entretint longuement et, depuis alors, fréquemment avec lui. L'éminent prélat avait l'esprit trop juste et trop pénétrant pour ne pas discerner le mérite. Il apprécia le modeste savant, et, comme pour lui témoigner du regret de l'avoir si longtemps méconnu, il lui offrit un meilleur poste et quelques secours pour

acheter des livres. Le curé de la Tranclière refusa le poste, qui l'eût éloigné de sa famille, et n'accepta qu'une très-modique gratification.

Cependant il avait laissé quelques-uns de ses manuscrits entre les mains de son évêque qui, en ayant pris connaissance, le pressa de les coordonner et de les publier. Ce n'est pas que M<sup>sr</sup> Devie ne fût un peu effrayé de la grandeur et de la hardiesse de l'entreprise. M. Gorini n'était qu'un pauvre curé de campagne, parfaitement inconnu; or, il allait prendre à partie les demi-dieux de la science, Guizot, Villemain, Augustin et Amédée Thierry, qui régnaient alors en souverains dans le domaine de l'histoire. N'était-ce point témérité? Le prélat le craignit. Par une inspiration qui tenait, du reste, à la nature de son esprit aimant l'épigramme et la pointe, il lui conseilla d'amoindrir son sujet, de se borner à une petite guerre d'escarmouches et de rédiger un ou deux petits volumes dans le genre des *Lettres de quelques Juifs*, par Guenée. Et néanmoins il se refusa de lui rien prescrire, l'engageant, au contraire, à en conférer avec l'ecclésiastique que nous avons nommé plus haut, M. l'abbé Bernard.

Pour M. Gorini la parole de son évêque était chose grave. Il la prit au sérieux, et, pour la première fois, il admit à examen la pensée de devenir auteur. Mais suivrait-il la voie qui lui avait été montrée? Il alla, avec la plus grande simplicité, trouver l'ami à qui le prélat lui-même l'avait adressé, pour s'éclairer de ses

conseils , lui fit part de sa répugnance à essayer un genre qui n'était ni dans son caractère ni dans l'idée qu'il concevait d'une réfutation sérieuse, et lui demandait son avis. L'ami, qui connaissait M. Gorini facile à se décourager par défiance de lui-même, s'appliqua à le persuader de suivre , dans son œuvre, la pente de son talent et de sa plume. « Le genre de l'abbé Guénée , lui dit-il , était bien, parce qu'il était naturel à Guénée. Un rire grimaçant et forcé devient une caricature. Puis Guénée était aux prises avec un moqueur émérite ; il combattait avec les armes employées par son antagoniste en opposant un rire contenu et sarcastique à un rire cynique et bruyant. Avec le temps, la tournure de l'esprit des hommes a changé ; aujourd'hui on affecte des airs graves, même en disant des sottises. Un air de plaisanterie à moins que le sujet n'amenât la plaisanterie incidemment, contrasterait fâcheusement avec le sérieux qui existe, au moins dans les formes. » Il le supplia donc de se mettre à l'œuvre sans se préoccuper de marcher sur les traces de Guénée, de rester *lui* et rien que *lui*. M. Collombet, avec qui le curé de la Tranclière correspondait, abonda dans le même sens.

Malgré ces encouragements et ses conseils, M. Gorini demeurait fort indécis sur le parti qu'il devait prendre. La frayeur de la publicité, la difficulté de l'entreprise, le danger d'échouer, étaient autant de fantômes qui se dressaient devant son imagination et qui troublèrent

bientôt sa paisible solitude. Il devint triste, préoccupé ; les livres même, sa joie et son refuge habituel contre les subreptices envahissements de l'ennui, les livres semblaient lui brûler les doigts ; il les prenait, les déposait, les reprenait encore, les feuilletait au hasard d'un air distrait et pensif. Son âme, manifestement, ne jouissait plus de son calme et de sa paix accoutumés. Les siens, qui s'en apercevaient, s'en alarmaient et l'interrogeaient, délicatement et avec une grande tendresse de cœur, pour en savoir la cause ; mais ils n'en pouvaient rien obtenir. Plusieurs semaines s'écoulèrent dans cette anxiété et ces angoisses. Enfin il vint à bout de surmonter ses répugnances, et il résolut de se rendre aux conseils qui lui étaient donnés. Le croirait-on ? Ce qui contribua le plus à le déterminer, ce fut le spectacle de la vie laborieuse de sa pauvre famille. Cette vue, cette pensée, pesaient sur lui comme un remords. Par comparaison, il se trouvait oisif et se reprochait amèrement de manger un pain qu'il croyait n'avoir pas suffisamment gagné. Son frère, humble ouvrier, était au moins utile à quelque chose. Mais lui, à quoi servait-il ? A quoi servait même son travail, un travail sans but et par conséquent stérile ? Et il se rappelait la parabole du serviteur inutile jeté dans les ténèbres extérieures, non pas pour ses fautes, mais à cause de sa seule inutilité. Ces considérations, mêlées de sentiments si touchants, amenèrent sa détermination.

L'importante décision qui donnait à sa vie une di-

rection arrêtée étant définitivement prise, il retrouva sa sérénité ordinaire. Son frère et sa belle-sœur, venant le voir, le trouvèrent tout transformé; plus rien sur sa figure de la tristesse des jours précédents. Il les tira à l'écart; il était ému, mais il était calme : dès l'abord, il se montra encore plus affectueux que de coutume, et, après une douce conversation qui versait un baume dans le cœur de tous : « Depuis six semaines, leur dit-il, vous avez été témoins de ma peine; mais consolez-vous, tout est fini. » Puis, après une pause : « Pauvres amis, reprit-il, vous travaillez, vous, jour et nuit; vous vous consommez de travail; vous gagnez votre pain à la sueur de votre front, et moi... moi... jusqu'ici je n'ai rien fait. Mais désormais je veux faire comme vous, je veux travailler et manger aussi mon pain à la sueur de mon front. » Il s'arrêta, et un instant après il reprit : « Quoi qu'il puisse m'en coûter, je veux me rendre utile; je m'y efforcerai du moins. » Le frère et la belle-sœur l'écoutaient stupéfaits et attendris. La belle-sœur, qui avait déjà l'éveil et qui venait de comprendre toute la portée de ces dernières paroles, rompant enfin le silence : « Oh ! non, cher frère, lui dit-elle, non, je vous en conjure, n'écrivez pas; je vous connais, vous ruineriez votre santé, vous mourriez à la peine. » Pauvre femme ! elle ne prévoyait que trop juste. Les jours qui suivirent cet entretien, on vit le laborieux curé courbé plus que de cou-

tume, et bien avant dans la nuit, sur d'énormes in-folios <sup>1</sup>.

A dater de ce moment, la tâche de M. Gorini devint plus ardue. Jusque-là, en effet, il n'avait travaillé que pour lui seul; une erreur, une lacune, ne tiraient pas à conséquence; mais, maintenant qu'il allait travailler pour le public, la plus scrupuleuse exactitude devenait une nécessité, un devoir. Aussi était-il profondément pénétré du sentiment qu'en aucune matière il ne lui était permis de prendre une décision qu'après avoir vu, lu, examiné, discuté, dans les documents authentiques, toutes les pièces du procès. Que de fois ne lui est-il pas arrivé de relire un in-folio tout entier pour retrouver et vérifier un seul mot ! Ce scrupule s'étendait jusqu'aux petites questions grammaticales. « Je l'ai vu, nous écrit M. l'abbé Bernard, alourdir sa phrase, qui partait alerte au premier jet, pour ne pas manquer à quelques règles de la syntaxe. » — « Je me souviens, c'est le même qui parle, qu'il m'écrivit en 1859, peu de temps avant sa mort (j'étais à Paris,) pour me prier d'aller vérifier à la bibliothèque de l'Institut un passage d'un mémoire de M. Letronne relatif aux dynasties égyptiennes. Je m'empressai de faire la commission. Un bibliothécaire et un académicien présents eurent l'obligeance de se mettre en quête à travers la

<sup>1</sup> Nous tenons cette anecdote et beaucoup d'autres du frère et de la belle-sœur de M. Gorini. Ils nous les ont souvent racontées avec des larmes dans les yeux.

bibliothèque ; on apporta les divers mémoires imprimés qu'on avait de M. Letronne ; celui que je demandais n'était pas connu sous le titre indiqué. Je ne doute pas que M. Gorini n'ait jeté dans le rebut de ses papiers le travail préparé, parce qu'il lui manquait la notation certifiée conforme, du titre, de la ligne et de la page. »

Chez M. Gorini la délicatesse de l'érudit tenait à la sincérité de l'homme. Cette disposition d'une conscience honnête s'augmenta avec le temps de toute l'horreur que lui inspirèrent, dans le cours de ses recherches, tant de falsifications historiques dont il eut sous les yeux les exemples.

Cette honnêteté d'érudition, devenue si rare de nos jours, fut pour M. Gorini une source d'angoisses. Un mot, une date non vérifiés, quoique parfois non essentiels, lui manquaient-ils, il laissait là son papier et courait après la date et le mot. Sa sollicitude était bien autre encore quand il s'agissait de textes importants et décisifs. Or comment déterrer les livres qui souvent pouvaient seuls lui donner le mot, la date, les textes ? Il eut bien, il est vrai, l'assistance de M. Collombet, dont nous avons parlé plus haut ; il se mit bien en rapport avec des bibliothécaires de Lyon, de Dijon, de Paris, mais ces relations même étaient rares, et il craignait d'en abuser. Et combien de fois aussi les renseignements désirés et demandés lui faisaient-ils, malgré ses démarches, entièrement défaut ! Alors le découragement s'emparait de lui, il suspendait son travail. « Que c'est



dur, mon Dieu! l'entendait-on dire parfois, que c'est donc dur de travailler sans livres! »

Un soir, après une journée de recherches infructueuses, ayant mis la main sur un journal, il le parcourait par forme de distraction. Tout à coup son attention s'éveille; le journal lui tombe des mains, et on l'entend s'écrier, avec l'accent de l'abattement le plus profond : « Ah ! travailler ainsi avec toutes les ressources de la science et toutes les aisances de la vie, que c'est facile ! mais moi !... » Ce qui lui arrachait cette douloureuse exclamation, c'est qu'il venait de lire que M. Guizot, détaché par le cours des événements de la vie politique, se retirait dans sa campagne, et que là, dans une charmante solitude, au milieu des livres, il allait reprendre ses études historiques interrompues.

Quelle différence entre M. Gorini et les adversaires qu'il entreprenait de combattre ! Pendant que ceux-ci avaient, pour composer leurs ouvrages, toutes les richesses des bibliothèques publiques, qui ouvraient pour eux leurs portes à deux battants, pendant que plusieurs d'entre eux lisaient leurs leçons aux applaudissements de la jeunesse dorée de la capitale, réunie pour les entendre, le curé de la Tranclière élaborait péniblement la réfutation de leurs erreurs dans l'obscurité d'un humble presbytère, mendiant d'ici et de là quelques éléments bibliographiques, sans autre excitation dans son ingrat labeur que la voix de quelques amis lui criant, de loin et de temps en temps : Courage ! N'y

a-t-il pas plus d'héroïsme dans cette patience du cabinet que dans l'entraînement du champ de bataille ?

Plaignons M. Gorini de ces solitaires souffrances causées par la disette de livres, mais sachons en féliciter la vérité. Qui oserait en effet soutenir qu'il aurait autant et aussi bien appris s'il eût vécu au milieu de tous les trésors de l'érudition ? Les richesses ne profitent pas toujours aux riches ; quand on a trop de livres, on les étudie peu, ou bien on les étudie mal. Ses adversaires en étaient un exemple ; car il ne faut pas rejeter toutes leurs erreurs sur le compte de la mauvaise foi. Pour lui, il lisait comme on lit quand on a peu de livres, comme lisaient saint Thomas d'Aquin et Albert le Grand ; il lisait avec une mémoire qui retient tout et avec une intelligence avivée par le besoin et devenue intuitive par nécessité, devinant ce qui manque et dégageant l'inconnu de l'équation.

Une autre source d'angoisses pour M. Gorini, ce fut sa modestie excessive ; sans cesse elle lui ramenait la pensée qu'il avait entrepris un travail bien au-dessus de ses forces. Quelquefois elle le décourageait complètement. « Non, oh ! non, disait-il alors avec une profonde tristesse, ce livre ne s'achèvera jamais. » Il regrettait de l'avoir commencé. Un jour, devant son frère et sa belle-sœur, il laissa échapper ces paroles : « Je ne voudrais pas brûler mon livre ; car on serait en droit de dire que mon entreprise n'a été qu'une folie ; mais

si quelqu'un le jetait au feu à mon insu, quel service il me rendrait ! »

Cependant le but de ses études se divulguait ; on disait qu'il écrivait un ouvrage dans lequel lui, pauvre curé de campagne, n'aspirait à rien moins qu'à détrôner l'infailibilité historique des écrivains les plus illustres du siècle. Cette prétention paraissait étrange, pour ne rien dire de plus. Quelques petits esprits s'en moquaient ; espèce de gens qui s'arrogent le double privilège d'être indiscret et de faire beaucoup de bruit. Plusieurs fois M. Gorini eut de leur part à dévorer en silence ou des quolibets amers, ou des éloges moqueurs, ou ces phrases qui, jetées au hasard par l'indifférence ou la légèreté, ne s'enfoncent pas moins dans le cœur. Qui-conque s'occupe sérieusement, quels que soient d'ailleurs sa position et son mérite, ne manque jamais d'entendre autour de lui un bourdonnement pareil. C'est le sort commun. Avant le succès tout homme vivant est plus ou moins méconnu. Rien de plus naturel, du reste ; car nul n'est obligé de croire à la supériorité d'un homme avant qu'il ait fait ses preuves. M. Gorini aurait dû mépriser ces propos. Par un excès de sensibilité, qui dégénéra presque, dans la suite, en susceptibilité et en ombrage, il en souffrit cruellement. « Ah ! c'en est fait, je le vois bien, disait-il parfois dans l'intimité de la famille, je n'arriverai jamais au bout de cette œuvre. Et que diront-ils, ceux qui trouvent déjà ma vie et mon travail si bizarres ? Ils diront

que je suis fou. » Pendant une grave maladie, on l'entendit s'écrier, dans un moment de délire : « Ces pages ! oh ! ces pages ! ôtez-moi donc ces pages ; elles me brûlent les mains. »

Ces découragements étaient fréquents ; mais il les laissait rarement apercevoir. Dieu seul a pu connaître tout ce qu'il lui a fallu de constance et d'éroïsme pendant plus de vingt ans pour en triompher. S'il fléchissait un instant, il se relevait bientôt, et, de nouveau maître de lui-même, il retournait à ses livres et à sa plume, et se remettait mélancoliquement à la même œuvre ; car il ne songea jamais à en changer.

Il ne fut ni impatient de produire ni pressé d'en finir. Dieu lui avait mis dans les mains un intéressant et grave sujet ; il le traita à loisir. Dix ans de préparation immédiate, douze ou treize ans de rédaction, voilà l'histoire de son livre et aussi celle de sa vie. N'est-ce pas là un enseignement ? L'homme qui consacre son existence entière à une seule pensée, à une seule œuvre, a seul aussi le privilège d'élever un monument durable. Toute production hâtive est éphémère. Fleur brillante peut-être, mais artificiellement éclos, elle peut, un instant, attirer les regards, mais elle ne lègue au lendemain qu'une tige mourante. N'est-ce pas le triste spectacle que nous donne la littérature contemporaine ? L'écrivain s'est réfugié dans le journalisme, dans la brochure de circonstance, dans le travail au jour le

jour; point ou peu de préparation éloignée; à peine une préparation immédiate, légère, superficielle, puisée le plus souvent dans des manuels ou des dictionnaires encyclopédiques; pas de visite consciencieuse aux sources, ou, ce qui est bien pis encore, quelques visites au pas de course à l'unique fin de rapporter quelques textes pris au hasard, et de les étaler ensuite, avec grand appareil d'érudition, afin d'en imposer au vulgaire; pas d'ouvrage de longue haleine, ou, si quelque main plus ferme ou plus audacieuse que les autres s'aventure à tisser quelque trame d'une certaine dimension, des généralités, des systèmes, au lieu de l'exactitude des faits et de la profondeur des idées.

M. Gorini ne se laissa pas plus gagner par les attraits du journalisme que par la précipitation ou la variété du travail. Et cependant qui pouvait avoir de plus légitimes raisons que lui de céder à cette tentation? N'était-ce pas le seul moyen pour lui de sortir de son obscurité, de commencer à se produire, de préparer le succès de son grand ouvrage? Eh bien, non; après comme avant la publication de son livre, il demeura inflexible. Louis Veillot, Montalembert, de Falloux, le sollicitèrent en vain. Il n'entendit à rien, et jusqu'au dernier jour, où, frappé à mort, il revoyait la dernière page de sa deuxième édition, il demeura courbé sur son œuvre, sur l'œuvre de sa vie. Qu'ils sont petits devant cet homme tous nos faiseurs de brochures et de romans!

Nous ne regardons pas comme une dérogation à la loi que M. Gorini s'était imposée quelques productions éphémères qui lui échappèrent par distraction, quelques articles que, par complaisance pour son ami M. Milliet, il fournit, à de rares intervalles, au *Journal de l'Ain*. La pensée d'en faire mention ne nous serait même pas venue si l'une d'elles ne nous rappelait une anecdote piquante. Il s'agit de la première pièce qu'il ait fait imprimer de sa vie. Il avait, comme il fit toujours depuis, dissimulé sa paternité sous le voile de l'anonyme. Or, à quelques jours de sa publication il dut se rendre au chef-lieu de son canton, à Pont-d'Ain, pour assister à une conférence ecclésiastique. Quelle ne fut pas sa surprise de voir l'un de ses confrères l'aborder un journal à la main, en lui disant : « Tenez, mon cher Gorini, lisez donc cette page : vous conviendrez avec moi qu'elle n'a pas le sens commun, et que c'est vraiment pitié de noircir du papier avec de pareilles misères ! — Mais oui, mon cher, répliqua sans s'émouvoir le curé de la Tranclière, vous avez parfaitement raison. » Et il se mit à renchérir sur la sévérité du critique. Or l'article maltraité était précisément le sien. « Mon début n'a pas été heureux, disait-il gaiement plus tard en racontant ce trait ; mais je me suis exécuté de bonne grâce. »

M. Gorini était infatigable au travail. Il se levait de bonne heure, et, après ses exercices de piété et la célébration de la sainte messe, c'est-à-dire vers huit

heures du matin, il était à ses études. Cela durait jusqu'à midi. Il prenait alors son frugal repas, suivi de quelques instants de délasserment; puis il revenait à sa besogne; il en avait jusqu'au soir. Les interruptions même y faisaient à peine diversion; car il lisait en mangeant, en se promenant, en se rendant à l'église, en parcourant sa paroisse. Tel était le travail du jour, mais que n'y aurait-il pas à dire de celui de la nuit? Il en passait plus de la moitié appliqué à ses livres ou adonné au rude exercice de la composition. Il s'oubliait même parfois tout à fait, et il est souvent arrivé que l'aube blanchissante ou le chant matinal du laboureur se rendant à son sillon l'ont averti qu'il était temps, sinon d'aller prendre du repos, au moins d'éteindre sa lampe solitaire. Nous avons une lettre de lui où il est question de ses longues veilles nocturnes, lettre charmante qui peint l'homme non-seulement à ce point de vue, mais à d'autres plus intéressants encore. « Je ne suis pas précisément en mission, écrit-il à M. l'abbé Christophe, dont plusieurs fois déjà nous avons cité le nom; mais c'est à peu près la même chose : je suis en Jubilé. J'ai eu, il y a deux ans, des missionnaires; maintenant mon aide est un pauvre vieux, aveugle et sourd *aux cinq quarts*. Malheur à moi aux heures de répit pendant toute la journée et aux veillées! Cet excellent homme, ne pouvant lire, a besoin d'entendre une lecture ou une conversation; choses que je me garderais bien de lui refuser, mais qui ne laissent pas d'être pénibles

en de telles circonstances avec les fatigues du Jubilé. Je n'ai que la nuit, de dix heures à une heure, pour travailler un peu. »



## CHAPITRE VII

Difficulté de composition chez M. Gorini. — Bienveillance de ses jugements; à quoi elle tient. — Dans sa croyance à la bonne foi de ses adversaires, il n'est ni myope ni moqueur. — Sa modération dans les questions libres. — Son opinion sur l'ultramontanisme et le gallicanisme. — Erreurs historiques que celui-ci a propagées. — La vigueur de sa foi fait qu'il ne craint pas d'aborder de front les objections les plus fortes. — M. Gorini devient malade à la Tranclière. — Nécessité d'un changement. — Ses amis l'obtiennent. — Il est nommé curé à Saint-Denis. — Reconnaissance de M. Gorini pour Mgr Devie, évêque de Belley. — Lettre du prélat. — La paroisse et la cure de Saint-Denis. — Une statue de saint Bruno. — Vie de famille plus intime encore qu'à la Tranclière. — Visite épiscopale. — Catéchisme. — Fragments de *la Défense de l'Église* livrés à l'*Institut catholique*. — Embarras pour trouver un éditeur. — M. l'abbé Bernard triomphe de toutes les difficultés. — Le manuscrit est livré à l'impression. — Contestation entre M. Gorini et ses amis sur le titre à donner à son ouvrage. — Émotion de M. Gorini et ses appréhensions à l'apparition de son livre. — Sensation que celui-ci produit. — Silence de la presse antireligieuse. — Lettre approbative de Mgr Chalandon.

Chez M. Gorini le travail de composition était difficile, et rarement il lui arrivait d'être content du premier

jet. Aussi nul n'a-t-il mieux pratiqué que lui le précepte de Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

A mesure qu'il écrivait, il apprenait à écrire ; c'est ce qui explique comment un épilogueur de phrases trouverait d'assez notables différences de rédaction dans sa *Défense de l'Église*. Certaines pages datent du commencement, d'autres de la fin de son travail. Celles-ci sont, de beaucoup, les meilleures. Puriste dans son goût, littérateur d'un tact exquis, il demandait à son style de la clarté, de la précision, une certaine élégance sobre, la propriété des termes et le respect le plus rigoureux de la langue. Du reste, rien de hardi, d'imprévu, de saisissant dans sa manière ; mais de la modération, de l'équilibre, qualités qui, pour être d'un degré inférieur au génie, n'en demeurent pas moins rares et précieuses.

Elles produisirent un autre résultat qui devint l'une des principales causes du succès de son livre, nous voulons dire la bienveillance de ses jugements et son éloignement à supposer la mauvaise foi dans ses adversaires. Il n'était pas du nombre de ces esprits absolus qui crient empiriquement à l'impiété aussitôt que dans autrui quelques idées viennent heurter leurs croyances ou même simplement leurs opinions. « Démasquer l'impiété par la science et sauver l'impie par l'attrait de la charité, telle est la règle, disait-il ; mais tel est aussi le devoir. « Rien n'était plus facile, selon lui, mais aus si

rien n'était plus funeste au bien de la religion et au salut des âmes, que de condamner et surtout de damner sans examen ce qui nous déplait ; il est bien pénible, mais pourtant il est nécessaire d'étudier, car il faut apprendre pour avoir le droit de réfuter l'erreur, droit qui n'appartient réellement qu'à celui qui peut l'exercer en connaissance de cause. Dans ses explorations à travers les livres, il remarquait les travaux sérieux de recherches, d'investigations, de science, auxquels s'étaient livrés des hommes égarés ou par des préjugés haineux, ou par les mauvais documents dans lesquels ils puisaient. Il rendait justice au savant, il était indulgent à l'homme, et il ne mettait au compte de la mauvaise foi que les affirmations évidemment faites avec escient de mensonge. Il rangeait Voltaire parmi les menteurs ayant parti pris de mentir. Il regardait plusieurs de ses adversaires comme de véritables piocheurs, familiers avec les vieilles chartes, mais aveuglés par leur éducation, entraînés par les passions du temps, et souvent trompés par les guides fallacieux qu'ils avaient choisis en histoire.

On s'est étonné que M. Gorini, cet esprit si fin et si avisé en textes, ayant pris si souvent ses adversaires en flagrant délit de mensonge, tronquant, falsifiant, dénaturant et créant même des textes, en supposant où il n'y en avait pas et recommandant leurs falsifications par des citations très-précises, affirmées comme vérifiées avec indication d'auteur, de volume, de page ; on s'est étonné, disons-nous, qu'il ait pu croire à

leur bonne foi ou tout au moins qu'il ait écrit comme y croyant. On a vu là une anomalie, un phénomène étrange. On a traité le docte abbé de myope et de badaud en hommes, s'étant mis dans les yeux les deux poings de sa charité sacerdotale pour ne pas voir, ou bien, sous forme dissimulée, de moqueur, surfaisant ses adversaires, tout en vantant leurs œuvres et cachant habilement la moquerie sous quelques plis d'admiration afin de les consoler de sa critique. « Les hommes sont si petits, a-t-on ajouté, ils tiennent si peu à la vérité et tant à leur personne, que, pour peu que vous leur disiez qu'ils ont du talent, ils vous pardonneront volontiers d'avoir dit qu'ils en ont mal usé<sup>1</sup>, » observation aussi vraie que spirituelle. M. Gorini toutefois n'a donné ni dans cette méprise ni dans ce calcul; il n'a été ni myope ni moqueur. Nous dirons plus loin, en analysant son livre, sur quelles graves raisons sa modération se fondait. C'est une étude aussi utile qu'intéressante et qui ne manque pas de philosophie.

Modéré quand il s'agissait des vérités de la foi, M. Gorini l'était bien davantage lorsqu'il ne voyait plus en discussion que ces questions libres que l'Église a laissées dans la catégorie des opinions. Il remarquait que le parti pris en ces matières, surtout lorsque l'amour-propre, l'entêtement ou l'esprit de corps s'en mêlent, avait eu des conséquences fâcheuses en conduisant des hom-

\* M. Barbey d'Aurevilly.

mes, estimables d'ailleurs, à fausser, ou tout au moins à exagérer la vérité, afin d'esquiver une difficulté ou de se faire une arme d'un fait ou d'un texte. C'est ainsi que, sans demeurer étranger aux grandes luttes religieuses de son temps, question des classiques, question liturgique, question ultramontaine et gallicane, question du rationalisme et du traditionalisme, il ne se passionna jamais pour aucun extrême, ce qui lui valut, lorsque parut son livre, des amis et des admirateurs dans les rangs les plus opposés. On peut se faire une idée de la sagesse de ses vues sur ces points secondaires par le fragment d'une lettre qu'il adressait à son ami, M. l'abbé Christophe, pour le remercier de l'hommage que celui-ci lui avait fait d'un exemplaire de son *Histoire de la papauté au quatorzième siècle*. « Disciple de de Maistre, dit-il, ce sont les services rendus à la société que vous signalez dans certains actes, naguère encore reprochés au saint-siège comme des crimes. Je vous félicite de vous être élevé au-dessus des appréciations superficielles du dix-septième et du dix-huitième siècle ; mais je ne vous félicite guère moins de ce que vous ne vous êtes pas précipité de l'extrémité gallicane à l'extrémité ultramontaine ; ce qui certes n'est pas un petit mérite, quand on voit les excès où la *furie française* pousse d'autres écrivains. » Ces paroles ont d'autant plus de valeur sous la plume de M. Gorini, que lui-même était partisan plus dévoué de tous les droits du saint-siège et que ses études lui avaient mieux appris combien le gallicanisme a déna-

turé l'histoire au détriment de la papauté. Puisque nous sommes sur ce délicat sujet, disons ce qu'il en pensait.

A son avis, l'histoire avait souvent été détournée de son vrai sens par les querelles passionnées entre ultramontains et gallicans, qui, suivant l'intérêt de corps, de parti, d'opposition politique, d'ambition et de rivalités nationales, tordaient les faits et les textes, selon les besoins de la cause adoptée. Il blâmait ces excès, de quelque part qu'ils vinssent, mais reconnaissait que les torts les plus graves étaient du côté des gallicans. Il regardait Fleury comme un mauvais guide en histoire, plus dangereux encore par ses omissions calculées que par ses fausses affirmations ; il ne trouvait pas Bossuet lui-même à l'abri de tout reproche. « Je me souviens, nous écrit, dans une lettre pleine d'intéressants détails, l'un des amis les plus intimes de M. Gorini, je me souviens de l'avoir entendu exprimer sa surprise de trouver Bossuet en délit de citation fausse pour appuyer la *Defensio cleri gallicani*. M. Gorini ajoutait que pourtant Bossuet cite les textes exactement et après contrôle *de visu*, et non sur la foi d'un premier ou d'un second citateur, et il disait, à la décharge du grand prélat, que sa *Défense* n'ayant pas paru telle qu'il l'avait lui-même préparée, mais ayant subi la retouche d'une main janséniste, cette citation (il s'agissait d'un texte de concile) pouvait bien être imputée à la mauvaise foi du parti et non à la mémoire de l'évêque de Meaux. »

Comme M. Gorini avait une foi profonde au catholicisme il ne craignait pas d'aborder de front les accusations les plus fortes contre les hommes et contre les choses de la religion, certain qu'il était que ces accusations pouvaient être démontrées historiquement fausses lorsqu'elles touchaient à la doctrine, ou qu'elles étaient exagérées et n'atteignaient que des abus venant de l'homme et non du principe catholique. Lorsqu'il avait résolu scientifiquement l'un de ces problèmes débattus, il était heureux et jouissait de sa découverte, en s'étonnant que des savants, bien mieux posés pour étudier, eussent laissé à un pauvre curé de campagne le bonheur de la solution vraie.

Dix-neuf ans s'étaient écoulés depuis que M. Gorini avait été relégué dans le triste désert de la Tranclière. Il y avait pris son pli ; il s'était moulé dans son presbytère ; il s'y était fait une société de livres ; il ne tenait pas à en sortir. Déjà il avait refusé un meilleur poste ; il aurait refusé toujours. Mais l'air malsain du pays, la fièvre endémique dont il était régulièrement atteint à la fin de chaque automne, avaient altéré sa santé. En 1847 il fut retenu au lit pendant la plus grande partie du temps pascal et se vit obligé de demander des secours à ses confrères du voisinage pour faire remplir à ses paroissiens leurs devoirs religieux. Il n'était pas seul à souffrir de la maladie. Dans leurs nombreuses visites et leurs séjours à la Tranclière, son frère, sa belle-sœur, ses nièces, contractaient tour à

tour la contagion. Il les avait même vus tous atteints à la fois ; sa cure avait été transformée en hôpital, dont il s'était constitué, jour et nuit, le médecin et l'infirmier. Ses jambes, du reste, avaient fatigué sous le poids des in-folios transportés de Bourg à la Tranclière ; son frère n'était plus assez ingambe pour aller passer le dimanche chez lui ; les autres membres de la famille s'effrayaient de la fièvre ; force fut bien de songer à un changement. Il est clair néanmoins que le désir d'un meilleur poste n'y était pour rien ; c'était affaire de nécessité et de cœur.

Ses amis tinrent à lui épargner une démarche à laquelle il eût eu bien de la peine à se résoudre. Ils exposèrent sa situation à monseigneur Devie, qui depuis qu'il l'avait personnellement connu l'avait pris en singulière estime <sup>1</sup>. L'excellent évêque fut ému, et,

<sup>1</sup> M. Gorini, chez qui la moindre marque d'attachement éveillait le sentiment de la reconnaissance, a gardé jusqu'à sa mort un bon souvenir de M<sup>s</sup>r Devie. Nous en pouvons juger par une lettre qu'il adressa à M<sup>s</sup>r Chalandon, successeur de M<sup>s</sup>r Devie, en réponse à la belle approbation de la *Défense de l'Église* que nous citerons à la fin de ce chapitre. « Parmi les nombreux éloges dont le bon Dieu a permis que mes longs travaux fussent payés, dit M. Gorini, le plus précieux pour moi, Monseigneur, c'est celui que Votre Grandeur a daigné m'accorder. Il a pour moi d'autant plus de prix que, outre le bonheur d'avoir réussi à ne pas vous déplaire, j'y trouve l'occasion d'une illusion que votre cœur va comprendre : J'ai beaucoup regretté de ne pouvoir offrir un exemplaire de mon livre à monseigneur Devie, à cet homme excellent qui chaque fois que j'étais admis auprès de lui s'informait en père, en ami, de mes études et de mes recherches. Or, en recevant aujourd'hui une lettre approbative de mon évêque, je me suis figuré, Monseigneur, que c'était aussi votre prédécesseur qui par vos paroles me manifestait sa satisfaction. »



instruit des vœux secrets du bon prêtre et du modeste savant, il s'empessa de lui offrir une jolie petite paroisse aux portes mêmes de Bourg, la paroisse de Saint-Denis. « Je sais mon cher abbé, lui écrivit-il en lui annonçant sa nomination, que vous aviez envie d'être plus rapproché de Bourg. La paroisse de Saint-Denis étant devenue vacante, ma première pensée a été de vous y nommer. Vous y aurez plus d'occupation que dans celle de la Tranclière, beaucoup moins populeuse. Le peuple de Saint-Denis est fort religieux et fort instruit, à ce qu'on m'assure ; il approche souvent des sacrements. J'ai la confiance que vous entretiendrez toutes ses bonnes habitudes. Vous serez obligé de sacrifier un peu votre goût pour l'étude ; mais il en résultera un bien pour votre santé. Que le Seigneur daigne bénir le pasteur et le troupeau ! c'est le vœu de mon cœur. » Cette lettre, qui est du 30 juin 1847, nous indique, à quelques jours près, le départ de M. Gorini de la Tranclière et son installation à Saint-Denis.

Entre lui et ses anciens paroissiens des liens étroits s'étaient formés. La séparation fut pénible. Lui, ne pouvait retenir son émotion ; eux, ne savaient comment exprimer leur affection et leurs regrets.

Saint-Denis comptait une population de neuf cents habitants, tous agriculteurs et pour la plupart propriétaires aisés. Le presbytère n'avait rien de commode, mais il était habitable. Ce qui en faisait surtout l'agrément, c'était un enclos planté d'arbres fruitiers, au

milieu desquels s'élevait une belle statue de saint Bruno, par Chinard<sup>1</sup>. Cette statue, arrachée, à la suite de la Révolution, aux ruines de la chartreuse de Sélignac, rappelait au laborieux bénédictin les souvenirs du cloître.

Le verger devint pour lui un lieu de délices. Il en parle avec amour dans ses lettres ; et quand, plus tard, les offres les plus séduisantes vinrent frapper à la porte de sa douce solitude, il ne trouva pas, pour les éconduire, de meilleure réponse que de leur dire : « Je veux mourir à l'ombre de mes pommiers<sup>2</sup> ».

Ces arbres, qui lui donnaient des fruits abondants et de délicieux ombrages, ne furent ni la seule ni la plus douce chaîne qui l'attacha à Saint-Denis. Sa cure n'é-

<sup>1</sup> Joseph Chinard, né le 12 février 1750, est mort le 20 juin 1813, à Lyon. Sa belle statue de la Vierge, en marbre de Carrare, ébauchée à Rome et terminée à Lyon, en 1789, existe encore dans la cathédrale de Belley et passe pour un de ses chefs-d'œuvre. Chinard était un assez pauvre caractère qui travaillait pour la république comme pour la religion. Il avait fait, pour remplacer le Henri IV à cheval de la façade de l'hôtel de ville de Lyon, une *Liberté* qui tenait à la main une couronne. Les aimables souverains de ce temps-là trouvèrent qu'elle portait l'objet d'une façon aristocratique et dédaigneuse ; ils firent mettre l'artiste en prison. Il avait été incarcéré à Rome, auparavant, pour un *Brutus*. C'est du moins ce que Delandine raconte dans ses *Prisons*. Aucun auteur, à notre connaissance, n'a parlé de son saint Bruno. Voyez la *Biographie* de Michaud, le premier volume de la *Revue du Lyonnais* par Passeron, et le *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*.

<sup>2</sup> M. Gorini écrit à un de ses amis : « Je serais certes ravi de vous recevoir à Saint-Denis cet hiver ou tout autrement ; mais je voudrais pouvoir vous montrer mon verger paré de ses fleurs ou de ses fruits. C'est vraiment joli ; en attendant, venez toujours. ».

tant distante de Bourg que de deux ou trois kilomètres, il lui devint facile de multiplier ses relations d'intimité avec sa famille. Chaque jour, à midi, il allait dîner chez son frère et sa belle-sœur ; eux, avec les jeunes filles, venaient souper et coucher chez lui le soir. Après le frugal repas, si le temps le permettait, tous se rendaient dans le verger et conversaient ensemble de la manière la plus aimable et la plus affectueuse du monde. Quelquefois, à la lueur de la lune et des étoiles, le bon curé se laissait aller à toute la suavité des plus doux épanchements, à toutes les émotions de la nature la plus sensible et à ces admirations qu'inspirent la profondeur et la sérénité du ciel. Il les ressentait plus que tout autre ; car il y avait de la poésie dans son âme. Les spectateurs et les auditeurs de ces entretiens secrets, que ne troublait aucun bruit du dehors, sont encore vivants, et il n'est guère possible de les remettre sur la voie de ces souvenirs sans amener des larmes dans leurs yeux. Pendant l'hiver on devisait autour du foyer, et quand chacun s'était retiré pour se livrer au repos, l'infatigable savant, retournant à ses livres, cherchait à regagner sur son sommeil les heures que les besoins du cœur et les jouissances de la famille avaient dérobées à son travail. Les gens de Saint-Denis étaient touchés de ce spectacle d'amitié délicate qui chaque jour se renouvelait sans lassitude, sous leurs yeux, et ils disaient dans leur naïf langage : « On n'a jamais vu de bonnes créatures du bon Dieu s'aimer de cette sorte. »

Nous ne dirons rien de la vie pastorale de M. Gorini dans sa nouvelle paroisse, ce serait nous répéter ; car son ministère et ses vertus sacerdotales furent là ce qu'ils avaient été à la Tranclière. Nous avons cependant quelques anecdotes à recueillir, anecdotes singulières qui mettent en relief quelques traits distinctifs de cette rare physionomie de prêtre que nous avons entrepris de décrire.

L'accusation qui pesait depuis longtemps sur M. Gorini de ne s'occuper que de littérature légère était enfin tombée devant l'évidence ; mais quoi de plus difficile à déraciner qu'un préjugé ? On l'entame d'un côté, il renaît sur l'autre. Plusieurs années après son installation à Saint-Denis, le pieux et respectable curé passait encore pour manquer de zèle ; il était au moins soupçonné de négliger sa paroisse au profit de ses travaux intellectuels. Ses supérieurs ecclésiastiques n'étaient pas pleinement rassurés à ce sujet. Mgr Chalandon, aujourd'hui archevêque d'Aix, avait remplacé Mgr Devie, évêque de Belley. Sa tournée pastorale l'amena naturellement à Saint-Denis. La *Défense de l'Église* était sur le point de paraître, mais n'avait point encore paru. La cérémonie de la confirmation, qui est l'un des buts de la visite épiscopale, est ordinairement précédée de l'interrogatoire des enfants qui doivent être admis à la réception de ce sacrement. C'était une occasion favorable, pour le respectable prélat, d'éclaircir des soupçons qu'il entendait répéter autour de lui sans vouloir les parta-

ger. Il résolut, de concert avec un de ses vicaires généraux, de s'assurer par lui-même si ce que l'on disait des oublis ou des négligences du curé avait quelque fondement, et il voulut que les enfants fussent examinés sérieusement et sans indulgence. L'évêque et le vicaire général se prêtèrent main-forte. Satisfaits des premières réponses, ils dépassèrent bientôt les limites de l'enseignement ordinaire. Les questions s'élevèrent graduellement bien au-dessus de la portée d'esprit des enfants et pénétrèrent jusqu'au cœur de la théologie. Quelle ne fut pas la stupéfaction des vénérables examinateurs d'entendre des explications d'une justesse et d'une précision telles, qu'à peine en auraient-ils pu espérer de meilleures des lévites du sanctuaire, déjà experts dans la science sacrée ! » Eh bien ! dit enfin à l'évêque le vicaire général, eh bien ! Monseigneur, que vous en semble ? Pour moi, je n'hésite pas à affirmer qu'il n'y a pas de curé dans le diocèse qui instruisse mieux que le curé de Saint-Denis. » Nous tenons ce fait de Mgr Chalandon lui-même, qui nous a engagé à le publier.

Cet admirable succès devant un aussi sévère contrôle n'étonnera pas nos lecteurs. Ils n'ont pas oublié qu'aux yeux de M. Gorini l'art suprême de la catéchisation consistait à ne verser la science religieuse dans l'intelligence des enfants que peu à peu et goutte à goutte. Fidèle à cette méthode, il leur faisait redire longuement la même demande et la même réponse, leur en indi-

quait le sens, et, ce sens littéral bien saisi, il ne donnait au développement qu'un petit nombre d'explications très-courtes et très-claires, qu'il faisait également répéter jusqu'à ce qu'elles fussent parfaitement comprises. Il s'appliquait ensuite, par des questions habilement ménagées, à faire jaillir la lumière de l'esprit des enfants et à leur procurer ainsi la satisfaction de découvrir, comme par eux-mêmes, la vérité : procédé excellent, fertile en résultats, parce qu'il met en jeu l'activité personnelle. Il savait, du reste, relever son enseignement par des anecdotes, des histoires, des comparaisons familières dont ses jeunes auditeurs étaient avides. Tel était le secret de M. Gorini pour former de jeunes chrétiens parfaitement instruits des choses religieuses.

A la Tranclière son amour pour les malades dépassait peut-être le zèle qu'il déployait pour l'instruction des enfants. Il en fut de même à Saint-Denis. On l'appela un jour, à la hâte, auprès d'une jeune fille frappée subitement dans les champs par un violent coup de soleil. Elle était privée quand il arriva auprès d'elle de la connaissance et de la parole; il n'en put rien tirer. Il rentra chez lui fort triste et très-inquiet. Quelques heures plus tard, on revenait le chercher : la connaissance avait reparu; mais lorsqu'il fut de retour auprès de la malade tout s'était de nouveau évanoui. Désolé de ce second mécompte, et craignant qu'avec ses allées et ses venues la pauvre fille ne mourût sans les secours

de la religion, il pria le maître de ferme de mettre à sa disposition un petit coin de son logis où il pût attendre, et d'où il lui fût possible d'épier et de saisir au passage le moindre fugitif réveil d'intelligence. Il s'y installa avec ses livres, dans un obscur réduit, y passa la moitié d'une journée, et, Dieu bénissant son dévouement pieux, il eut le bonheur de voir revenir quelques moments lucides, ce qui lui donna le temps et la consolation de confesser l'agonisante et de lui administrer les sacrements. Tel était le curé; revenons au savant.

Lorsque le manuscrit de la *Défense de l'Église* fut bien avancé, M. Collombet engagea M. Gorini à en détacher quelques fragments et à les publier dans la *Revue de l'institut catholique* à Lyon, comme essai de l'impression que ferait l'œuvre entière. M. Gorini livra son beau travail sur saint Colomban. L'impression produite sur les lecteurs par cette publication fut excellente, si bien qu'il y eut des glorieux d'érudition qui l'estimèrent assez pour se l'approprier sans en trahir l'origine; mais l'exécution typographique eut le sort ordinaire des articles de journaux et de revues; elle fut négligée: vrai chagrin pour un éplucheur de textes comme M. Gorini. Nous avons parlé de son scrupule grammatical. Une virgule substituée à un point, une lettre échappée, une *coquille*, le désolaient. Il était décidé à ne pas affronter la publicité en volumes au prix de ces avaries de prote et de compositeur.

L'œuvre achevée, il fallait trouver un éditeur; jamais

M. Gorini n'eût osé frapper à la porte d'un homme de cette classe pour lui offrir son manuscrit. Il importait de lui épargner cette démarche et la dépense de l'impression. M. l'abbé Bernard qui était alors à Avignon à la tête de l'utile institution des bibliothèques paroissiales, prit l'initiative. Qu'il reçoive ici, par notre plume, l'expression de la reconnaissance de tous les amis de la vraie science et de l'Église; sans lui, peut-être, la *Défense de l'Église*, n'eût jamais vu le jour. Il était en correspondance intime avec M. Louis Veillot; dans de fréquents voyages qu'il faisait à Paris, il le voyait ainsi que M. Du Lac; il leur parla du travail de M. Gorini. Ceux-ci accueillirent avec empressement la proposition de chercher un éditeur; mais, pour rendre le succès plus facile, ils proposèrent de publier des fragments du manuscrit en feuilleton dans *l'Univers*. Ce serait le moyen de faire juger de l'ouvrage et d'attirer l'éditeur, assez souvent rétif. M. Gorini fut informé de ces bonnes ouvertures; il n'y trouvait rien à redire. Mais l'envoi de son manuscrit, qui n'était pas encore copié en double, l'effrayait; s'il venait à s'égarer, si... si... Les hypothèses les plus désastreuses se pressaient dans l'imagination et, par suite, dans la correspondance du pauvre abbé. M. Bernard n'osa pas prendre sur lui la responsabilité de toutes les éventualités possibles. Il garda comme dernier moyen celui qui était proposé par M. Louis Veillot, si, plus près de Bourg, il ne trouvait pas à faire mieux. Des tentatives à Avignon



n'amènèrent aucun résultat, M. Bernard n'admettant pas que M. Gorini pût courir aucun risque d'argent. La question resta pendante. Enfin des propositions furent faites à MM. Girard et Josserand, libraires-éditeurs à Lyon. Ils connaissaient le manuscrit par M. Collombet et par la *Revue de l'Institut catholique*. M. Gorini donna pleins pouvoirs de traiter à l'ami qui le servait avec un dévouement aussi infatigable. L'affaire fut conclue. On était en 1852.

L'émotion du modeste et timide abbé fut grande lorsqu'il reçut les premières épreuves de son ouvrage; ce livre, fruit de tant de recherches et de tant de veilles, allait donc enfin voir le jour! Quel accueil lui était réservé! A cette seule pensée le cœur lui battait bien fort. En attendant l'heure redoutable de la publicité, il revit avec des yeux de lynx son manuscrit et les feuilles d'impression, ne laissant passer ni une phrase boiteuse, ni une citation, ni un texte non contrôlé une dernière fois, ni un mot mal sorti. M. Collombet l'aida dans cet ingrat travail, à Lyon même et sur place, avec une amitié véritablement fraternelle.

La modestie du savant (car nous pouvons désormais appeler M. Gorini de ce nom) et la défiance où il était de lui-même parurent jusque dans le titre d'ESSAI *de défense historique de l'Église contre QUELQUES INEXACTITUDES de MM. Guizot, etc.*, qu'il voulait donner à son livre. On lui fit remarquer que ce titre était long, que son livre était plus qu'un *essai*, que les *errements* historiques

de M. Guizot et autres étaient nombreux et méritaient un autre nom que celui d'*inexactitudes*, qu'un pareil titre enfin n'était pas heureux, puisqu'il péchait tout à la fois et par excès d'humilité et par excès de politesse. Il ne fut pas facile de l'amener à le modifier. *Défense de l'Église!* il trouvait cette brièveté d'enseignement bien audacieuse; pour un homme comme lui n'était-ce pas déjà trop que d'un *Essai de défense*? Il dut fléchir, à la fin, devant l'autorité de ses amis, non toutefois sans avoir exigé que le public fût prévenu, dans un avis des éditeurs, de ses intentions et des motifs qui l'avaient engagé à y renoncer<sup>1</sup>.

L'ouvrage de M. Gorini ne fut livré à la circulation qu'au commencement du mois d'août 1853. Il ne fit d'abord son chemin que modestement et sans bruit. Ne fallait-il pas s'y attendre? Il ne se présentait pas sous la garantie d'un nom déjà connu; on ne lui avait ménagé des affinités d'aucun genre dans les bureaux du journalisme, ces ateliers du succès; il n'était patronné par aucune coterie scientifique et littéraire; il n'avait donc pour lui que son mérite, insuffisante recommandation dans un siècle pour le moins aussi distrait que frivole. Ajoutons que la *Défense de l'Église* était un livre sérieux, un livre d'érudition, tout hérissé de citations et de textes, et qu'il avait l'outrecuidance de s'attaquer aux plus hautes renommées contemporaines,

<sup>1</sup> Voir l'avis des éditeurs à la tête de la première édition.

et nous aurons une idée des obstacles qu'il avait à rompre pour se frayer sa voie. L'auteur s'en épouvantait et il consignait ses alarmes dans sa préface : « Je sais bien, écrivait-il, ce que mon projet doit soulever de préventions. Que peut être un tel livre ? dira-t-on. Vétilles pour une date, chicanes pour un nom, citations en toutes langues, centons de textes, étymologies barbares, du pédantisme, des injures, au bout de quoi, rien d'utile. Toutes ces idées, comme une volée d'oiseaux de mauvais augure subitement effrayés, traversent l'imagination au seul titre d'un ouvrage qui a la prétention de faire de l'érudition minutieuse et de la critique de détails. » Et plus loin, après avoir cité de remarquables paroles de M. Philarète Chasles sur le triomphe général du mensonge à l'époque où nous vivons, et sur les dangers qui attendent « le penseur qui ose voir et l'écrivain qui ose parler », M. Gorini ajoutait : « Certes, voilà des paroles amères, effrayantes, et qui ne font guère espérer à l'auteur de la *Défense de l'Église* que les surnoms de jésuite, de calomniateur, d'ennemi des lumières. » Terribles fantômes, il faut en convenir, pour un pauvre curé de campagne. Il cherchait bien un peu à se rassurer : « Jésuite, je ne le suis pas, disait-il naïvement ; calomniateur, je ne le serai jamais, et malheur à moi si je n'aimais pas les arts, les lettres et la philosophie, ces douces choses qui, dans la solitude que je me suis faite, sont devenues pour moi toute une famille !... Plus je trouve nécessaire ma périlleuse

entreprise, plus je m'y attache, en me rappelant ce mot d'un moraliste du douzième siècle : « Adore la vérité, fût-elle ignominieusement clouée à un gibet. » Touchant et courageux langage, bien digne de celui qui a dit ailleurs : « Au-dessus du génie que je vénère, il y a la vérité que l'on blesse ! Pourquoi me tairais-je ? »

M. Gorini se trompait heureusement dans ses appréhensions. L'attention publique fut bientôt éveillée d'une manière favorable. Louis Veillot rendit compte dans *l'Univers* de la *Défense de l'Église*, et lui prédit plus qu'un brillant succès, un succès utile et durable. La presse religieuse de la capitale et des départements s'en occupa. Elle fut émerveillée de cette science prodigieuse, de cette urbanité exquise et de cette fine malice athénienne qui « fermait avec du miel les blessures qu'elle avait faites ». L'Église avait trouvé un apologiste, et la vérité historique un vengeur. « Nous regardons comme impossible, disait L. Veillot, exprimant le sentiment général, que la plupart des écrivains annotés par M. Gorini puissent désormais réimprimer leurs œuvres sans y faire de notables *errata*. Leur conscience y est engagée ; la nécessité les y contraindrait. » La *Défense de l'Église* devait introduire en effet quelques ratures dans de célèbres pages d'histoire ; mais combien peu nombreuses et combien insuffisantes ! « Ce qui distingue l'œuvre de M. Gorini, disait un autre critique, c'est le savoir, la sagacité de l'intelligence, la rectitude des idées, la solidité des jugements, la richesse de l'éru-

tion, l'immensité des lectures. On peut dire que M. Gorini refait les ouvrages qu'il réfute. C'est la critique la plus consciencieuse, la plus étendue, la plus profonde qui se puisse voir. Nous espérons que ses adversaires lui rendront cette justice. Que de livres il a fallu trouver d'abord, puis feuilleter, puis méditer, pour traiter tant de sujets divers que renferment les deux volumes de la *Défense de l'Église*. C'est là un problème<sup>1</sup>. » Ce problème, qui parut alors insoluble à tant d'homme séminents, n'en est plus un pour nos lecteurs.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, tandis que la presse religieuse ou sympathique à la religion, tant ecclésiastique que laïque, faisait un brillant accueil à un ouvrage dont on ne peut, à quelque point de vue qu'on se place, contester la valeur, la presse incrédule gardait un dédaigneux silence. Elle ne réfutait pas, elle n'insultait même pas; elle se taisait. Aucun livre cependant, grâce à la méthode employée par M. Gorini de citer intégralement les auteurs qu'il combat, n'était aussi facile, s'il était faux, à refuter que le sien; aucun, s'il était inexact, ne pouvait être pris plus aisément en flagrant délit d'inexactitude. On conçoit que le journalisme anticatholique n'ait pas eu la tentation de l'entreprise et celle d'essayer de mordre à ce bloc de granit. Mais pourquoi pas un mot de fier dédain, cette arme de l'orgueil contre la raison et le bon sens? Pourquoi pas

<sup>1</sup> M. l'abbé Christophe.

même un signalement d'existence? C'est bien simple. Le presse incrédule avait recours à sa ressource ordinaire lorsqu'elle se sent faible, à la conjuration du silence; cette tactique, parmi les écrivains indifférents ou hostiles, de glorifier réciproquement leurs œuvres et de laisser dans l'ombre comme nul et non avenu ce qui dérange, culbute, ou balaye leurs systèmes, tactique vieille de trois siècles, mais habile, aujourd'hui surtout que la libre pensée, grâce à l'incurie d'une génération harassée n'attachant plus de prix à rien, dispose à peu près de la publicité tout entière et, maîtresse souveraine de l'opinion, distribue à son gré la vogue ou la célébrité. Le silence, quand il se fait de ce côté, est ordinairement mortel aux livres. Il n'eut pas le pouvoir d'étouffer celui de M. Gorini. La *Défense de l'Église* se fit jour, et trouva bientôt accès auprès des hommes sérieux de toutes les opinions, auprès de ceux-là même dont elle renversait les autels.

Mgr Chalandon, évêque de Belley, fut heureux de constater ce succès et de se rendre l'interprète de l'opinion publique. Il adressa (7 juin 1854) au modeste savant et au prêtre pieux une excellente lettre où l'estime est exprimée et l'éloge distribué dans un langage plein de tact et de délicatesse. Cette lettre fut pour M. Gorini une précieuse récompense, qui le dédommagea de bien des souffrances antérieures; nous la donnons en entier :

« Monsieur le curé, les visites pastorales que j'ai eu

à faire ne m'ont pas permis de lire aussitôt que je l'aurais désiré la *Défense de l'Église*, et je regrette de ne vous faire connaître qu'aussi tardivement toute ma satisfaction. C'est saint Charles Borromée, je crois, qui avait fait inscrire au-dessus de sa bibliothèque : *Præsidium reipublicæ christianæ*. Je placerais volontiers ce titre à la tête de votre savant ouvrage. Vous nous avez préparé un riche et précieux arsenal contre les erreurs historiques auxquelles le renom de quelques écrivains avait malheureusement donné une espèce d'autorité. Vos recherches consciencieuses, vos citations si bien choisies, vos habiles et heureuses investigations, ont parfaitement mis à découvert le peu de solidité des bases sur lesquelles s'élevait l'erreur, et l'on se trouve étonné, après avoir lu votre ouvrage, que l'opinion se soit si longtemps prosternée devant cette idole à qui le prestige du talent avait donné une tête d'or, mais dont, en réalité, les pieds étaient d'argile. Cette argile, vous l'avez réduite en poussière. Je me réjouis, monsieur le curé, que ce soit le diocèse de Belley qui ait fourni à l'Église un aussi vigoureux défenseur. J'aime ces prêtres qui, toujours prêts à faire ce qui est bien, veulent, aux fatigues du ministère pastoral, ajouter celles des études les plus sérieuses, et qui, comme les Israélites, savent repousser les ennemis d'une main, tandis que, de l'autre, ils relèvent les murailles du temple. Recevez donc mes remerciements et mes félicitations, mon cher curé. En rendant avec bonheur un juste hommage à la solidité

de votre doctrine et à la sagesse de votre parole, je ne fais qu'obéir à la recommandation de saint Paul :  
*Duplici honore digni habeantur maxime qui laborant in verbo et doctrina. »*



## CHAPITRE VIII

Appréciation de la *Défense de l'Église*. — But que l'auteur se propose. Ce but, constamment envisagé, donne de l'unité à son livre. — Forme adoptée par M. Gorini, et pourquoi. — Il fait généreusement à son amour pour l'Église le sacrifice de sa réputation d'écrivain. — Analyse de la *Défense de l'Église*. — Première partie. — Seconde partie. — Remarques importantes sur la constitution de l'Église, sur la papauté et sur la polémique protestante. — Valeur hors ligne de la démonstration de la papauté. — Charpente uniforme de chaque chapitre. — Inconvénients que la méthode de M. Gorini présente. — Comment elle échappe à la monotonie.

Qu'était donc ce livre qui dès son apparition valait à son auteur de si honorables suffrages, présages de beaucoup d'autres, plus flatteurs encore et plus encourageants ? Nous croyons qu'une appréciation développée et approfondie ne sera ici ni sans intérêt ni sans utilité.

Nous avons raconté comment après 1830, à cette époque de rénovation littéraire, M. Gorini avait remarqué que l'histoire si longtemps hostile au christianisme,

mais devenue presque innocente, à force d'imbécillité, sous les dernières plumes qui l'écrivirent, avait remonté dans l'opinion des hommes par le talent des écrivains et le sérieux des études; mais nous avons raconté aussi comment il avait vu, avec cette heureuse renaissance de l'histoire, reparaître le danger dont l'abjection de beaucoup d'historiens semblait avoir délivré l'Église. Celle-ci retrouvait ses ennemis du dix-huitième siècle, non plus insolents, épigrammatiques et frivoles comme au temps de Voltaire et de Montesquieu, mais respectueux, dogmatiques et profonds, ayant inventé pour draper leur haine deux superbes manteaux, l'éclectisme et l'impartialité. Jamais peut-être l'Église ne courut de plus grands dangers qu'avec ces respectueux, qui ne la saluaient que pour mieux la souffleter et qui ne pliaient le genou devant elle que pour honorer ses funérailles. C'est ce qu'avait parfaitement compris M. Gorini et ce qui lui avait fait entreprendre et de la défendre et de la venger.

Tel est en effet son but; il n'en a pas d'autre, et il ne le perd pas de vue un instant; et non-seulement il l'a devant ses yeux, mais devant son âme et dans son cœur. C'est un objet fixe qui clôt son horizon et qui absorbe si bien son regard, qu'il ne se voit plus lui-même et qu'il s'oublie complètement. Ne cherchez pas, à travers douze à quinze cents grandes pages, un sentiment d'amour-propre, un retour de l'auteur sur lui-même; n'y cherchez même pas cet agencement de toi-

lette qui s'étudie à préparer à un livre, par l'élégance et l'agrément de la forme, mais aux dépens de la substance, un succès de vogue auprès d'un public frivole et léger. Vous ne trouverez rien de semblable. Défendre l'Église, venger l'Église, voilà la pensée qui règne, en souveraine maîtresse, depuis la première ligne jusqu'à la dernière ; c'est elle qui devient pour l'auteur le *guide* et le *rameau d'or* qu'il avait d'abord cherché autre part ; elle qui circonscrit l'ensemble de son travail ; elle qui en choisit et en détermine les détails ; elle qui en mesure l'étendue ; elle qui en moule, si je puis m'exprimer ainsi, la physionomie. Elle semble mouvoir sa main, par un instinct infailible, vers les textes les plus heureux. Lorsqu'en face de falsifications effrontées, dont la charité la plus héroïque ne peut pas, même en se mettant les deux poings dans les yeux, ne pas discerner clairement la mauvaise foi, lorsque le sang alors lui bouillonne dans les veines et qu'il sent l'indignation monter, la même pensée est là, lui disant doucement : « Pour l'honneur de l'Église, sois calme. » Et il retient le mot spirituel, l'ironie, le trait vengeur prêt à partir, qui seraient une satisfaction pour le lecteur, pour le sentiment qu'il éprouve lui-même, mais qui lui paraissent indignes de la sérénité paisible de la vérité. Il fera semblant de ne pas voir, il consentira à passer pour myope, afin de ne pas être condamné à dire à son adversaire « Tu mens. »

Cette unité de but est le seul lien de son œuvre, com-

posée de dissertations souvent disparates et sans rapport entre elles, et ce lien est si fort, qu'il les assemble presque aussibien que pourrait le faire le faisceau d'une conception puissante. A travers ces membres épars et ces parties brisées, le même souffle de vie circule ; car c'est bien la vie qui fait palpiter cette érudition si sûre d'elle-même. On la sent, on la respire. De la plume de l'auteur elle coule avec une chaleur continue qui s'exhale calme, mais pénétrante, du foyer de son âme, et qui se communique, chose étonnante ! bien au delà de son expression ; car elle déborde les mots, et, alors même qu'elle n'est pas indignée, elle indigne. Grâce à cette chaleur intérieure, M. Gorini résout le plus difficile problème. L'érudition est aride et froide ; il l'échauffe, l'anime et lui communique l'intérêt de l'histoire, du drame et du roman.

Le but que se proposait M. Gorini, son amour pour l'Église, a déterminé la nature et la forme de son ouvrage. Il ne s'est pas demandé quel était le travail le plus agréable pour ses loisirs, la tâche la plus flatteuse pour son talent ; mais bien quel était le moyen le plus sûr pour mettre à nu et faire toucher du doigt les erreurs des historiens hostiles à l'Église. C'est là ce qui l'a guidé, ce qui l'a éclairé dans sa marche. « Deux méthodes de réfutation se présentent, dit-il, la première consisterait à refaire les livres historiques gâtés par les préventions et les systèmes anticatholiques ; la seconde, à rectifier, l'une après l'autre, les principales

erreurs... Tout excellent que soit le moyen de réfuter un livre en le refaisant, il ne peut suffire ; car trop peu de lecteurs sont assez riches de patience et de loisirs pour suivre à la fois deux longues histoires sur le même sujet. Il ne faut donc pas s'en tenir à ces vastes batailles rangées d'une histoire contre une histoire, et de là naît le devoir de recourir aux luttes corps à corps de la critique partielle ; c'est la méthode que j'ai préférée<sup>1</sup>. »

M. Gorini ne dit pas ici toute sa pensée ; il ne dit pas que, s'il a préféré cette seconde méthode, ce n'est pas seulement parce qu'il la jugeait aussi indispensable que la première, mais surtout parce qu'il la croyait meilleure, et seule capable de le conduire au but. Ses critiques lui ont reproché comme un tort de n'avoir pas voulu faire une histoire qui fût l'antidote des historiens qu'il réfutait ; ses amis lui en ont exprimé leurs regrets ; tous y ont vu une cause d'infériorité pour son livre et pour sa renommée d'écrivain. Il ne s'est pas laissé ébranler par leurs observations. « Sans nul doute, leur a-t-il répondu, la méthode que l'on m'indique aurait pu me faire trouver dans les sujets que j'ai traités une œuvre de haute littérature, une histoire au lieu d'une critique ; mais aurais-je de la sorte atteint le but important auquel j'aspirais ? J'en doute. Je n'ai pas entrepris de raconter l'histoire complète des grands hommes et des institu-

<sup>1</sup> *Défense de l'Église*, t. III, p. 514.

tions dont j'ai parlé; j'ai uniquement essayé de réfuter les principales accusations que leur intentent des écrivains modernes fort estimés. Or, est-ce que dans un récit historique j'aurais été libre à chaque instant d'intercaler tant d'indispensables citations que j'avais à réfuter ou sur lesquelles il fallait m'appuyer? Et si je ne les avais pas présentées, est-ce que j'aurais pu signaler suffisamment les erreurs que je poursuivais? L'aurais-je pu surtout dans les cas si multipliés où les attaques se cachent sous certaines adresses de style et restent à l'état d'insinuation? La nature de mon travail m'a donc imposé la marche que j'ai suivie<sup>1</sup>. »

Si M. Gorini s'est astreint à la méthode critique, c'est donc par pur dévouement à la vérité, avec un entier oubli de lui-même; car s'il a vu les avantages de cette méthode pour la défense de l'Église, il a vu aussi les inconvénients qu'elle devait avoir pour lui. On lui a dit et il s'est dit que son œuvre ainsi conçue, son œuvre, fruit de tant de travail et de tant de veilles, ne serait pas un monument durable, qu'elle ne serait qu'un livre fait pour préparer d'autres livres; qu'ainsi il travaillait à la gloire d'autrui plutôt qu'à la sienne propre. Cette considération n'a point écarté sa plume de la voie qu'il lui avait tracée; il lui a été bon de penser que, nouveau Cadmus, sa mission se bornait

<sup>1</sup> Lettre de M. Gorini en réponse à un article du *Courrier de l'Ain*, 25 novembre 1853.

à semer dans le champ de l'histoire les ossements de la science, et que Dieu se réservait d'en faire sortir un jour une moisson de livres immortels destinés à nourrir les générations futures. Lui aussi, il était disposé à dire comme Mgr Gerbet dans sa belle *Esquisse de Rome chrétienne* : « Lorsqu'un des livres auxquels il est réservé de produire cet effet aura paru, le mien, en supposant qu'il ait par hasard rencontré quelque lecteur jusqu'alors, descendra entièrement dans l'oubli, comme étant trop au-dessous des bonnes choses que nous posséderons, et je désire de tout mon cœur qu'il finisse bientôt ainsi. Il n'y a pas de meilleure sépulture pour un livre chrétien que d'être enseveli dans le bien survenu depuis son apparition<sup>1</sup>. » La postérité, qui a déjà commencé pour Mgr Gerbet comme pour M. Gorini, n'a heureusement pas ratifié ce sacrifice de l'abnégation, mais elle ne peut pas en diminuer le mérite.

L'auteur de la *Défense de l'Église* a signalé un autre inconvénient qui mérite d'être noté. « La méthode (à laquelle je me suis résigné), dit-il, est bien dégoûtante. Quel déplaisir à surprendre altérer la vérité un homme que l'on voudrait vénérer ! Quel ennui de se travailler pour trouver à chaque page des façons bien humbles de lui dire : « Sciemment ou non, mon maître, vous « errez<sup>2</sup> ! »

<sup>1</sup> *Esquisse de Rome chrétienne*, par M<sup>gr</sup> Gerbet.

<sup>2</sup> *Défense de l'Église*, t. III, p. 514.

Après avoir indiqué le but et la nature de l'œuvre de M. Gorini, nous allons en présenter l'analyse <sup>1</sup>.

Il part du berceau de l'Église, suit pas à pas les historiens sophistes trompeurs ou trompés, et ne s'arrête qu'au treizième siècle. Dans cette longue marche, le flambeau d'une saine critique ne cesse pas de l'éclairer. Négligeant les détails de pure érudition, il va droit aux erreurs dangereuses ; il les attaque de front, armé de textes et de documents pris aux sources, et il fait crouler tous ces travaux que l'esprit d'orgueil, de prévention ou de mensonge a élevés contre la vérité catholique. Ce sont les grandes physionomies des saints du moyen âge qu'il purifie du contact de l'erreur ; c'est la conduite religieuse et politique du clergé dans les temps difficiles qu'il venge ; c'est surtout, avec une prédilection dont on ne saurait le louer assez, la constitution de l'Église qu'il dévoile, glorifie, maintient contre les attaques du rationalisme et du panthéisme.

La *Défense de l'Église* se divise en deux parties. La première redresse les erreurs qui se rapportent à un certain nombre de personnages ou de faits qui intéressent l'histoire ecclésiastique ; la seconde relève les innombrables falsifications par lesquelles les écrivains rationalistes, héritiers, souvent sans le savoir, de trois siècles de protestantisme, ont cherché à entamer la hiérarchie catholique.

<sup>1</sup> Nous rédigeons cette analyse sur la première édition. La seconde a reçu des additions considérables dont nous rendrons compte plus loin.



La première partie s'ouvre par une dissertation sur l'identité de la doctrine de saint Pierre et de saint Paul. M. Quinet, qui en fournit la matière, n'est qu'indirectement coupable des énormités qu'il débite sur ce sujet; il les a ramassées, sans examen, dans les ruisseaux de la science protestante, que M. Gorini rendait responsable de la plupart des aberrations de nos historiens modernes; car il prétendait que leur défiance du clergé et leur aversion contre l'Église catholique les avaient presque tous poussés à puiser, aveuglément et de préférence, à cette source empoisonnée. Il répond suffisamment à M. Quinet; mais il est incomplet sur une question que le protestantisme contemporain a singulièrement élargie, au point de ne faire du christianisme primitif, du christianisme évangélique lui-même, qu'une affaire de tendances diverses, d'opinions contradictoires, de luttes déclarées entre les docteurs qui s'appelaient *apôtres*, au lieu de se nommer *philosophes*.

L'auteur établit ensuite, contre les historiens falsificateurs, la parfaite orthodoxie des doctrines de saint Irénée, et titre de ce Père, malgré ses différends avec le pape saint Victor, de magnifiques témoignages sur la primauté universellement reconnue du saint-siège, dès les temps les plus reculés. Il venge le premier docteur des Gaules de l'accusation si légèrement portée contre lui par M. Ampère, de « céder à l'entraînement des querelles haineuses de la théologie et d'adresser aux

hérétiques cette raillerie barbare qui est le style de la controverse. » M. Gorini relève poliment M. Ampère, et lui fait voir, aussi clair que deux et deux font quatre, qu'il n'a rien compris à saint Irénée, puis il termine par la réflexion suivante : « Une remarque essentielle à se rappeler quand on rencontre dans les écrivains ecclésiastiques quelques ironies, quelques reproches lui semblent trop violents et trop éloignés de cette urbanité de satire fine et adroitement voilée que le monde connaît si bien, c'est qu'au fond le Père de l'Église s'en prend à la seule doctrine hétérodoxe, tandis que trop souvent l'homme du monde vise surtout à son adversaire ; de là une extrême différence de langage : le premier marche au combat avec tout l'enthousiasme de la vérité et ne ménage pas l'erreur, sentant très bien qu'il est prêt, comme saint Irénée, à se sacrifier pour l'errant ; tandis que l'autre est obligé de cacher sous un masque ses rancunes et sa haine ; il se sert d'armes en apparence plus courtoises, mais empoisonnées <sup>1</sup>. » Voilà qui est bien vu et bien dit. Après cette étude sur saint Irénée, une autre étude approfondie et nourrie de citations justifie les chrétiens de l'injuste accusation si souvent intentée contre eux, d'avoir dévasté la bibliothèque d'Alexandrie.

Nous avons sommairement indiqué la matière des trois premiers chapitres, qui n'ont entre eux aucun lien

<sup>1</sup> T. I<sup>er</sup>, p. 25.

et qui semblent même complètement en dehors, sinon de la pensée de l'ouvrage, qui est la défense de l'Église, au moins de son cadre.

Il n'en est plus de même des chapitres qui suivent : « Quant aux personnages, dit M. Gorini, dont je fais en tout ou en partie la biographie, le plus grand nombre se rattachent à la Gaule; cette histoire est celle des trois quarts du moyen âge, ce qui donnera de l'ensemble à ces recherches<sup>1</sup>. » Cette observation est exacte à partir du chapitre iv. N'oublions pas néanmoins que l'unité dérive ici bien plus de la pensée dominante que de la connexion des sujets.

L'orthodoxie de saint Vincent de Lérins et de saint Prosper, à l'égard du semi-pélagianisme, est pleinement vengée.

Celle de saint Hilaire d'Arles et sa soumission au saint-siège, malgré ses démêlés avec le pape saint Léon, sont victorieusement établies.

Le chapitre iv démontre que les seigneurs gallo-romains du quatrième et du cinquième siècle n'étaient ni païens, ni sceptiques, ni même indifférents, et que le poète Ausone était vraiment chrétien.

Une étude sur saint Sidoine Apollinaire, dont le caractère et la vie sont justifiés au point de vue religieux, a été traitée avec une sorte de prédilection, et peut être citée comme un modèle de discussion sérieuse et approfondie.

<sup>1</sup> Préface.

A mesure que M. Gorini avance, l'intérêt de ses recherches grandit ; la critique s'élève jusqu'à l'histoire. Signalons le beau travail qui a pour titre : *Clovis et le Clergé gaulois*. Il avait plu à MM. Augustin Thierry, Fauriel, etc., d'avancer, sur la foi d'un ou de deux faits douteux de trahison de la part des membres du clergé, que les évêques avaient appelé les Francs dans le pays, et que le secours de leur influence avait seul rendu possible à Clovis l'établissement dans les Gaules d'un royaume que ses forces militaires ne lui auraient pas permis de conquérir. On avait bâti de la sorte un système neuf, ingénieux sans doute, mais où le clergé jouait le rôle honteux de conspirateur. M. Gorini ne s'est pas contenté de démolir cet échafaudage ; il a su faire entrer dans la discussion de cet important sujet une foule de détails intéressants qui avaient échappé à presque tous les historiens des origines de notre monarchie. Cette observation s'applique à plusieurs des chapitres qui suivent. Celui qui concerne saint Colomban et son apostolat dans les Gaules mérite d'être remarqué. L'auteur y rétablit dans leur vrai jour de graves faits historiques méconnus jusqu'à lui ou mal interprétés. On sent dans ce chapitre une certaine chaleur plus communicative encore que dans les autres. M. de Montalembert y a largement puisé pour son *Histoire des moines d'Occident*. En traitant des deux Églises celtiques du continent gaulois et des îles britanniques, M. Gorini ne les a pas seulement affranchies du com-

promettant éloge d'avoir vécu à l'état de communautés particulières et d'églises nationales, isolées de l'Église romaine; il a révélé un monde chrétien nouveau, presque inconnu aux auteurs ecclésiastiques, et, ce qui est plus déplorable, horriblement défiguré par les historiens rationalistes.

C'est avec le même bonheur, la même patience d'érudition impartiale, les mêmes révélations inattendues, que le savant auteur venge saint Avite, évêque de Vienne, et saint Boniface, archevêque de Mayence et apôtre de la Germanie. Le premier est justifié dans ses nombreuses et délicates relations avec les rois ariens de la Bourgogne, comme n'ayant jamais employé que les mesures de loyauté et de prudence qu'un saint ministère avoue; le second est lavé de tout reproche de fanatisme et de prosélytisme violent. La douceur de saint Boniface, ce héros du catholicisme, à l'égard des hérétiques, et la nature tout évangélique de ses moyens de succès auprès des idolâtres, sont discutées et établies par des preuves irréfutables. Suivent des études intéressantes et très-neuves sur l'historien des Francs, saint Grégoire de Tours, et sur sainte Radegonde, l'épouse de Clotaire 1<sup>er</sup>, laquelle, du consentement de ce prince, alla se réfugier dans la vie religieuse sous la direction de saint Fortunat. Ces deux chapitres, dont les sujets étaient difficiles, sont bien traités. On y retrouve la modération habituelle de M. Gorini, sachant se garder de ces justifications excessives qui manquent leur but en le dépassant.

sant. La discussion historique sur saint Fortunat en fournit un bel exemple. Après avoir mis hors de cause la conduite morale de ce personnage et le ton sérieux de la plupart de ses écrits, le docte et sage écrivain ne fait pas difficulté de convenir que quelques pièces légères, touchant à l'enfantillage, se rencontrent, éparpillées çà et là, dans ses œuvres. Fortunat, qui a voulu être poète dans un siècle de barbarie, mettait quelquefois son imagination au service de ses réminiscences de littérature badine et s'amusaient à faire, comme il pouvait, *de l'art pour l'art*. C'est la circonstance atténuante que M. Gorini invoque à sa décharge, et il est en cela exactement dans le vrai. M. Guizot, attiré par ses préjugés protestants, s'est emparé de quelques-unes de ces innocentes frivolités, pour crayonner, « des faiblesses et des ridicules de l'intérieur des monastères, » un tableau d'autant plus piquant que l'original en remonte au sixième siècle et que l'historien *de la Civilisation en France*, en en dessinant les traits, proteste plus sérieusement de sa propre gravité. M. Gorini, qui n'est pas toujours « un abeille recueillant du miel, » ne se refuse pas ici le malin plaisir d'enfoncer l'aiguillon; avec quelle prestesse et quelle dextérité? Nos lecteurs, en jugeront : « Lorsque M. Guizot, dit M. Gorini, déclare qu'en traçant le tableau de l'intérieur du couvent de Poitiers, il n'a pas eu l'intention de divertir, je le crois, mais en me rappelant un serment de l'auteur de *la Jérusalem délivrée*. Le Tasse, enfant, recevait un jour le fouet

qu'on lui administrait afin de le guérir de son goût pour la poésie. L'infortuné protestait donc, mais en vers, qu'il ne ferait plus de vers. Ainsi en est-il de M. Guizot, l'illustre écrivain protestant. Le plaisir d'une satire contre les couvents l'entraîne à son insu.. *Vous êtes calviniste, monsieur Josse*, lui dirait-on, si le respect ne nous le défendait pas. » Voilà de la bonne plaisanterie ; nous aimons à la citer ; car elle devient rare de nos jours. »

M. Gorini, rencontrant au neuvième siècle l'imposante figure d'Hincmar, archevêque de Reims, s'occupe avec amour de ce grand homme, et s'il tient, trop vivement peut-être, à le justifier en tout dans ses rapports avec Adrien II et ses luttes avec Rome, à propos d'affaires très-graves de juridiction, du moins on ne peut contester qu'il n'établisse victorieusement contre les historiens anticatholiques l'attachement réel de cet archevêque au saint-siège, son horreur pour tout établissement d'Église nationale, sa puissante activité qui se mêla si longtemps à toutes les affaires politico-religieuses d'une époque troublée, sa science, son orthodoxie et sa conduite honorable et nullement despotique à l'égard de son clergé. Ce travail sur Hincmar a beaucoup frappé M. de Montalembert. « C'est, dit-il, un vrai chef-d'œuvre de critique et de science historique <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Lettre de M. de Montalembert à M. Gorini, 1<sup>er</sup> février 1856.

Nous arrivons à saint Grégoire VII. On sait qu'un rationalisme attardé continue à faire de ce magnanime pontife une espèce de croquemitaine pour les souverains du onzième siècle. Quel est l'homme de nos jours dont on n'ait pas bercé l'enfance avec des contes bleus sur cette personnification de la théocratie et de l'ambition papale ? Quel est celui d'entre nous à qui, dans sa jeunesse, ne soit pas tombé sous la main un de ces livres où l'on nous faisait entendre que nous étions bienheureux, nous autres enfants du dix-neuvième siècle, de n'avoir pas vécu à cet âge féroce où la houlette du terrible Hildebrand était devenue la verge d'Attila ? Par quelle étrange contradiction ce redoutable Hildebrand, *qui mettait son pied sur la nuque des rois*, est-il aujourd'hui, pour une certaine école, le héros légendaire de la démocratie, l'ancêtre des montagnards ? M. Gorini prend en pitié ces sornettes, mais c'est à peine s'il se permet çà et là quelque pointe d'ironie. Cette étude sur Grégoire VII, neuve encore après la grande réhabilitation exécutée par Voigt, devrait être entre les mains de tout le monde. Les vrais érudits y signalèrent cependant une lacune. « Permettez-moi, écrivit dom Pitra à M. Gorini, d'appeler votre attention sur un point que vous avez comme écarté dans votre premier travail<sup>1</sup>. Le rôle que M. Aug. Thierry donne à saint Grégoire VII et surtout à Alexandre II dans la conquête

<sup>1</sup> Il parle de la première édition.



d'Angleterre est odieux. On a remarqué votre silence. Il vous suffira de reporter votre patiente attention sur les citations et les témoignages contemporains des Normands et des Saxons, pour mettre toutes choses dans leur vrai jour; ce qui suffit pour une complète apologie<sup>1</sup>. » Le conseil du savant bénédictin a été suivi, et la seconde édition de la *Défense de l'Église* s'est enrichie de nouvelles et solides recherches sur cette question importante.

Après Grégoire VII, l'auteur s'occupe d'un autre Hildebrand, archevêque de Tours, puis il termine sa première partie en vengeant saint Louis, roi de France, des bizarres et fantastiques accusations de M. Michelet. Il s'arrête ainsi, après ces excursions de détail, à ce grand treizième siècle qui est le point culminant de toute les gloires scientifiques et catholiques du moyen âge.

La deuxième partie de l'ouvrage est moins brisée que la première, parce qu'elle est destinée à mettre en relief une chose unique, la constitution hiérarchique de l'Église. Il y a là neuf chapitres d'or qu'il faudrait pouvoir mettre intégralement sous les yeux de ces hommes qu'une fausse science a égarés, et pour qui la nature du gouvernement de l'Église est scellée des sept sceaux de la triple conjuration protestante, philosophique et révolutionnaire. Ici le docte écrivain prend surtout

<sup>1</sup> Lettre de dom Pitra à M. Gorini, 20 février 1858.

à partie M. Guizot dans son *Histoire de la civilisation*.

M. Guizot a un système que ses préjugés religieux suffisent à expliquer. Il s'imagine que la constitution de l'Église a été d'abord exclusivement démocratique jusqu'au quatrième siècle : que depuis ce temps-là jusqu'au neuvième siècle l'aristocratie épiscopale a usurpé les droits ecclésiastiques du peuple : qu'enfin, au temps de Charlemagne, l'absolutisme des prétentions papales à la monarchie universelle s'est fondé ; que cette monarchie a grandi, qu'elle s'est développée splendidement aux jours de Grégoire VII, d'Innocent III et de Boniface VIII, et qu'elle s'est brisée pour toujours au moment de la Réforme, pour ne plus jeter pendant trois cents ans que l'éclat d'une grande agonie <sup>1</sup>.

La réponse de M. Gorini, qui n'occupe rien moins qu'un gros volume, se subdivise, d'après la nature même des matières, en deux nouvelles parties : la première traite de la constitution des Églises particulières pendant les neuf premiers siècles ; la seconde, des origines et du pouvoir traditionnel de la papauté depuis Jésus-Christ jusqu'à l'époque où sa domination spirituelle est devenue un fait aussi visible que le soleil.

Deux remarques doivent ici être faites, remarques importantes qui montrent la portée philosophique de

<sup>1</sup> Dans cette analyse de l'œuvre de M. Gorini, nous avons fait quelques nouveaux emprunts à la belle appréciation de M. Georges Gandy.

l'esprit de M. Gorini, et la justesse aussi bien que la modération de ses vues.

On ne le verra pas répondre aux systèmes exclusifs de M. Guizot par d'autres conceptions tout aussi exclusives, et qui seraient condamnées par l'histoire. Il dira sans doute que l'Église est une monarchie, mais il se gardera bien de soutenir qu'elle soit une monarchie despotique et absolue, et surtout qu'elle n'ait subi aucun développement. Selon lui, l'Église, en tant que divine, a été le plus parfait des gouvernements. Elle ne répudie pas un peu de démocratie, puisque, dans les premiers temps, le peuple était admis, non point à créer ses pasteurs, mais à les acclamer et à fortifier, par voie de suffrage, la popularité de leur élection; toutefois, à mesure que les églises particulières se sont multipliées et étendues, ce mode, cela se conçoit, n'a plus été possible. Le catholicisme admet aussi l'élément aristocratique; car il enseigne que les évêques ont des pouvoirs divins et qu'ils sont, dans les limites de leur juridiction, juges de la foi. Enfin, le catholicisme est monarchique, et l'unité du pouvoir, sans laquelle nulle monarchie n'est durable, réside dans le pontife des pontifes, centre immortel de vérité et de gouvernement, d'où s'irradient, sur tous les points de la circonférence, la lumière et l'autorité, en même temps que chacun de ces points lui renvoie, à son tour, mille rayons qui se concentrent à ce foyer pour se réfléchir et se répandre sur des millions d'âmes

librement soumises. Telle est la physiologie de l'organisme catholique. Les trois éléments ont pu ne pas être, et, dans la réalité des choses, n'ont pas été dans la même proportion, à toutes les époques de la durée de l'Église. L'élément populaire, c'est-à-dire l'influence des fidèles, a été plus considérable dans les trois premiers siècles que plus tard, mais il n'a jamais été prépondérant ; l'élément aristocratique, c'est-à-dire le pouvoir des évêques, a pu jouer et, de fait, a joué un rôle plus important du quatrième au neuvième siècle, mais il n'a jamais été absorbé avant cette période par l'élément démocratique, ni, après, par l'élément monarchique ; l'élément monarchique, c'est-à-dire l'autorité pontificale, n'est en effet parvenu à son entier développement qu'au neuvième siècle, mais il n'a jamais été absent, et s'il a grandi, c'est qu'il a été en germe dans l'origine même de l'Église, et qu'il s'est épanoui avec les besoins du temps. Voici la première remarque ; la seconde est plus grave encore.

M. Gorini ne commet pas la dangereuse méprise de considérer l'Église et la papauté, qui assurément ont été créées par Jésus-Christ, comme sorties de ses mains à l'état adulte définitivement immobilisé, sans progrès et sans croissance dans l'avenir. Ce point de vue étroit, auquel Bossuet lui-même n'a pas suffisamment échappé, a l'inconvénient d'être en désaccord avec l'histoire et de mettre la théologie catholique dans l'impossibilité de renverser certaines théories protestantes modernes

Comme toute chose d'ici-bas, l'Église a eu son enfance, son adolescence, son âge mûr ; mais elle diffère des choses d'ici-bas sur des points essentiels : elle est d'origine divine, et elle a le privilège d'échapper aux rides de la vieillesse. Comme Vincent de Lérins et beaucoup d'autres, comme Pie IX lui-même dans la bulle de définition du dogme de l'Immaculée-Conception, M. Gorini observe que l'Église, en se déployant pour épanouir et formuler ses dogmes, pour adapter sa discipline au temps où elle vit, n'a pas cessé d'être une et parfaitement identique dans son essence. L'homme de quarante ans est tout entier dans l'embryon qui s'agite au sein de sa mère ; l'arbre est tout entier dans son germe. Grandir, ce n'est pas s'altérer ; c'est obéir aux lois mêmes de son autonomie. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer un passage où M. Gorini a développé ce point de vue en un magnifique langage : « Jésus-Christ, dit-il, près du berceau de son Église a planté un cèdre, la papauté. A chaque siècle s'est développé sur l'arbre sacré quelque nouveau rameau pour abriter et défendre la famille chrétienne à mesure qu'elle se multipliait. Les temps apostoliques, ceux des grandes hérésies, le moyen âge, ont été les témoins du prodige de cette croissance, et de nos jours, où la convocation des conciles généraux est presque impossible, l'œil attentif peut bien soupçonner quel sera le bourgeon que le souffle de la Providence fera grossir pour correspondre à cette situation spéciale de l'Église. Or, tous ces développements suc-

cessifs de la papauté ne sauraient être la négation de son origine divine; car si l'histoire nous dit comment ce pouvoir s'est étendu, l'évangile nous apprend à quelle époque le germe fécond en a été déposé par le Christ<sup>1</sup>. »

Nous pouvons, après ces observations générales sur cette seconde partie, entrer dans quelques détails rapides.

M. Gorini commence sa réfutation de M. Guizot par des études sur le gouvernement des Églises particulières du premier au neuvième siècle. C'est la question de la distinction, dans la société chrétienne, des gouvernants et des gouvernés, du clergé et des fidèles, la question de l'existence d'un sacerdoce et d'un ministère, qui est devenue aujourd'hui capitale entre les protestants et les catholiques. Le docte écrivain a sur ce sujet deux chapitres de la plus grande valeur. Le premier, cependant, qui trace admirablement la route, ne la fouille pas assez, et, dans l'état actuel de la polémique catholique et protestante, il est incomplet. Familier avec les historiens rationalistes, M. Gorini l'est moins avec les historiens protestants modernes. Il les a peu connus. Leur méthode de démonstration négative et le nouvel ordre d'erreurs que, par elle, ils ont inauguré, il les a soupçonnés à peine. C'est regrettable car quel plaisir n'y aurait-il pas à le voir aux prises avec les ouvrages les plus importants de cette étrange école pour qui le système fabriqué, sur l'idéal

<sup>1</sup> T. III, p. 246.

protestant de chacun, par le préjugé ou la passion, dans la solitude de la pensée, est nécessairement et *à priori* l'histoire du christianisme, des apôtres et des martyrs, du christianisme même de Jésus-Christ, si bien que tout ce qui ne concorde pas avec ces abstractions est démontré d'avance comme irrémissiblement condamné par la *science* ! Quel plaisir de le voir, pour ne citer que cet exemple, effacer avec son grattoir les feuillets prétentieux de cette *Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne*, par M. de Pressensé, que l'Académie française, par une courtoisie plus éclectique qu'éclairée, vient de charger d'une couronne ?

C'est sur la papauté que M. Gorini concentre ses principaux efforts ; car « c'est la papauté, dit-il, qui a surtout le privilège d'exciter l'antipathie. L'un se pose hardiment en face du pape, et lui dit : Qui t'a fait roi ? L'autre au contraire semblera presque s'agenouiller devant saint Pierre, mais c'est comme ce soldat de Rollon qui prit à baiser le pied de Charles le Simple afin de le renverser plus facilement. A quelle époque voulez-vous que la papauté ait apparu dans l'Église ? Au premier siècle ? au cinquième ? au neuvième ? Voulez-vous que ce ne soit qu'au onzième ? Vous trouverez, pour l'affirmer, des écrivains aux yeux de qui toute explication de l'origine du pouvoir pontifical est excellente, excepté celle que fournit l'Évangile. Ils feront établir le pape par Mahomet plutôt que par le Christ. Si la foi, ajoute le judicieux écrivain, ne m'enseignait que la papauté est le

fondement visible de l'Église, je le comprendrais à l'ardeur et à la généralité des attaques dirigées contre elle<sup>1</sup>. »

Les trois premiers chapitres sur la papauté ont l'inconvénient de porter des titres peu clairs ou qui rentrent les uns dans les autres : *Tradition historique sur la papauté, Époque de l'apparition de la papauté, Origine de la papauté*; mais cette confusion n'est qu'apparente. Nous ne connaissons sur cette démonstration historique de la papauté rien de plus lumineux, de plus entraînant d'un bout à l'autre, de plus fort en progression croissante, de plus concluant enfin. Quand vous avez lu le chapitre de la *Tradition historique sur la papauté*, qui est un chef-d'œuvre de controverse, et celui sur *l'Époque de l'apparition de la papauté*, vous croyez que tout est dit et qu'il n'est plus possible de porter encore de la lumière sur ce grand sujet. Eh bien, non. La lumière grandit, grandit toujours. Quand vous pensez que le savant apologiste est à bout d'autorités, de citations, de faits justificatifs, il tient encore en réserve de nouveaux faits, d'autres citations, d'autres autorités. Lorsqu'il a épuisé les témoignages de l'Église universelle s'exprimant par ses conciles d'Orient et d'Afrique et par tous ses grands docteurs, il en reçoit encore des Églises d'Italie, d'Espagne, des Gaules, de l'extrême Occident; aussi le lecteur, lorsqu'il approche

<sup>1</sup> T. I<sup>er</sup>, p. 13.



du terme de cette marche solennelle, est-il tenté de s'arrêter, et, se retournant vers son guide, de lui dire : « Maître, c'est trop, la lumière m'aveugle. »

Le chapitre qui clôt l'œuvre de M. Gorini, et que je serais tenté d'appeler une excursion d'amateur, car il ne tient à son sujet que par le fil le plus fragile, mérite une attention particulière. Portant un titre assez élastique : *Les prêtres ont-ils changé la doctrine de l'Évangile?* il s'échappe tout à fait des régions de l'histoire et bataille contre M. Aimé Martin, l'auteur élégant, mais essoufflé, de *l'Éducation des mères de famille*. Comment M. Aimé Martin est-il tombé sous la main de M. Gorini, armé cette fois d'ongles aigus comme des aiguilles? Nous l'ignorons vraiment; mais cette rencontre n'a pas été bonne pour lui, car il en revient tout en pièces. L'inoffensif curé de la Tranclière peut être fier de cette passe d'armes inattendue : style, atticisme de la phrase et de la pensée, persiflage de bon ton, traits dextrement enfoncés, aperçus fins, rien ne manque à cette exécution sommaire. Il dit en finissant : « Quant aux censeurs qui regretteront de ne pas trouver dans mes critiques la verve et le piquant auxquels les ont habitués les écrits des Guénée, des Comenin, des Veillot, que répondrai-je, sinon que je le regrette infiniment plus qu'eux? Mais malheureusement ne fait pas qui veut des *Provinciales*. » Il n'était guère possible de se donner, à quelques lignes de distance, un meilleur démenti. Ce n'est pas le seul.

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs un crayon, non pas de l'architecture de l'œuvre de M. Gorini, elle en manque à peu près complètement, mais de sa structure. Pour achever cet aperçu, montrons la charpente de l'un de ses chapitres; car, tous étant invariablement équarris sur le même modèle, la charpente d'un seul fera voir ce qu'est celle de tous.

Tout chapitre commence invariablement par une notice sur le personnage que M. Gorini entreprend de justifier, ou par des observations sur la difficulté qu'il a dessein d'éclaircir; c'est l'exposé de la question, qu'il subdivise ensuite, par motif de clarté et de précision, en autant d'articles qu'il en faut pour l'épuiser entièrement. Chacun de ses articles porte en tête une citation intégrale de l'un de ses adversaires, citation contenant l'expression de l'erreur à combattre. « Je me suis imposé l'obligation, dit l'auteur de la *Défense*, de toujours citer *in extenso* les fragments que je me proposais de réfuter; ceci m'a semblé indispensable. Quand on accuse tel personnage de certaines inadvertances, d'une méprise trop grossière, d'une distraction difficile à supposer, le lecteur hésite; il lui répugne de croire; il voudrait examiner l'ensemble du passage inculpé, espérant y trouver une excuse ou une explication, et cette prévention émousse la censure<sup>1</sup>. » Voilà bien la délicatesse d'honnêteté et de bonne foi de notre

<sup>1</sup> T. III, p. 514.

érudit. Comme il diffère en cela de ses adversaires, qui, alors même qu'ils n'ont pas l'intention de mentir, dissimulent, s'enveloppent dans de vagues paroles, et ne montrent les hommes et les choses qu'ils entreprennent de renverser que par une silhouette de fantaisie noyée dans un nuage !

M. Gorini a senti l'inconvénient de son procédé, mais il s'y est tenu, parce qu'il l'a considéré, avec raison, comme un moyen infaillible de démonstration, qui, circonscrivant l'erreur dans un cercle de fer, ne lui laisse aucune issue. « La marche que j'ai suivie dans chaque paragraphe, dit-il, pourra sembler monotone. Je m'aperçois, seulement à présent, que c'est celle que saint Thomas a adoptée dans sa *Somme*, où il présente d'ordinaire, d'abord les objections, puis sa thèse, et enfin les réponses aux difficultés, et cela toujours de même, de la première à la dernière page de son in-folio. Telle a été aussi ma façon de procéder. Si j'avais songé à publier une œuvre d'art, je le conçois, ma peine serait perdue; mais je n'ai voulu ni pu m'occuper de l'art; j'ai cherché à être clair et bref, à élaguer, le plus possible, le luxe des exordes et des transitions, et je suis heureusement arrivé au cadre que saint Thomas avait choisi. Ce rapport me plaît beaucoup<sup>1</sup>. » Ses paragraphes se terminent toujours par un résumé précis et succinct.

<sup>1</sup> T. III, p. 515.

La monotonie que M. Gorini avait redoutée pour cette série d'articles s'emboîtant uniformément dans un moule régulier, n'existe nullement. L'intérêt est dans les choses, et dans la progression et les lumières croissantes avec lesquelles elles sont présentées. Chaque chapitre est un vrai drame de science; il a son exposition, son nœud, son dénoûment. Lorsqu'on a commencé, il est impossible de quitter le livre avant d'arriver à la conclusion. Rien de saisissant comme de voir le docte abbé ranger en bataille, avec un rare sang-froid, et mener au combat ses escadrons de textes. Il les commande avec une suprême habileté; jamais, sous sa main, ils ne se mêlent ni ne se confondent; ils heurtent de front et en colonne serrée l'armée ennemie, leurs puissants adversaires, leur criant chaque fois avant l'engagement, comme les Français à Fontenoy : « Tirez les premiers, messieurs ! » Ce spectacle procure l'un des plaisirs d'esprit les plus délicats que nous connaissions.

Nous avons analysé le travail de M. Gorini; étudions en lui la valeur du savant et de l'écrivain.

## CHAPITRE IX

M. Gorini érudit; caractère de son érudition. — Il s'élève de temps en temps. — M. Gorini écrivain; son style. — Sa modération. — Son livre doit son succès à cette dernière qualité. — Les causes de cette modération. — M. Gorini a-t-il été sincère quand il a affiché de croire à la bonne foi de ses adversaires? — Causes multiples d'erreurs. — M. Gorini accuse le protestantisme d'être la cause principale des falsifications de l'histoire. — Défauts des défenseurs de la religion. — M. Gorini a-t-il cru aveuglément à la bonne foi des ennemis de l'Église? — Comment il laisse percer son sentiment personnel à ce sujet. — Leur sincérité est-elle toujours une excuse suffisante? — Ferme attitude de M. Gorini devant les écrivains rationalistes. — Habileté de M. Gorini à manier, quand il le veut, la pointe et l'épigramme. — Citations. — Motifs de cette longue étude sur la *Défense de l'Église*.

La modestie de M. Gorini lui a fait illusion lorsqu'elle l'a porté à nous affirmer que sa *Défense de l'Église* n'était point une *œuvre d'art*. Qu'il l'ait voulu ou non, il y a mis de l'art, et beaucoup; nous le ferons voir plus loin. Il faut convenir néanmoins que son œuvre est surtout une œuvre d'érudition. Lui-même est spécialement un érudit. L'histoire est son domaine;

il en sait par le menu toute la géographie ; il en connaît tous les détails, tous les accidents de terrain ; il vous indique les fondrières, il vous signale les précipices, avec une sûreté incomparable, côtoyant les abîmes, démêlant la seule et véritable voie avec une dextérité sans pareille. Aussi est-ce plaisir de le voir redresser ces coureurs d'histoire qui ne rapportent de leurs excursions que des vues générales, vagues et mensongères, ou des systèmes pour se faire valoir et pour en imposer au public. Malheur à eux quand ils tombent entre ses mains ! Il ne laisse pas une pièce entière à leurs erreurs.

Il ne sort guère du domaine de l'érudition ; ainsi il ne faut pas lui demander de grandes vues, des considérations générales ; car il ne plane pas sur l'ensemble. Ce n'est pas qu'il ne lui arrive de temps à autre de s'échapper de la région des faits pour s'élever à celle des idées et des principes. Son aptitude sous ce rapport est même remarquable, comme on en peut juger par sa préface et par la magnifique démonstration qu'il a donnée de la primauté de saint Pierre <sup>1</sup> ; mais il y cède peu, et n'y cède qu'avec mesure ; on dirait qu'il s'en défie, qu'il retient sa pensée prête à partir, pour se réduire à surveiller l'opération par laquelle il passe ses textes au crible. Si pourtant on l'observe de près, on ne tarde pas à découvrir çà et là de nombreuses traces

<sup>1</sup> T. III, chap. vi, *Tradition historique sur la papauté*, p. 156.

de cette faculté d'intuition fine et pénétrante : on les retrouve dans quelques phrases rapides qui viennent, comme une bonne morale, après qu'il a suffisamment transpercé ses adversaires avec les pointes aiguës de la science pure. Une seule et très-brève citation donnera une idée de sa manière. Après avoir relevé de main de maître les sentimentales et ridicules attaques de M. Aimé Martin contre le célibat des prêtres : « L'énergie du catholicisme, s'écrie-t-il toup à coup avec une noble fierté, vient de sa chasteté ; on le sait, et c'est pour énerver cet invincible athlète qu'on le veut attacher à la femme <sup>1</sup>. » Ces fortes paroles valent un livre. On en rencontre souvent de semblables ; elles font penser et délassent de l'érudition. C'est ainsi que M. Gorini procède. Lui qui pourrait s'élever plus haut, est donc et demeure un érudit, mais un érudit à part, qui est de la parenté des esprits de premier ordre, moins encore par son immense savoir que par ses aperçus délicats, par ses observations judicieuses, par une espèce d'instinct qui le conduit à démêler la vérité historique avec un tact presque infaillible, et surtout par ce bon sens rare qui lui fait rencontrer d'un coup sûr, et tenir sans osciller jamais, ce milieu bien équilibré où la vérité réside. Lisez les trois gros volumes de sa seconde édition, vous ne le surprendrez nulle part à se laisser entraîner, par le besoin de sa cause, à prouver trop.

<sup>1</sup> T. III, p. 448.

Comme écrivain, M. Gorini peut occuper une place honorable, quoique de second ordre, dans la littérature contemporaine. Chez lui, la science n'a pas tué le style; ce qui est peu commun pour toute science, mais surtout pour la science d'érudition proprement dite. C'est l'un des points par lesquels son livre n'est pas étranger à l'art. Son style, nous l'avons dit ailleurs, est clair, facile, correct, toujours armé du mot propre, qualité qui n'appartient pas toujours même aux écrivains supérieurs. Du reste, pas d'élan, pas de bonds, pas de frémissement intérieur, pas d'éclat. On ne saurait mieux le peindre que par une comparaison qu'il affectionnait et dont il a fait, l'appliquant à d'autres, un fréquent usage. C'est une onde limpide coulant, non pas entre deux rives fleuries, mais sur un lit de cailloux. Les cailloux, ce sont les textes qu'il rase, qu'il polit, autour desquels il murmure, en suivant sa pente, sans jamais perdre sa transparence. Garder la pureté de cette eau vive pendant un si long cours, à travers tant de gravier et de petits obstacles, n'est pas un mérite commun. La matière que M. Gorini traite ne comporte pas d'ailleurs la grande éloquence; les métaphores retentissantes y seraient déplacées. Il discourt, il disserte, il le fait en termes choisis, quelquefois spirituels, ordinairement pleins d'atticisme. Quoi de plus? Il a même une manière de dire personnelle, ce qui fait le fond de l'écrivain. Sans atteindre les grandes hauteurs, il s'élève donc bien au-dessus du niveau vulgaire.



On pourrait même citer de nombreuses pages qui ne laissent rien à désirer pour la noblesse, la vigueur, la tendresse et, le croirait-on ? la poésie du style.

Cet ensemble de qualités a donné à l'œuvre de M. Gorini une valeur intrinsèque incontestable. Nous croyons néanmoins qu'elles n'auraient pas suffi pour assurer à son livre la célébrité, s'il ne lui eût frayé la voie par une autre qualité, plus précieuse encore et surtout plus attrayante, la modération. Mille fois l'habile érudit a pris ses adversaires, les prétendus maîtres de la science, en flagrant délit d'erreur, pour ne pas dire mensonge ; mille fois il s'est vu dans la nécessité de les redresser ; jamais il ne les a offensés. Le flambeau de la vérité à la main, il a recherché, il a découvert, il a révélé ce que dans son euphémisme sacerdotal il appelait leurs *inexactitudes* ; il n'a mis en suspicion ni leur sincérité ni leur bonne foi. Les falsifications les plus effrontées, les plus monstrueux travestissements de l'histoire, n'ont pas pu altérer la bienveillance de sa critique. Il a su se composer un air si bien impassible, que ceux qui n'ont regardé qu'à son calme ont été tentés de croire qu'à force de charité il était devenu aveugle ou tout au moins myope sur les causes de tant de mensonges, et que les autres, recueillant çà et là quelques traits de persiflage délicatement décochés, l'ont pris pour un moqueur habile qui savait merveilleusement voiler la flèche sous les fleurs, la satire sous l'éloge. Ces deux points de vue opposés n'ont rien d'exact. M. Gorini a été sin-

cère dans sa modération, et il n'en est pas moins demeuré clairvoyant. Nous avons, ailleurs, promis de le montrer; c'est une étude intéressante qui mettra en évidence cette vérité à peine supposée comme possible dans le monde : que le prêtre n'est pas condamné par sa religion et par l'inflexible rigueur de son Église à être un fanatique ou un petit esprit.

Demander si M. Gorini a été sincère dans sa modération, c'est demander s'il a pu, non pas dans quelques cas particuliers, mais en général, supposer la bonne foi dans ses adversaires, ou tout au moins, malgré bien des apparences contraires, ne pas tenir leur mauvaise foi pour parfaitement démontrée. Nul doute ne saurait être possible à ce sujet; car lui-même a pris soin, dans son excellente préface, de signaler les causes multiples qui ont pu facilement induire en erreur des esprits d'ailleurs éminents et doués d'une érudition peu commune. Nous allons citer; rien de plus beau que le langage de ce pauvre curé de campagne; rien de plus judicieux ni de plus fin que ses observations. « J'ai vu dans les livres et dans le monde, dit-il, tant d'hommes graves se tromper, et d'une si incroyable manière, que je rérugne à regarder comme des mensonges les inexactitudes de certains personnages. Ne se présente-t-il pas assez d'autres manières d'expliquer les erreurs de notre pauvre intelligence? car le génie lui-même, de quelque hauteur qu'il nous dépasse, est toujours bien près de terre. »

La première cause des erreurs de nos historiens modernes se trouve, d'après M. Gorini, dans « leurs méthodes et leurs systèmes, qui offrent d'inévitables écueils. »

« Trois écoles principales, dit-il, se partagent le domaine de l'histoire. La première, c'est l'école pittoresque : elle se complait dans les détails; elle revêt les faits de tous les accidents, de toutes les circonstances qui peuvent leur donner du relief et un semblant de vie.

« A côté de ce système de la couleur locale s'en est élevé un autre auquel ne saurait suffire cette vérité tout extérieure. Pour lui, les faits sont des symboles, et une idée se cache sous tout événement, qu'il s'agit bien plus d'expliquer que de narrer.

« Une troisième méthode, s'abaissant rarement à exposer, comme les précédentes, les faits particuliers, cherche de plus larges aperçus. Elle domine les siècles ; elle contemple l'ensemble du mouvement universel de l'humanité, son point de départ à chaque époque, le tumulte de la marche, la halte moins bruyante d'où le genre humain repartira bientôt pour de nouvelles pérégrinations à travers d'autres formes sociales. C'est l'histoire de la civilisation<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il y aurait peut-être plus de clarté à dire : l'histoire de la civilisation *et du progrès*. M. Gorini ajoute en note : « L'école politique et administrative semble se rattacher aux précédentes par ses divers côtés. »

« M. Michelet, caractérisant les représentants les plus distingués de ces trois différentes manières d'envisager l'histoire, a dit : « Thierry y voyait une narration, et « M. Guizot une analyse. Je l'ai nommée *résurrection*, « et ce nom lui restera<sup>1</sup>. »

« Oui, l'histoire est une résurrection, oui, sa voix, devançant celle de l'ange, ranime les morts et les conduit au jugement universel de la postérité ! Mais, pour être complètement vrai, ne faut-il pas avouer que bien souvent l'histoire n'a évoqué que des ombres et des fantômes ? C'est qu'en effet les trois écoles que nous avons mentionnées sont exposées à de trop faciles illusions, La première, afin d'enchanter notre curiosité par ses peintures, ne risque-t-elle pas de demander à l'imagination plutôt qu'à la réalité la pittoresque variété de ses couleurs ? Si la seconde nous initie à une profonde étude des hommes et des événements, ne prononce-t-elle pas parfois ses jugements au hasard, quand elle espère, après des siècles, lire dans des cœurs qui, vivants, ne se comprenaient pas bien eux-mêmes ? Et la troisième, chargée de nous apprendre l'avenir par l'examen du passé, combien il lui est aisé de s'égarer dans ses analyses, quand elle n'embrasse pas assez de faits, ou quand elle méconnaît les faits les plus considérables ! »

La seconde cause d'erreur, M. Gorini la trouve dans

<sup>1</sup> *Le peuple*, p. 37.

les préjugés des écrivains, c'est-à-dire dans une certaine répulsion, antérieure à tout examen, contre les hommes et les choses catholiques, dans une certaine affinité de bienveillance pour tout ce qui leur est hostile.

« Ne croyez pas, dit-il, qu'en abordant l'étude de l'histoire, un auteur puisse toujours faire dans son esprit le doute métholique de Descartes, pour n'y admettre que l'évidence. Non, l'on y arrive en ayant sur les hommes et sur les choses des partis pris, des convictions reçues de mille futiles circonstances. L'âme est pleine de préventions et de préjugés, au travers desquels la vérité subit les transformations les plus bizarres. Cette antipathie ne permet de voir en certains objets que le mauvais côté, et l'on n'y cherche pas le bien qui sert de compensation au mal, surtout on ne songe pas que ce mal apparent se dissiperait peut-être sous l'effort d'une critique bienveillante. Il faut, bien souvent, aimer une vérité pour la reconnaître : ceci ne laisse pas d'être aussi un péril ; car une opinion préférée paraît aisément évidente, et tout ce qui lui semble opposé dans l'histoire et autour de nous, on le hait, on le blâme. L'enthousiasme pour de nouvelles idées que doit caresser la faveur publique fait méconnaître la valeur des institutions qui régnèrent autrefois, et l'on dédaigne le passé parce qu'il ne ressemble pas au présent, comme s'il n'avait pas également été l'expression des besoins de nos pères.

« Ces défauts, très-communs, ajoute M. Gorini, se

compliquent de beaucoup d'autres. J'indiquerai les principaux.

« Parmi nos historiens célèbres , plusieurs sont nés poètes ; et, quelque titre qu'ils donnent à leurs œuvres , c'est de la poésie qu'ils écrivent. Le chantre d'Elvire n'est pas le seul fils des Muses qui ait convoité la gloire de Tite-Live et de Tacite. Sans doute, jamais style plus harmonieux que le leur ne vint orner un récit ; mais irez-vous demander une scrupuleuse exactitude à ces esprits indépendants que le positif accable comme une chaîne, et qui sont aussi à l'étroit dans la réalité que dans un cachot ? De capricieuses impressions dictent leurs jugements souvent contradictoires ; l'imagination et le sentiment altèrent les faits à leurs yeux , et parfois y suppléent. C'est en vain que dans la poudre d'une bibliothèque ces poètes-historiens se courbent sur une vieille charte ou un capitulaire mutilé ; au lieu de déchiffrer froidement les caractères, quelque peu cabalistiques , dont ces documents sont revêtus , leur génie impatient s'élance d'un bond dans la région des nuages et bâtit une théorie à propos de la première syllabe qu'ils ont entrevue. Ils sont poètes , il faut qu'ils créent. Aussi avez-vous pris garde qu'ils nomment leurs histoires des épopées ? Ce ne sont que des romans , tout comme celles des hommes remplis de préjugés , et que je signalais tout à l'heure , deviennent des pamphlets et des satires.

« Un vertige dont l'histoire n'est pas moins atteinte

que la poésie et la philosophie, c'est le besoin exagéré du neuf, du saillant, de l'imprévu, de l'inouï : cause monstrueusement féconde d'erreurs historiques ! il suffit au rénovateur qu'une idée ou un personnage aient été vénérés pour qu'il s'attache à les mépriser, ou qu'ils aient été méprisés pour qu'il en fasse l'apothéose. Dans un parallèle, certes fort inattendu, l'un de nos critiques les plus ingénieux compare ensemble les révolutionnaires et les littérateurs ; il nomme *jacobins* les écrivains dont nous nous occupons. » Suit une citation de M. Sainte-Beuve, après laquelle M. Gorini ajoute :

« Je continuerai, mais à un autre point de vue, ce rapprochement piquant de certains auteurs et des jacobins. M. Michelet a dit, dans son *Histoire de la Révolution française* : « Plusieurs de nos terroristes furent  
« des hommes d'une sensibilité exaltée, malade, qui  
« ressentirent cruellement les maux du peuple, et dont  
« la pitié tourna en fureur. Ce remarquable phénomène  
« se présentait principalement chez des hommes d'une  
« imagination faible et irritable, chez les artistes de  
« tous genres <sup>1</sup>. » Je suis pareillement convaincu que chez bien des écrivains hostiles à l'Église la haine est surtout un désordre physiologique. Parce que la religion fut obligée, comme toute mère, de châtier parfois ses fils mutins, ou seulement parce qu'elle n'a pas pu faire du moyen âge un Eldorado, des historiens aux

<sup>1</sup> T. I, p. 164.

nerfs surexcités l'injurient, et leur sensibilité colérique veut immoler le sacerdoce du dix-neuvième siècle en holocauste à la philanthropie.

« La lecture superficielle des documents originaux égare aussi bien souvent. Les pièces à consulter sont nombreuses; on les parcourt vite, ou l'on emploie des yeux étrangers, pas toujours assez intelligents. Pour abréger même encore davantage, on s'en tient aux recherches de ses devanciers, dont on autorise les erreurs en les adoptant : accident, certes, bien excusable, lorsque parfois on s'appuie sur des autorités généralement acceptées. Mais serait-il impossible de nommer certains écrivains qui, sachant à quel taux fabuleux est cotée par la mode chaque ligne tombée de leur plume, et combien de syllabes une heure de recherches sévères déroberait à leur manuscrit, se font de l'emprunt de toute main un procédé habituel et lucratif?

« J'accuse encore des fautes de nos auteurs la critique contemporaine, d'ordinaire muette sur le plus ou moins d'exactitude des faits racontés, avouant parfois qu'elle n'y tient pas beaucoup. Que si, de loin en loin, une voix s'élève pour réclamer sur quelque point au nom de la vérité, comme la protestation est timide ! avec quel soin on se hâte, en redoublant d'hommages et d'admiration, de consoler l'écrivain inculpé ! Mais, je le répète, de telles remarques sont tout à fait rares.

« Quand on juge un ouvrage historique, personne ne pense à la vérification des témoignages ; personne ne



refait le livre en compulsant de nouveau les originaux. Ce travail voudrait une année, et le journal exige le compte rendu dans un mois, peut-être dans vingt-quatre heures. On accepte donc les faits; on les suppose exacts. En face des marges chargées d'indications et de citations, un doute ne ressemblerait-il pas à une injure? Aussi est-ce aux résultats, aux systèmes, aux vues nouvelles ouvertes sur une époque que les examinateurs s'arrêtent, d'autant plus qu'ils y trouvent l'occasion naturelle d'improviser à leur tour quelque théorie. La rêverie est plus facile que l'érudition. Les Aristarques négligent l'exactitude des détails, les auteurs rassurés font de même. Ceux-ci composent les épopées historiques; ceux-là font de la critique transcendante. Pour Dieu! que quelqu'un veuille donc nous dire la vérité!

« Enfin, une dernière cause d'erreur, c'est l'idolâtrique estime que certaines personnes conçoivent pour elles-mêmes. L'un de nos historiens les plus connus proteste qu'on ne saurait rien faire de grand sans se croire Dieu<sup>1</sup>. Un homme se croire Dieu! Eh bien, est-il possible que les œuvres d'un historien accessible à de

<sup>1</sup> Michelet, *Histoire de la Révolution française*, t. I<sup>er</sup>, titre 1 : *Qu'on ne fait rien sans se croire Dieu*. De son *Histoire de la Révolution française à la Sorcière*, M. Michelet a encore fait du chemin, puisque, dans ce dernier livre, il prêche en toutes lettres l'adoration de Satan. Pauvre talent dévoyé que l'orgueil ou la haine de Dieu ont rendu fou!

telles illusions ne regorgent pas des méprises les plus fantastiques? Quand un auteur se sera persuadé qu'il est Jupiter, ne prendra-t-il pas toutes ses fantaisies pour des arrêts sans appel et songera-t-il à s'entourer de précautions contre l'inadvertance comme s'il était seulement Tillemont ou Bossuet? Quoiqu'elle se proclame moins crûment, la vanité, chez bon nombre d'autres écrivains, n'est pas moins convaincue de son infailibilité. » Nos lecteurs nous sauront gré, nous n'en doutons pas, d'avoir posé notre plume de critique, afin de mettre sous leurs yeux ces pages si pleines où l'éloquence de la pensée et du style le dispute à la sagacité la plus clairvoyante. Résumons M. Gorini.

Les causes qui, selon lui, ont pu induire en erreur nos historiens modernes sont leurs méthodes et leurs systèmes, leurs préjugés, leur besoin de faire de la poésie et du neuf, une sensibilité malade, produit de nos commotions révolutionnaires, la lecture superficielle des documents originaux, les défaillances de la critique, l'orgueil démesuré et devenu fou, et la vanité assez condensée pour se croire infailible. « Telles sont, reprend M. Gorini, les principales causes d'erreur auxquelles un historien est exposé, et c'est parce que je les vois si nombreuses et, pour ainsi dire, inévitables que je ne puis consentir à soupçonner de mauvaise foi ceux qui y succombent. D'ailleurs, par ce respect sincère des écrivains que je réfute, je me délivre du dégoût qu'apporterait la pensée que je suis aux prises avec des calom-

niateurs. » Nous prions nos lecteurs de prendre note attentive de ces dernières paroles. Elles révèlent un secret de la conscience de M. Gorini.

Parmi les causes d'erreur qui ont pu surprendre, sans l'excuser, la bonne foi, assez peu exigeante d'ailleurs, des historiens modernes, il en est une que l'auteur de la *Défense de l'Église* n'a pas signalée dans sa préface, mais sur laquelle il revenait souvent dans ses conversations.

Il était beau à entendre quand il peignait avec des paroles vivantes les étonnements qu'il éprouvait dans ses recherches, lorsqu'en compulsant les documents originaux il y trouvait précisément le contraire de ce que lui avait présenté l'érudition moderne. Or cette contradiction ne provenait le plus souvent, selon lui, que de ce que celle-ci n'était qu'une érudition de seconde main. Il l'avait constaté mille fois; il avait constaté que, malgré son affectation de savoir, malgré ces marges chargées des débris de textes originaux, de citations précises, d'indications des sources primitives, cette érudition, qui se targuait si fort de ses découvertes, ne faisait au fond le plus souvent que répéter, dans ses livres, ce qu'elle avait accepté aveuglément et sans contrôle sur la foi d'un premier faussaire; il avait constaté que ce premier faussaire, aussi heureux que hardi, avait, dans le principe, tronqué les textes pour adapter les faits ou les dits aux besoins de sa passion, et qu'il avait ainsi ouvert à ses successeurs en histoire une voie de

mensonge à peine soupçonnée, mais universellement suivie. M. Gorini accusait ces falsifications d'être d'origine protestante. Il prétendait qu'avec la réforme était née la grande conspiration de l'histoire contre la vérité. Les écrivains modernes, déjà en défiance du clergé par leur éducation et par le cours des idées de leur époque, ne doutaient pas qu'ils ne fussent mieux renseignés en puisant aux sources de la science allemande, anglaise et genevoise, qui avait une apparence d'impartialité et discutait les textes et les faits avec une assurance d'autant plus admissible en apparence, qu'elle ne se présentait que comme fondée sur l'étude même des documents originaux. « C'est par là principalement, ajoutait M. Gorini, que plusieurs brillants écrivains ont eu le malheur de prêter l'éclat de leur talent à des imputations mensongères contre la religion et l'Église catholiques<sup>1</sup>. »

A ce propos il souriait des trémoussements que se donnent quelques théologiens pour ramener à une interprétation orthodoxe certains textes ou certains faits reçus, et il trouvait leur argumentation naïve. « En vérité, disait-il, il n'y aurait point à se donner tant de

<sup>1</sup> On sait que M. Augustin Thierry fut sur le point de se faire protestant, qu'il se rendit à Genève à cette fin, et qu'il se fit même propagateur de bibles protestantes en France. L'influence des falsifications protestantes de l'histoire sur l'érudition moderne a considérablement grandi depuis la mort de M. Gorini. Nous n'hésitons pas à affirmer qu'elle est devenue, depuis quelques années, et qu'elle devient de plus en plus son inspiration principale.

mal. Il suffirait de vérifier dans les documents originaux; on serait alors tout stupéfait de n'avoir en face de soi que des textes tronqués, supposés ou interpolés, et quelquefois rien. La besogne de réfutation serait alors fort simple et surtout un peu meilleure. »

La sincérité de M. Gorini était telle, qu'il n'hésitait pas à convenir que quelques défenseurs de l'Église catholique n'avaient pas été exempts de torts, qu'ils n'avaient pas toujours été assez sévères dans le choix des textes, des faits et des preuves en faveur du catholicisme; qu'une prévention favorable leur avait parfois fait accepter trop facilement, comme démonstratifs, certains éléments d'apologie qui n'avaient qu'une valeur apparente; que, par ce procédé, qui venait non de leur mauvaise foi ni du parti pris de tromper, mais d'un manque d'études suffisantes, ils avaient été loin de servir la vérité, qu'ils lui avaient bien plutôt nuï, parce que la vérité ne doit être défendue que par la vérité, et parce qu'employer à la protéger, ne fût-ce qu'une seule fois, des armes peu légitimes, c'est autoriser ses adversaires à user contre elle des moyens les plus hasardés et les plus injustes. Du reste, M. Gorini ne voyait dans ces déviations de l'apologétique catholique qu'une exception fort rare; il signalait même, à ce sujet, entre les défenseurs tant soit peu autorisés de l'Église et ses adversaires, une différence tellement marquée, qu'elle lui semblait de nature à frapper, au

premier coup d'œil, tout homme instruit et non prévenu. Les premiers étaient calmes, modérés, scrupuleux dans le choix des preuves; les autres, ardents, impétueux, acceptant avec une facilité déplorable et une passion prononcée les documents les plus suspects, et créant même fréquemment, de propos délibéré, le mensonge et la calomnie.

Au milieu de tant d'erreurs dont l'ignorance, ou la mauvaise foi, ou une confiance trop crédule avaient encombré l'histoire, ce qui surprenait M. Gorini, c'était l'inaltérable pureté de la tradition catholique. Ce fait ne lui paraissait pas naturel, et il y voyait le doigt de Dieu.

Nos lecteurs n'auront maintenant pas de peine à comprendre que M. Gorini, en face de si nombreuses causes d'erreur, ait pu croire avec sincérité à la bonne foi de ses adversaires et que, vers la fin de sa vie, il ait pu écrire ces belles paroles : « Je n'ai vraiment pas eu grand mérite à rester poli envers des hommes tels que MM. Thierry et Guizot; il m'a suffi de comprendre que la vérité, comme toute autre lumière, doit être sereine pour éclairer. Ce n'est pas qu'il ne puisse se rencontrer dans les bas-fonds de la littérature certains adversaires avec lesquels il n'y a d'autres gants à prendre qu'un ceste; mais, dans ces cas-là, il faut tant d'habileté pour s'en servir, que tout lutteur ne doit pas y avoir recours. » Cette dernière phrase nous donne assez clairement à entendre que, si M. Gorini a cru à la bonne foi

des hommes qu'il a combattus dans ses écrits, il n'y a pas cru aveuglément.

N'ignorant rien des illusions nombreuses qui s'imposent si facilement à la faiblesse et aux obscurités natives de l'esprit humain, il a été charitable pour ses égarements et n'en a rejeté la cause sur la mauvaise foi que lorsqu'il lui a été impossible de supposer une excuse favorable; et encore est-il juste de dire qu'il ne s'est jamais plu dans la découverte du parti pris de tromper de la part d'un auteur, et qu'il s'est constamment imposé le devoir de n'en pas entretenir le public. Cela n'empêche pas sa conviction de se faire jour çà et là, ou tout au moins de colorer sa phrase d'une semi-transparence. C'est ainsi qu'il nous a dit que son respect pour les écrivains qu'il réfutait le délivrait « du dégoût que lui apporterait la pensée d'être aux prises avec des calomniateurs. » C'est ainsi qu'ailleurs il nous apprend qu'il ne se regarde point comme investi du droit de se faire le justicier de Dieu contre les brigandages de l'histoire, ajoutant que, si ses adversaires ont eu la volonté de tromper, c'est leur affaire, qu'il les abandonne aux sévérités de leur conscience. Il est, dans un autre endroit, plus explicite encore, et le mot propre lui échappe. « Si ce que l'on a dépensé, dit-il, contre les grands hommes de l'Église, en commentaires fabuleux, *en ruses de toute espèce*, si tout cet esprit, cette verve, cette fécondité d'invention, cette persévérance de rancune, avaient été consacrés à la vérité,

Dieu ! de quels chefs-d'œuvre nous pourrions nous glorifier ! »

Il était, dans ses conversations et dans ses correspondances épistolaires, plus affirmatif sur ce grave sujet. Quelques mois avant sa mort, il écrivait, d'une main défaillante, à l'un de ses amis : « C'est à se décourager quand on voit avec quelle triomphante hardiesse se pose en public l'histoire falsifiée. Avez-vous pris garde à la lecture faite en présence de toutes les académies, le 17 août (1857), par M. Amédée Thierry ? Il y avait là un vrai défi jeté à qui sait lire les pièces originales. Pourtant M. Amédée Thierry, de qui j'ai eu l'honneur de recevoir plusieurs fois des lettres, est un excellent homme. Walter Scott a gâté tous ces messieurs. » Du reste, alors même que le docte abbé ne supposait pas dans les écrivains rationalistes le dessein prémédité de tromper, il était loin de les absoudre de toute culpabilité dans leurs erreurs. Leur sincérité quand il l'admettait, ne lui apparaissait que trop souvent comme entachée d'un vice originel. Il suffit pour s'en convaincre de relire les pages que nous avons citées plus haut. La vanité qui se croit infallible, l'orgueil qui se déifie, l'ignorance qui se drape dans un manteau de fausse érudition par horreur du travail ou par amour du lucre, le préjugé qui repousse avec haine et sans examen le Christ et son Église, ou qui ne va demander ses témoignages qu'à leurs ennemis ; certes, ces passions et tant d'autres semblables peuvent bien envelopper les yeux d'un



nuage et empêcher de voir; mais à coup sûr elles ne sont pas innocentes. M. Gorini a donc le sentiment profond de la responsabilité qui découle pour tant d'écrivains de leurs graves et dangereuses erreurs, inconscientes peut-être dans leur manifestation, mais volontaires dans leur principe. Ce sentiment éclate de toutes parts sous sa réserve même, et c'est ce qui fait que sa modération n'est pas communicative, et que le lecteur s'indigne d'autant plus que l'auteur s'indigne moins.

C'est là aussi ce qui donne à l'humble curé de campagne une si ferme attitude devant des adversaires qui le dominant cependant de toute la hauteur de leur taille et de leur renommée; c'est ce qui l'enhardit parfois à leur décocher l'épigramme et le trait malin; car il les plaisante et les persifle aussi, et il faut voir avec quelle finesse et quelle grâce! Cette qualité n'a pas été assez remarquée dans son ouvrage. Aux exemples que nous avons produits plus haut, ajoutons quelques citations prises au hasard.

« Selon M. Guizot, la Trinité (c'est M. Gorini qui parle) serait une conception de saint Athanase, de saint Hilaire et de saint Basile, qui combattirent les ariens antitrinitaires; la grâce, la prédestination, auraient été imaginées par saint Augustin, l'antagoniste de Pélage; la pratique du jeûne et de la continence, le respect des saintes reliques, seraient nés dans la cellule de saint Jérôme qui les défendit contre Jovinien, Helvidius et

Vigilance ! C'est absolument comme si l'on prétendait que M. Guizot est le créateur de la langue française, parce qu'il a écrit un *Dictionnaire des synonymes* <sup>1</sup>. » La pointe, on le voit, n'est pas trop mal aiguisée.

« L'intervention du saint-siège n'était ni orgueilleuse ni tumultueuse ; elle restait d'autant plus calme qu'elle était légitime, obéie et paternelle. Ne serait-ce pas pour cela que le chantre d'Ahasvérus et de Prométhée ne l'a pas reconnue <sup>2</sup> ? » Pauvre M. Quinet, il est pris au défaut de la cuirasse ! Le malicieux curé se fait un jeu de le piquer.

« La papauté, dit-il encore, a sagement agi, comme une souveraine qu'elle est, en provoquant les débats et un jugement solennels. M. Quinet préférerait que le pape eût écrit, disserté, argumenté ; je le comprends ; M. Quinet a été professeur, mais Sylvestre était souverain pontife <sup>3</sup>.

« Il y a vraiment plaisir à voir l'assurance avec laquelle M. Quinet, dans sa course précipitée à travers l'histoire, nous jette, en fuyant, ses assertions et ses découvertes. Les papes, s'écrie-t-il, ne convoquaient ni ne présidaient les conciles, et il passe à autre chose. — Mais des preuves ! Ah ! ne lui en demandez pas.

<sup>1</sup> T. III, p. 42.

<sup>2</sup> T. III, p. 224.

<sup>3</sup> T. III, p. 226.

A-t-il donc du temps à perdre pour s'occuper de ces alourdissantes futilités? Un peu moins pressé, voici ce qu'il aurait remarqué... <sup>1</sup>. » Que dites-vous, lecteurs, du bonhomme de la Tranclière? N'a-t-il pas dans son carquois de bonnes flèches bien barbelées? MM. Quinet, Ampère, de Saint-Priest, Aimé Martin, en ont, plus que les autres, ressenti les blessures. Continuons à citer :

« Le *Dictionnaire de la Conversation*, à la suite de fort belles considérations de M. Laurentie sur la papauté, publie un travail tout contraire de M. Viennet. On a voulu mettre ainsi en présence la philosophie et l'orthodoxie... Quand on voit M. Laurentie traînant après lui cette compilation de vieilles injures contre l'Église, on dirait d'un aigle emportant quelque hideux reptile dans ses serres <sup>2</sup>. »

Le mot est dur. Mais voici qui est plus fort : c'est une épigramme regrettable qui va jusqu'à la personnalité; curiosité rare dans l'œuvre de M. Gorini; elle mérite, à ce titre, d'être connue.

« On ne peut retenir un sourire, bien douloureux pourtant, quand on cherche de quelles lèvres part ce reproche fait à l'Église de n'avoir pas laissé régler le dogme et la morale par des votes populaires, et, quand on reconnaît qu'il vient de celui-là même qui, à force

<sup>1</sup> T. III, p. 232.

<sup>2</sup> T. III, p. 274.

de refuser d'élargir l'entrée des assemblées électorales, à force d'en écarter même les *capacités*, si elles étaient dépourvues du bordereau d'un percepteur, a fait naître ou du moins a préparé la plus menaçante des révolutions <sup>1</sup>. »

Ici, évidemment, l'honnête curé s'est émancipé. Il faut le lui pardonner, c'est la seule fois.

La longueur de cette étude sur la *Défense de l'Église* ne peut trouver son excuse que dans la pensée générale qui l'a inspirée. Nous n'avons pas seulement prétendu faire l'analyse d'un livre; nous avons entendu, par-dessus tout, initier les hommes du monde aux procédés d'une critique et d'une érudition vraiment sacerdotales, et leur montrer avec quelle honnêteté, avec quelle charité, avec quel respect la science est traitée dans le sanctuaire catholique.

Terminons par une citation où les diverses qualités de M. Gorini, comme écrivain, se fondent et s'harmonisent ensemble; grâce, énergie, trait vif et imprévu, pointe spirituelle et pénétrante, dialogue serré et incisif; il s'agit du célibat. « D'autres ont prouvé, dit-il en s'adressant à M. Aimé Martin, que le renoncement au mariage n'est pas essentiellement contraire à la constitution physique de l'homme, et que la physiologie ne donne pas un démenti à l'Église. Je passe donc à l'étude de quelques autres difficultés.

<sup>1</sup> T. III, 141.

« Le renoncement au mariage est, selon M. Aimé Martin, un abominable vœu d'homicide contre la postérité. Bon Dieu ! Fénelon, Vincent de Paul, Jésus-Christ homicides ! Quelques applications de ce principe en feront sentir l'étrangeté.

« S'il est vrai que le célibat nous soit absolument défendu, parce qu'autrement, « pour être agréable à Dieu, il faut tuer dans notre sein les générations à venir <sup>1</sup>, » voilà les moralistes forcés de dire qu'au lieu de verser des larmes stériles, la jeune veuve désolée doit se hâter de tendre la main à un nouvel époux, par pitié pour les générations à venir qu'une vie de deuil, bien moins encore, une année de retard va tuer. Nous aurons donc soin d'enseigner que le grand souci des époux doit être de s'entourer d'une famille si nombreuse, si fourmillante, qu'elle fasse envie à Priam, qui n'avait que cinquante fils ! La polygamie même, proscrite par M. Aimé Martin, deviendra parfois indispensable après telle guerre qui aura trop abondamment moissonné dans les rangs du sexe masculin ; sans cela, que d'âmes errantes sur les bords du Léthé chercheraient en vain le chemin de la vie !

« Dira-t-on que toutes ces décisions sont des folies ? Je sais bien qu'elles sont d'insignes folies, et c'est à cause de cela que je les présente, voulant faire com-

<sup>1</sup> *Éducation des mères de famille*, par M. Aimé Martin, liv. IV, ch. VII.

prendre que le principe dont elles sont l'application ne saurait être vrai. Par conséquent, puisque nous pouvons, sans crime de lèse-humanité, malgré le danger de tuer en nous les générations futures, rester célibataires la moitié de notre vie, le prêtre et le moine sont autorisés à garder pendant leur vie entière le célibat.

« — Mais vous êtes, nous dit-on, en opposition avec la nature !

« — Vous croyez ? Cependant votre pieux bréviaire du nouveau converti, le roman de Rousseau vous répond : « La nécessité du mariage est chimérique et  
« connue seulement des gens de mauvaise vie. Tous  
« ces prétendus besoins n'ont pas leur source dans la  
« nature, mais dans la dépravation des sens <sup>1</sup>. »

« — Voyez cependant comme cette sainteté n'aboutit, de chute en chute, qu'à l'abîme du déshonneur.

« — Oui, vous avez de loin à loin aperçu dans la fange se rouler quelque chose qui ressemble à un prêtre ; mais, sachez-le, ce clerc incontinent aurait été mari adultère comme il y en a tant ; ce n'est pas le mariage, c'est la vertu qui lui manque.

« — Après tout, quel joug que le célibat ! Et pourquoi l'ajouter à tant d'autres ? — J'en conviens, c'est un joug, mais qui, le plus souvent, quand on regarde dans les coulisses de la comédie humaine, paraît infi-

<sup>1</sup> *Julie*, deuxième partie, lettre xxvii.

niment moins pesant que celui du mariage. Bienheureux moralistes, qui semblent n'avoir jamais rencontré l'hymen que couronné d'une auréole d'hémistiches de Legouvé ! »

M. Gorini se plaît souvent à se découvrir devant ses adversaires et à leur dire : Mes maîtres ! Nous en connaissons plus d'un qui ne risquerait pas de descendre au-dessous de son mérite en en faisant autant devant son sage mentor.

## CHAPITRE X

Joie que M. Gorini éprouve du succès de son livre. — Ses motifs et sa légitimité. — Les témoignages les plus flatteurs lui arrivent de toutes parts. — Charmante lettre adressée de Paris. — La *Défense de l'Église* arrive aux représentants les plus distingués de la littérature et de la science. — Leur étonnement. — Anecdote. — Approbation chaleureuse de l'épiscopat français. — Lettres de M<sup>sr</sup> Pavy, de M<sup>sr</sup> Plantier et de M<sup>sr</sup> Pie. — Tristes divisions des catholiques. — Les deux partis sont d'accord pour accueillir et patronner l'œuvre de M. Gorini. — Le P. Lacordaire, M. Foisset, M. de Montalembert, M. L. Veuillot. — Les adversaires de M. Gorini deviennent les auteurs du grand succès de son livre. — Pourquoi. — Ils lui écrivent des lettres charmantes. — M. Henri Martin. — M. Cousin; lettre. — M. Augustin Thierry. — Histoire de son retour aux principes religieux. — Traits et paroles admirables. — Correspondance de M. Gorini avec M. Hamon à ce sujet. — Relations de M. Hamon avec M. Augustin Thierry. — Deux lettres de ce dernier à M. Gorini. — Il désire le voir à Paris. — Lettre de M<sup>sr</sup> Sibour à ce sujet. — Mort chrétienne de M. Augustin Thierry.

M. Gorini éprouva une joie d'autant plus grande du succès de son livre, qu'il « avait été plus loin d'es-



pérer l'accueil que la Providence lui avait ménagé <sup>1</sup>, » joie saine et fortifiante, parce qu'elle était pure, et que l'amour-propre n'y avait aucune part. Quoi de plus légitime, en effet ? Ce livre n'était-il pas le fruit longtemps attendu, heureusement mûri, de vingt ans de travail, le produit de sa vie, le sang même de son sang ? N'était-il pas lui-même ? Ne donnait-il pas à son existence ici-bas sa consécration et sa valeur ? N'était-il pas l'accomplissement de sa mission, sa dette payée à Dieu et à l'Église, la couronne de son sacerdoce, la profession de foi enfin de ses croyances les plus intimes et les plus chères ? La joie qui naît de ces graves sentiments et de ces austères pensées est une noble satisfaction qui n'a rien de commun avec la vanité et l'orgueil.

Le contentement de l'intéressant écrivain s'exprime dans ses lettres avec une naïveté touchante, avec une telle aisance et un tel abandon, que l'on dirait qu'il parle d'un autre : homme admirable, bien vide de lui-même ; car il a vraiment la candeur et l'innocence de l'humilité. « Je viens de lire dans *la Gazette de Lyon*, écrit-il à M. Gourju, votre bienveillante appréciation de mon livre sur quelques *inexactitudes* <sup>2</sup> historiques des principaux auteurs de notre époque. Il ne m'est pas possible de vous exprimer toute ma reconnaissance.

<sup>1</sup> Ce sont les paroles de M. Gorini lui-même dans l'avertissement qui est placé en tête de la deuxième édition.

<sup>2</sup> Toujours *quelques inexactitudes*.

J'avais bien demandé souvent à Dieu qu'il daignât épargner à mon ouvrage de trop rigoureuses critiques; mais jamais je n'ai espéré des louanges aussi flatteuses que celles que vous m'avez prodiguées. Tout d'ailleurs se réunit pour me les rendre précieuses; car, sans parler de votre très-légitime compétence, ce jugement a été spontané, puisque l'on y sent comme la joie d'un lecteur satisfait qui a besoin de communiquer son impression. Vous pouvez deviner, monsieur, combien votre article m'enchanté, puisque, lors même qu'il ne me regarderait pas directement, il me plairait encore beaucoup par la très-heureuse manière dont vous saisissez et exprimez les intentions, les procédés et l'art stratégique de l'auteur <sup>1</sup>. »

Ailleurs, M. Gorini s'appelle un auteur *sans prétention*, faisant ainsi de lui-même, sans s'en douter, un magnifique éloge et le mieux mérité du monde. C'est à la vérité qu'il pense, et non pas à lui-même. Il n'est pas douteux, cependant, que les sévérités de la critique ne lui eussent été pénibles. Nos lecteurs n'ont pas manqué de prendre garde à une phrase de ses lettres que nous venons de citer, trahissant ses appréhensions. Elles ne se comprennent que trop. Le délaissement dans lequel il avait vécu pendant de si longues années avait développé en lui une sensibilité excessive et légèrement

<sup>1</sup> Lettre à M. Gourju, Saint-Denis, le 5 octobre 1853.

ombrageuse; et puis, son livre n'était-il pas l'enfant de sa douleur? Indifférent pour tout ce qui ne concernait que lui-même, il était d'une impressionnabilité délicate pour tout ce qui tenait à ce cher livre. Qui-conque y touchait le blessait au cœur. Aussi quelques restrictions, apportées çà et là à l'approbation générale, lui causèrent-elles une tristesse qu'il eut de la peine à surmonter.

Elles furent heureusement fort rares. Chaque jour, au contraire, lui arrivaient de toutes parts les témoignages les plus flatteurs. « Nous avons lu, lui écrivait-on de Paris, dans notre *cercle catholique* de jeunes gens, un certain nombre de bons travaux, entre autres des études consciencieusement faites par un certain abbé Gorini, Italien de nom, bon Français de naissance et de cœur, curé et chanoine de l'excellent diocèse de Belley, qui a eu l'honneur d'ouvrir la voie du redressement des erreurs historiques modernes, qui a ainsi rendu un service inappréciable à la cause catholique, et qui, par-dessus le marché, est le meilleur des hommes, comme le signataire de cette lettre a eu le bonheur d'en faire l'expérience. Il s'ensuit que l'abbé Gorini est devenu une des connaissances intimes de notre cercle catholique, et que, s'il arrivait qu'il fit le voyage de Paris et se présentât audit cercle en disant : *Je suis l'abbé Gorini*, nul n'aurait besoin de demander des explications, et tous seraient enchantés de recevoir une pareille visite. Mais on dit qu'il est si casanier, qu'il ne viendra peut-être

jamais visiter la capitale, et que, s'il y vient, il est si modeste, que c'est à peine s'il osera se montrer dans ce cercle, où il ne compte cependant que des amis. »

La *Défense de l'Église* arrivait peu à peu aux mains des hommes les plus considérables de l'époque, des représentants les plus distingués de la littérature et de la science. Ceux à qui l'on répétait que ce livre était l'œuvre d'un pauvre curé de campagne, confiné dans un désert, n'en revenaient pas d'étonnement<sup>1</sup>. L'un d'eux, ayant su, au titre de l'ouvrage, que l'auteur était curé de Saint-Denis, rapprochait du centre des lumières le curé de cette paroisse inconnue, le plaçait aux portes de Paris, et, désireux de voir de près et de connaître ce prodige de savant, il s'en allait frapper au presbytère de Saint-Denis, près des tombeaux de nos rois, tout surpris de n'y point trouver celui qu'il cherchait, plus étonné d'apprendre qu'il avait habité jusque-là au milieu des marécages, dans la lointaine et insalubre province de la Dombes, et que le Saint-Denis devenu depuis peu sa résidence était tout simplement dans le voisinage de la petite ville de Bourg en Bresse.

L'épiscopat français ne fut point avare d'encouragements pour le prêtre, vraiment digne de ce nom, qui relevait si bien le sacerdoce du reproche d'ignorance, de toutes parts si insolemment prodigué. Les plus illustres représentants, M<sup>gr</sup> Pie, M<sup>gr</sup> Dupanloup, M<sup>gr</sup> Plan-

<sup>1</sup> Voir plus loin deux lettres de M. Aug. Thierry.

tier, M<sup>gr</sup> Pavy, M<sup>gr</sup> Debelay, M<sup>gr</sup> Sibour, etc., lui adressèrent les lettres les plus flatteuses. « Vous me rendez bien heureux, lui écrivit M<sup>gr</sup> Pavy, évêque d'Alger, en me rappelant que nous avons été condisciples. Je ne sais si mes souvenirs, pour l'ordinaire assez fidèles, me trompent cette fois, mais je crois être sûr que vos traits sont restés empreints dans ma mémoire. En tout cas, votre bel ouvrage m'a fort réjoui le cœur. J'avais eu la fantaisie de faire ce que vous avez fait; ç'a été une immense satisfaction pour moi que de voir traité, avec cette érudition, avec ce talent et cette modération, un sujet que, faute de livres, je n'aurais pu qu'effleurer, et dans lequel, peut-être, j'eusse été plus gêné que vous, à raison de mes relations personnelles avec les principaux auteurs que vous réfutez. Un bon livre sur les philosophes contemporains ferait un digne pendant à celui que vous avez publié sur nos historiens. Il aurait le même succès et ne serait pas moins utile; c'est une entreprise digne de vous. »

M<sup>gr</sup> Plantier, évêque de Nîmes, trouvait dans la *Défense de l'Église* « une érudition sûre et de première main, une intelligence complète et précise des erreurs historiques de notre époque, une manière de les discuter, ou plutôt de les confondre, ferme, lumineuse, méthodique, et toujours d'autant plus victorieuse qu'elle est plus mesurée. Toutes ces qualités, ajoutait-il, font la gloire de votre grand ouvrage, et lui-même est une des gloires de notre temps. Il possède, à un degré qu'on

ne possède généralement plus aujourd'hui, la solidité de la science et la modération de la force. »

Nous avons choisi, entre beaucoup d'autres, ces deux témoignages, parce que M<sup>sr</sup> Pavy et M<sup>sr</sup> Plantier sont des juges très-compétents en érudition historique, ayant été tous deux professeurs à la faculté de Lyon. Nous nous ferions néanmoins un reproche de ne pas confirmer l'appréciation des deux savants prélats par celle de l'illustre évêque de Poitiers. « Votre plume, monsieur le curé, est l'une des plus utilement taillées qui aient été mises au service de la vérité dans ces derniers temps. Votre *Défense de l'Église* restera un des livres les plus écrasants pour le rationalisme historique et philosophique, qui a mêlé ses poisons à tout ce que notre siècle produit. Continuez de consacrer à la défense de la foi le beau talent et les loisirs dont le Seigneur vous a gratifié. »

Les évêques ne se contentèrent pas d'honorer de leurs suffrages l'auteur de la *Défense de l'Église*. Plusieurs recommandèrent chaleureusement son livre à leur clergé; quelques-uns même publièrent des mandements à ce sujet. L'évêque d'Alger fit presque une obligation à ses prêtres de posséder, dans leurs bibliothèques, ce grand et important ouvrage.

Les laïques éminents que l'Église comptait en France comme ses plus vaillants champions n'avaient pas attendu le signal des évêques pour féliciter M. Gorini. Chose admirable et qui est un bel éloge, l'appro-

bation de ce côté fut unanime et sans restriction. On était à la douloureuse époque qui avait divisé les forces du parti catholique, si bien discipliné et par là même si puissant sur l'opinion publique, pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe. Au moment où l'union était plus nécessaire que jamais contre le voltairianisme sorti des cendres réchauffées du dix-huitième siècle, contre la révolution déchaînée et la guerre à mort déclarée à la papauté, on avait vu les chefs respectés de cette glorieuse milice se séparer en deux camps hostiles, pour des questions secondaires que l'Église abandonne à la liberté des opinions personnelles en réclamant de tous charité et tolérance; on les avait vus tourner leurs armes les uns contre les autres, à la grande joie des incroyants. La lutte était d'autant plus vive, que les amours-propres étaient engagés<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il va sans dire que nous n'entendons prendre aucun parti dans ces déplorables débats. Nous voudrions que, dans ces questions laissées libres par l'Église, chacun, en gardant, si cela lui fait plaisir, son opinion, respectât la liberté des autres, et que si, parfois, il y a lieu de discuter, les catholiques sussent discuter en frères. Nous voudrions que l'on posât moins l'absolu dans des matières qui concernent la politique, la discipline, les rapports de l'Église et de l'État, la tolérance, etc., toutes choses contingentes qui sont sujettes à varier selon les temps, les lieux et les circonstances, et qui, partant de quelques principes incontestables, s'appliquent cependant d'une manière diverse et avec une opportunité déterminée par la prudence. Ne serait-il pas d'ailleurs aussi juste que charitable de se rappeler que, dans tout ce qui n'est pas de foi, la pauvre raison humaine est bien infirme et qu'il reste, au péril et dommage de chacun, assez de chance d'erreur pour ne pas se croire en droit

Dans un pareil état de choses, il est difficile de plaire aux uns sans déplaire aux autres. M. Gorini y réussit.

« Votre ouvrage, lui écrit le Père Lacordaire, m'a fait un grand plaisir par l'honnêteté du style, la justesse des points de vue et le bon ton de polémique qui y règne d'un bout à l'autre. *L'invention* en histoire est une des plaies de notre époque; on ne l'étudie pas; on la crée par une espèce de divination qui tient aux passions ou aux préjugés de l'auteur. L'Église a pour elle le vrai sens historique, comme le vrai sens rationnel, moral et politique, et votre livre en est un témoignage. » Ailleurs l'éloquent dominicain, dont les tendances sont bien connues, dit encore : « La justesse de vos preuves est rehaussée par la correction élégante du style et surtout par le ton de modération et d'urbanité si rare aujourd'hui dans la polémique que l'on intitule *catholique*. La vôtre, monsieur le curé, est instructive, honnête, ferme et modérée tout à la fois, chrétienne enfin : c'est beaucoup dire, en ce temps-ci surtout, mais pas plus que vous ne méritez. »

« Vous avez dignement commencé, monsieur l'abbé, dit M. Foisset, le redressement des torts des adversaires de l'Église. Poursuivez votre tâche, achevez votre œuvre. Vous aurez mieux mérité de la religion que

d'imposer son sentiment, parût-il être la vérité ? Cette manière de voir était celle de M. Gorini. — Il blâmait tout excès de polémique, quelque part qu'il le rencontrât.



beaucoup d'autres qui font plus de bruit et qu'on prend pour les héros de la polémique religieuse parce qu'ils ont le verbe élevé et qu'ils traitent de haut en bas leurs contradicteurs. Les juges compétents ne s'y trompent pas... Une réfutation ferme et mesurée comme la vôtre témoigne d'une force bien supérieure, de la force même de la vérité, qui n'a pas besoin de l'exagération parce qu'elle est sûre d'elle-même. Aussi bien la victoire, en définitive, ne demeure-t-elle point à ceux qui ont frappé le plus fort, mais à ceux qui ont frappé le plus juste. »

« Laissez-moi vous dire, écrit à son tour à M. Gorini M. de Montalembert, que personne n'a pu vous lire avec plus d'attention, de profit et de sympathie que moi. Vous en verrez la preuve, si le bon Dieu me prête assez de force et de vie pour terminer l'ouvrage auquel je travaille depuis près de vingt ans sur les moines d'Occident, et qui a été interrompu par tant d'autres labeurs et tant d'autres devoirs. Il faut que je vous rappelle, à cette occasion, que j'ai été, si je ne me trompe, le premier *parmi les catholiques*<sup>1</sup> à réhabiliter, par mon *Histoire de sainte Élisabeth*, l'étude du moyen âge à une époque où le clergé tout entier professait sur cette époque les idées de Fleury et de Bossuet. Aujourd'hui il donne dans l'excès contraire. Mais, s'il n'était nourri que d'ouvrages aussi sensés, aussi con-

\* C'est M. de Montalembert qui souligne.

scientifiques, aussi forts de raison et de science que le vôtre, il se tiendrait dans ce milieu équitable et lumineux où la religion a tout à gagner et où elle est inattaquable. » Dans une autre lettre, M. de Montalembert ajoutait : « Vous représentez plus que personne, monsieur le curé, le véritable ton de la polémique chrétienne. Votre ouvrage est de ceux que je place au premier rang des productions historiques de ce siècle. »

On voit que la fraction de l'ancien parti catholique appelée libérale, tout en professant la plus haute estime pour les travaux de M. Gorini, le revendiquait comme l'un des siens. La fraction opposée était loin de le repousser. M. L. Veuillot avait patroné son livre dès son apparition. Il s'en félicitait : « C'est un grand honneur pour moi, dit-il dans une lettre, d'avoir été des premiers à signaler un ouvrage aussi utile que le vôtre. Je suis convaincu que la *Défense de l'Église* fera plus de bien encore qu'elle n'en a fait. Vous avez ouvert une voie qui sera suivie et qui obligera les menteurs à moins mentir. Puissiez-vous être encore longtemps le guide de ceux qui voudront, à votre exemple, protéger la vérité ! » Nous trouvons, dans une autre épître du redoutable polémiste, les paroles caractéristiques suivantes : « Il ne m'a pas du tout déplu qu'on louât votre douceur et qu'on l'opposât à ma rudesse. Ni votre douceur ni ma rudesse ne sont des crimes à mes yeux. Nous faisons l'un et l'autre de notre mieux ; il faut plusieurs notes dans un concert. »

Tous ces suffrages étaient extrêmement honorables pour le modeste curé de campagne et le relevaient pleinement des longs oublis du passé. L'heure de la renommée avait sonné pour lui. Ce n'est point, toutefois, du côté religieux que devait venir le grand succès de son œuvre. Ses promoteurs les plus efficaces devaient être, le croirait-on ? ses adversaires eux-mêmes, ceux dont il avait si bien criblé les erreurs. Ce fait, dont il serait difficile de citer un autre exemple, honore notre siècle. Il s'explique pourtant. La science de M. Gorini n'était pas de nature à pouvoir être contestée par les écrivains qu'il avait pris à tâche de combattre ; elle était de trop bon aloi. Elle inspirait donc l'estime et le respect, et couvrait de son prestige l'habit dédaigné du sacerdoce ; la candeur et la modestie du docte abbé prévenaient en sa faveur ; sa modération et sa politesse étaient parfaites ; mais ce n'était pas tout. Il avait eu l'art de se poser en admirateur de ses antagonistes, et ses coups les plus forts, il ne les leur portait jamais qu'après avoir abaissé ses armes devant eux : tactique qui, du reste, était sincère ; mais elle était habile ; car elle avait épargné à l'amour-propre des blessures douloureuses et facile à aigrir. Ce soin délicat de porter des coups sans faire mal avait, plus qu'aucun autre moyen, ménagé à M. Gorini un accès sympathique dans l'esprit des historiens rationalistes. Ils lurent ses critiques ; ils en furent frappés sans en être offensés ; l'estime que, tout en les combattant, leur

prodiguait ce prêtre, si érudit et si homme de bien, leur plut; elle sembla les relever à leurs propres yeux; ils approuvèrent dans leur conscience ses rectifications; quelques-uns publièrent hautement et sincèrement leur adhésion; ceux-là même qui n'avaient pas le courage ou la volonté de se désavouer convenaient pourtant ou faisaient semblant de convenir qu'il avait raison. M. Sainte-Beuve, M. Amédée Thierry, M. Charles de Rémusat, etc., lui écrivirent des lettres charmantes. Tous le félicitaient de ses travaux, protestant être disposés à en faire leur profit et se permettant à peine quelques réserves sur des vues de détail. Il n'est pas jusqu'à M. Henri Martin, l'auteur d'une nouvelle et déplorable *Histoire de France*<sup>1</sup>, qui n'assure par lui-même et ne fasse affirmer par M. Augustin Thierry qu'il en est aux regrets de n'avoir pas connu assez tôt les travaux de

<sup>1</sup> Voici le jugement porté par un juge très-compétent, dom Pitra, aujourd'hui le cardinal Pitra, sur M. Henri Martin et son *Histoire de France* :

« Je serai heureux d'apprendre, écrit-il à M. Gorini, que vos lances continuent de se croiser avec M. Henri Martin. La nouvelle et détestable édition de son histoire est un défi que les couronnes et les dépouilles opimes de l'Institut rendent plus insolent et plus intolérable; vous aurez facilement raison de cet adversaire d'assez médiocre valeur. » Cette citation complète les jugements que nous avons essayé de formuler sur les historiens rationalistes combattus par M. Gorini. Il n'a point été question plus haut de M. Henri Martin, parce que M. Gorini ne l'a rencontré que postérieurement à la publication de la première édition de sa *Défense de l'Église*, dans une petite dissertation dont il sera question plus loin.

M. Gorini, et qui ne lui promette d'en tenir compte dans une prochaine édition.

M. Cousin s'est ruiné en promesses d'amendement qui, cependant, il faut en convenir, n'ont pas toutes été stériles. Ayant reçu de M. Gorini un opuscule intitulé : *Que devient la raison soumise à la foi?* dans le temps même où il travaillait à la révision de ses œuvres philosophiques, il adressa au curé de Saint-Denis une lettre que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire : « Une longue et pénible maladie m'a empêché de vous remercier plus tôt de l'opuscule intéressant que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Je le fais aussitôt que je le puis, en y joignant de particulières félicitations sur la bonne foi et la sincérité chrétienne qui vous ont fait accueillir avec bienveillance la préface de la dernière édition des *Premiers Essais*. Je ne suis point éloigné de penser comme vous sur certaines formules trop absolues, et je m'occupe en ce moment de donner une édition définitive de mon premier enseignement de 1815 à 1820, que je désire rendre au moins irrépréhensible et irréprochable aux yeux de tout chrétien éclairé. Trois volumes ont déjà paru... Si quelqu'un des volumes publiés est tombé sous votre main, ainsi que les *Premiers Essais*, et que vous y ayez découvert quelque phrase qui vous parût encore équivoque, même aux yeux de la bonne foi, vous m'obligerez beaucoup de me la signaler<sup>1</sup>. » N'est-ce pas un beau et noble spectacle

<sup>1</sup> 18 décembre 1856.

que de voir le roi de la philosophie éclectique, vaincu par la science d'un obscur et modeste prêtre, s'abaisser devant lui, lui soumettre ses ouvrages et réclamer ses lumières !

Que l'on n'équivoque pas ici sur la sincérité ; de pareilles démarches peuvent bien ne pas aller jusqu'à la conversion complète ; mais elles sont sincères et elles honorent tout à la fois la science profonde et le sacerdoce chrétien. Puissent-elles devenir le gage d'une alliance de plus en plus indispensable au salut de la raison et de la liberté humaine, au salut même de la société !

M. Gorini rencontra une approbation plus sympathique encore que toutes celles que nous venons de mentionner, une approbation qui fut pour lui, plus que toutes les autres, le sujet d'une grande consolation ; ce fut celle de M. Augustin Thierry<sup>1</sup>. L'illustre auteur des *Lettres sur l'histoire de France*, qu'on se plaisait à appeler alors le prince des historiens modernes, avait une âme honnête et un cœur droit. Ses préjugés philo-

<sup>1</sup> Ce que nous allons dire de M. Augustin Thierry nous parait si important, que nous tenons à indiquer très-positivement nos sources. Nous avons puisé les détails que l'on va lire : 1° dans la correspondance de M. Gorini avec M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, et avec M. Augustin Thierry ; 2° dans le discours que M. Hamon a prononcé aux funérailles de M. Augustin Thierry, discours qui a été reproduit par presque tous les journaux de l'époque ; 3° dans les conversations que nous avons eues avec quelques prêtres de l'Oratoire.

sophiques l'avaient empêché de discerner dans l'histoire la vérité religieuse ; mais il en sentait le besoin. Comme toutes les âmes d'élite qui n'ont pas le bonheur de croire, il recélait dans sa conscience des vides profonds, et, avide de les combler, il avait demandé au protestantisme un élément plus approprié à la nature de son esprit, — il le pensait du moins, — que l'élément catholique. Cette pente vers la religion du libre examen devient commune de nos jours. Quoi d'étonnant ! ses dogmes sont élastiques ou plutôt elle n'a point de dogmes ; elle ménage, ce n'est pas assez, elle consacre toutes les indépendances de la pensée ; elle écarte, des relations de l'homme avec Dieu, tout ce qu'il y a d'humiliant, d'austère et de pénible ; elle maintient cependant un certain mysticisme flottant et indécis, vague aliment de notre indomptable besoin des choses divines ; elle a l'air de donner Dieu sans rien dompter de l'homme ; elle humanise le christianisme. C'est attrayant pour les âmes que la foi solide n'a pas nourries. Mais, hélas ! dans le protestantisme, il n'y a pour elles qu'une vaine et impuissante satisfaction. M. Augustin Thierry ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'embrassait qu'une ombre.

Par une miséricordieuse disposition de Dieu, la maladie et la souffrance le visitèrent, et, avec elles, ce recueillement et cette calme tristesse qui portent à réfléchir sur les grandes destinées humaines et à voir bien au delà de la gloire et de la postérité. Martyr résigné de l'étude, réduit à la cécité d'Homère et de Milton, on l'entendait dire :

« J'ai fait amitié avec les ténèbres. » Ces paroles sont touchantes. Quand ses yeux se fermèrent à la clarté du jour, il commença à discerner dans l'histoire, qui demeura toujours le champ de ses travaux, des lumières que jusque-là il n'avait pas entrevues. L'Église catholique lui apparut comme la mère et la nourrice des sociétés européennes et la gardienne de la vérité ; il se sentit gagner par le respect ; il l'aima bientôt dans le cœur ; il finit par devenir son enfant.

L'ouvrage de M. Gorini ne contribua pas peu à cet heureux changement. Il se le fit lire d'un bout à l'autre ; il fut ravi. Il témoigna immédiatement la volonté de faire disparaître de ses ouvrages tout ce qui portait une empreinte d'hostilité contre l'Église. Il fit plus : désireux de donner une preuve extérieure de sa foi naissante, il se fit admettre dans la société de Saint-Vincent de Paul, et, ayant lié amitié avec quelques prêtres de l'Oratoire, il les pria de venir chez lui, le dimanche, lui faire quelques lectures et lui réciter quelques prières.

M. Gorini eut connaissance de ces consolantes dispositions. Afin de savoir au juste à quoi s'en tenir sur ce sujet qu'il avait tendrement à cœur, il en écrivit au savant et pieux curé de Saint-Sulpice, M. Hamon, et il en reçut la réponse suivante : « M. Augustin Thierry ne m'a point confié ses ouvrages ; mais il m'a dit, plusieurs fois, qu'il employait ses loisirs à corriger ce qu'il y avait mis de répréhensible contre l'Église, non, dit-il, par



malice, ainsi que le suppose l'un de ses censeurs, mais par ignorance. Dans toutes mes entrevues avec lui, il me témoigne la plus grande bienveillance pour la religion ; il a beaucoup goûté la *Vie de saint François de Sales* que je soupçonnais ne pas devoir lui plaire comme trop mystique ; on lui dit, de temps en temps, la messe dans sa chambre, et il me promet depuis longtemps de se confesser ; mais la promesse reste encore inexécutée ; il se prépare, dit-il, il n'est pas encore prêt. Voilà, monsieur le curé, les seuls renseignements que je puisse vous transmettre ; s'il y a du progrès, je me ferai un plaisir de vous en informer ; car je ne cesserai point de demeurer son pasteur ; le gouvernement renonçant à toute intervention auprès du Saint-Siège à mon égard<sup>1</sup>. »

Il y eut progrès. Dans une entrevue avec M. Hamon, M. Thierry fit sa profession de foi : « L'office de la raison, lui dit-il, est de nous démontrer que Dieu a parlé aux hommes par Jésus-Christ ; et, une fois ce grand fait démontré par l'histoire, la raison n'a plus le droit de discuter ; son devoir est d'apprendre par l'Évangile et par l'Église ce que Dieu a dit et de le croire ; c'est le plus noble usage qu'elle puisse faire de ses facultés. » Cette déclaration de principes si claire et si catholique, M. Thierry ne la dissimulait à personne. Un jour, un

<sup>1</sup> M. Hamon fait ici allusion à son refus de la dignité épiscopale. La lettre que nous venons de citer est du 31 janvier 1855.

homme qui se croyait habile en histoire se permit de dire, en sa présence, que la papauté était une institution humaine qui remontait au quatrième siècle : « Vous vous trompez, reprit aussitôt le vénérable historien ; la papauté remonte jusqu'à saint Pierre, et par saint Pierre à Jésus-Christ, le divin fondateur de l'Église. » On pourrait citer beaucoup de paroles de ce genre. Dans une conversation avec le P. Gratry, pour qui il s'était pris d'une vive amitié, il dit au célèbre oratorien : « Voyez-vous ; vous autres philosophes, vous discutez trop ; on ne ramène guère les hommes à Jésus-Christ par la discussion. Le plus simple et le plus sûr est de s'en rapporter à l'enseignement de l'Église. L'histoire et le bon sens démontrent cette nécessité. »

A mesure qu'il avançait dans la connaissance de la vérité, sa foi devenait simple comme celle d'un enfant. M. Hamon nous a appris qu'on lui disait quelquefois la messe dans sa chambre ; chaque dimanche et chaque fête, on lui en récitait au moins les prières. Un prêtre de l'Oratoire s'acquittait de ce pieux et touchant emploi. Le vénérable aveugle ne manquait jamais de lui demander d'avance quelle fête célébrait l'Église. « La fête du Sacré-Cœur, lui répondit un jour l'oratorien. — Oh ! dit M. Thierry, je n'aime pas cela ; c'est trop matériel. » Puis, se reprenant : « Mais non, je ne dois pas dire cela ; je ne comprends pas ; voilà tout. L'Église approuve, je suis sûr qu'elle a raison ; cela me suffit. »

Le curé de Saint-Sulpice cultivait avec délices cet homme éminent, « non autant que je l'aurais voulu, dit-il, mais autant que me le permettait mon ministère, et toujours je le trouvais également ferme dans sa croyance ». Plusieurs fois M. Hamon lui parla de ses ouvrages « avec la liberté qu'autorisait la douceur de son commerce ». — « J'y ai mêlé des erreurs, répondait-il; on m'a fait peine en imputant à hostilité malveillante pour la religion ce qui n'était que l'effet de mon ignorance; mais je veux employer ce qui me reste de vie à les corriger. » Nobles paroles! Car qu'y a-t-il de plus grand que d'avoir le courage de rentrer dans le vrai après en être sorti?

M. Gorini, tenu au courant de ces heureuses dispositions, apprit en même temps de quelle manière il y avait, sans le savoir, contribué. Stimulé par l'amour et comme par la soif de cette âme, lui, si timide par nature, il s'enhardit jusqu'à écrire à M. Augustin Thierry pour lui demander quelques renseignements sur les modifications qu'il faisait subir à ses œuvres. Il en reçut cette belle réponse, qui honore autant l'illustre historien que le modeste curé : « Pardonnez-moi le long retard que j'ai mis à vous répondre; le déplorable état de ma santé en est cause. La nouvelle qui vous est parvenue répond à ce que vous avez remarqué vous-même en comparant deux éditions de mon *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Je sou mets cet ouvrage, bien des fois remanié partiellement, à une révision d'ensemble

à une collation avec les textes originaux, non dans une vue particulière, mais dans l'intérêt général de la vérité historique. Toutes les erreurs que j'ai pu commettre et qui m'ont été signalées consciencieusement seront corrigées par moi, selon ma conscience d'historien. C'est vous dire, monsieur, que je tiendrai un grand compte de votre *Défense de l'Église*. Je fais à vos critiques une attention d'autant plus sérieuse que, pour la vraie science et la parfaite convenance, elles se distinguent bien heureusement de la polémique soutenue dans la même cause par d'autres personnes. Je suis étonné, monsieur, qu'un travail de recherches aussi considérables ait pu être exécuté par vous dans un presbytère de village, loin des grandes bibliothèques et de la conversation des hommes d'étude et de savoir. Je croyais que la ville de Lyon était votre domicile, et le lieu d'où votre lettre est datée ajoute encore au sentiment de haute estime que j'avais conçu pour vous. » Cette lettre est du 1<sup>er</sup> septembre 1855. « C'est ainsi, dit M. Gorini, qu'écrivait M. Thierry à son critique inconnu. Quelle candeur dans ce facile aveu de ses erreurs et de la révision fréquente de ses œuvres ! De telles paroles prouvaient que chez l'éminent historien le cœur égalait le génie. »

A l'occasion d'un opuscule du curé de Saint-Denis sur une assertion de M. Henri Martin dans son *Histoire de France*, M. Augustin Thierry lui adressa encore la lettre suivante : « Je vous remercie de l'envoi que vous avez eu la bonté de me faire. Votre dissertation

est excellente pour le fond et pour la forme. Je l'ai communiquée à M. Henri Martin, qui pense comme moi et qui en donnerait la preuve, en corrigeant dans sa nouvelle édition l'erreur signalée par vous, si la chose était encore possible. Malheureusement il y a plusieurs mois que le passage dont il s'agit est réimprimé. Je suis de plus en plus étonné que des travaux tels que les vôtres soient poursuivis par vous dans un village. C'est à Lyon ou à Paris que vous devriez être, et, si vous étiez appelé dans cette dernière ville, croyez, monsieur, que j'aurais un grand plaisir à faire personnellement votre connaissance. »

Ces paroles n'exprimaient pas une formule banale ; car dans une lettre adressée, le 14 février 1856, à M. Gorini par M<sup>sr</sup> Sibour, archevêque de Paris, nous lisons ces paroles : « Je veux vous dire aussi que M. Augustin Thierry serait heureux, d'après ce que me disait hier un de ses amis, de vous voir et de faire votre connaissance personnelle. Peut-être pourriez-vous être utile à son âme, qui est d'ailleurs dans les meilleures dispositions. »

Instruit des lettres que M. Augustin Thierry avait adressées à son bienveillant et modeste censeur, des nobles remerciements et des promesses qu'elles contenaient, M. Hamon se rendit auprès de lui pour le féliciter du bel exemple qu'il donnait au monde savant. « Ma lettre vous étonne, lui répondit le grand écrivain : Dieu souffre bien qu'on censure ses ouvrages, qui sont

parfaits; pourquoi ne trouverais-je pas bien qu'on censure les miens, qui sont défectueux. »

De longs jours lui étaient nécessaires pour mener à bout le travail de révision qu'il avait entrepris, et leur source, hélas ! était près de tarir. A la suite des communications si consolantes que nous avons rapportées plus haut, M. le curé de Saint-Sulpice lui proposa de tirer les conséquences de ses croyances, de passer de la foi à la pratique, et d'honorer ses cheveux blancs par l'accomplissement courageux de tous les devoirs que la religion impose. « Je vous comprends, répondit-il; déjà je suis membre des conférences de Saint-Vincent de Paul, je viens en aide aux malheureux qui m'implorent; mais je sais que Dieu me demande autre chose, qu'il faut me réconcilier avec lui par les sacrements. Eh bien ! je vous le promets, je me confesserai, je communierai. » Et aussitôt, à la grande surprise de M. Hamon, il se mit à réciter les paroles que l'Église adresse à Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie : *Adoro te, supplex, latens Deitas, quæ sub his figuris vere latitas, tibi se cor meum totum subjicit, quia te contemplans totum deficit.* « Je n'oublierai jamais, dit M. le curé de Saint-Sulpice, l'accent de foi qui accompagnait cette prière. » M. Augustin Thierry était si bien disposé, que le lendemain il envoya M. Wallon, membre de l'Institut et son ami, chez M. Hamon, pour lui dire qu'il persévérerait dans les sentiments qu'il lui avait exprimés et dans la résolution de se confesser. Malheureusement, le mal,

survenant comme un coup de foudre, arrêta son noble dessein, et le zélé pasteur, le cœur brisé, l'âme en deuil, n'eut que le temps de lui administrer les derniers sacrements, avec la douloureuse incertitude si le mourant avait la conscience de ses paroles et de son ministère. Il ne nous paraît pas douteux, néanmoins, que Dieu n'ait tenu compte des désirs d'un si grand cœur et d'une si sincère intelligence, et qu'il n'ait pardonné un délai qui n'a été occasionné que par les scrupules mêmes d'une préparation plus pure et plus sainte; mais surtout il n'en demeure pas moins certain que M. Augustin Thierry croyait à nos mystères, au précepte divin de la confession et à la nécessité de se réconcilier avec Dieu par les sacrements.

Les relations de M. Gorini avec M. Augustin Thierry, si regrettablement brisées par la mort, furent continuées avec son frère, M. Amédée Thierry. Le souvenir de l'illustre défunt revenait facilement dans leur correspondance. « Un mot m'a beaucoup touché dans votre envoi<sup>1</sup>, monsieur le curé, écrit M. Amédée Thierry; c'est que vous le rattachez à une mémoire à jamais chère, celle d'un frère qui portait à vos travaux une haute estime et qui m'en a souvent parlé. J'aimerais à voir dans votre livre un souvenir qui s'adresse à lui, et à

<sup>1</sup> L'envoi d'une dissertation : *L'Église, aux douzième et treizième siècles, a-t-elle interdit à la raison l'étude de la religion?*

ce titre il me sera doublement précieux. » Trois ans après la mort de son frère, en avril 1859, M. Amédée Thierry envoyait, à son tour, un présent au curé de Saint-Denis. « J'ai eu l'honneur, lui dit-il dans une lettre, de vous adresser, il y a quelques jours, en souvenir de mon frère qui vous portait une si sincère amitié, un exemplaire de la nouvelle édition de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, édition qu'il avait préparée et que j'ai publiée suivant ses intentions. » Cet envoi était le dernier échange fait sur la tombe du grand historien; car une autre tombe se creusait, et, quelques mois plus tard, M. Gorini devait y descendre, victime, lui aussi, de son amour pour la science.



## CHAPITRE XI

Témoignage de M. Guizot en faveur de la *Défense de l'Église*. — Ses réserves. — Examen de ces réserves. — M. Guizot, de concert avec M. Amédée Thierry, présente M. Gorini comme membre correspondant de l'Institut. — La candidature est ajournée. — M. Gorini garde le silence sur la plupart des témoignages flatteurs qu'il a reçus. — Sa nomination de chanoine. — Anecdote à ce sujet. — Espèce d'indifférence qu'il éprouve devant les honneurs qui le viennent chercher ; pourquoi. — Trait touchant. — M<sup>sr</sup> Sibour lui offre une prébende canoniale à Paris et M<sup>sr</sup> Chalandon une chaire d'histoire à Aix ; il refuse. — Une pension obtenue du gouvernement à titre d'homme de lettres. — La cure de Saint-Denis érigée en cure de première classe. — On demande pour M. Gorini la croix d'honneur. — Il remet la main à ses travaux. — Il a l'idée de compléter et de refondre son ouvrage. — Trois dissertations. — Matières qu'elles contiennent et jugement critique.

Un témoignage d'approbation, plus considérable en lui-même et surtout plus influent sur le public, était réservé à M. Gorini et au mérite de son œuvre. Il devait lui venir de l'homme qu'il avait, le plus courtoisement sans doute, mais aussi le plus ouvertement combattu, l'un des hommes les plus illustres de ce siècle par l'honnê-

teté, la science, la position sociale, l'empire exercé sur les intelligences d'élite, littérateur, publiciste, historien, homme d'État, écrivain de premier ordre, M. Guizot. Protestant et adversaire tout à la fois, M. Guizot semblait séparé par des abîmes du modeste savant et du prêtre catholique, il l'était en effet. Aussi demeura-t-il immobile à son poste, et, bien différent de M. Augustin Thierry, ne fit-il jamais un seul pas pour se rapprocher. Il n'en rendit pas moins aux travaux de son obscur contradicteur une éclatante justice qui ne tarda pas à devenir la règle de l'opinion publique, et l'arrêt qui classait l'ouvrage de M. Gorini à la place d'honneur d'où il ne devait plus déchoir.

Dans la nouvelle édition de *l'Histoire de la civilisation en Europe* il le rangea sans hésiter parmi les œuvres catholiques les plus remarquables de ce temps. « Quelques-unes des appréciations que (*l'Histoire de la civilisation en Europe*) contient, dit-il, ont été vivement contestées, surtout par de zélés et honorables défenseurs de l'Église catholique. Je n'en nommerai que trois : M. l'abbé Balmès, dans son ouvrage intitulé. *Le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne*; le très-regrettable et très-regretté Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, dans son *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme considérés dans leurs principes fondamentaux*; et M. l'abbé Gorini dans sa *Défense de l'Église contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Augustin et*

*Amédée Thierry*, etc. » Voilà donc M. Gorini placé à côté de deux hommes de génie, de deux des plus pures et des plus resplendissantes figures catholiques de ce siècle, Balmès et Donoso Cortès, et le voilà placé en cette compagnie glorieuse par la main de M. Guizot, de celui-là même que, dans le titre de son ouvrage, il a désigné comme son principal adversaire. Quand, dans sa marécageuse solitude, le pauvre curé de la Tranclière élaborait péniblement son œuvre, si quelque voix prophétique lui eût murmuré à l'oreille cette destinée et cet insigne honneur, n'eût-il pas secoué la tête, et ne se fût-il pas écrié : Non, non, c'est une hallucination, un rêve; c'est impossible !... Et pourtant ce rêve devenait une réalité, et le monde savant ratifiait le jugement de M. Guizot.

Il est vrai que M. Guizot fait suivre le passage que nous venons de citer de paroles dignes d'un grave examen : « J'ai lu ces ouvrages, dit-il, avec toute l'attention due à leur mérite et tout le scrupule que commande leur sujet, et j'ai résolu de n'y point répondre par deux raisons, l'une particulière, l'autre générale.

« Je n'ai nul goût à disputer avec des convictions que j'honore sans les partager, et contre des puissances morales que je voudrais bien plutôt fortifier qu'affaiblir, quoique je ne serve pas sous leur drapeau... La polémique me pousserait hors d'une mesure que j'ai à cœur de garder.

« Voici ma réponse générale : deux grandes forces et deux grands droits, l'autorité et la liberté, coexistent et se combattent naturellement au sein des sociétés humaines. Dans le monde ancien... les nations avaient vécu tantôt sous le joug presque absolu de l'autorité, tantôt en proie aux continuels orages de la liberté... L'Europe chrétienne n'a jamais subi l'empire incontesté de l'un des principes rivaux...

1) « En résumant les origines et le cours de la civilisation européenne, j'en ai fait ressortir ce grand caractère ; mais je l'ai fait ressortir en historien, mais non en avocat, sans prendre parti pour l'un et contre l'autre des deux principes qui ont présidé simultanément à cette histoire. Les écrivains qui m'ont fait l'honneur de me combattre sont des avocats déclarés du principe d'autorité et de francs adversaires du principe de liberté. Je changerais de position et de conduite si j'agissais comme eux, et si, pour leur répondre, je me faisais l'avocat du principe de liberté et l'adversaire du principe d'autorité. Je manquerais à la vérité historique et à, mon propre passé. Je ne le ferai point. »

*Pace tanti viri dixerim*, tout cela est bien subtil. On conçoit que M. Guizot, refusant de répondre aux objections qui lui ont été faites, applique à Balmès et à Donoso Cortès une victorieuse fin de non-recevoir, en les traitant de partisans de l'autorité, d'adversaires de la liberté ; ce qui pourtant ne nous paraît pas exclure la question

de savoir s'ils ont tort, et si soi-même on a raison; mais comment étendre cette réponse facile à M. l'abbé Gorini? Il ne cherche pas, lui, à combiner des systèmes, à généraliser des faits, à montrer les lois qui les régissent. Il prend, au contraire, les faits, les faits seuls et sans commentaire, dans leur réalité et leur nudité natives; il les rétablit, contrairement aux enjolivures, aux mutilations, aux interprétations trop ingénieuses de M. Guizot, et il les rétablit à l'aide des documents historiques qui, seuls, lui servent de base, et, ainsi rétablis, il les présente tels qu'ils ont été réellement; c'est du moins sa prétention. Or, les mêmes faits appuyés sur les mêmes documents, M. Guizot les montre, non-seulement d'une façon différente, mais tout opposée, opposée comme oui et non, comme blanc et noir. N'est-il pas manifeste que, sur le même fait, ainsi présenté d'une manière contradictoire, M. Guizot et M. Gorini ne peuvent pas dire vrai en même temps? Si M. Gorini se trompe, M. Guizot a raison, et réciproquement. Or, dans le premier cas, n'est-il pas du devoir de M. Guizot de prouver que lui-même a raison? Autrement, sous sa plume, la vérité ne devient-elle pas suspecte? Dans le second, est-il loisible à M. Guizot de couvrir son erreur en répondant à l'habile redresseur de ses torts : « Vous êtes le défenseur du principe d'autorité, l'adversaire du principe de liberté, vous êtes avocat; et moi, je ne suis ni adversaire ni défenseur de l'un ou de l'autre principe; je ne

suis pas avocat, je suis impartial? » Comment M. Guizot n'a-t-il pas vu qu'il n'était possible, ni d'échapper à un dilemme aussi simple, ni d'en éluder les conséquences? A-t-il cité les faits exactement ou inexactement? Voilà toute la question; et, dans cette question, le principe d'autorité et le principe de liberté n'ont rien à voir. C'est une affaire d'exacitude ou d'inexactitude historiques.

On a dit que M. Guizot, à force d'aimer les systèmes, se perdait parfois dans les nuages. N'est-ce pas un peu ce qui lui arrive ici? Ne pourrait-on pas soupçonner aussi que, par sa fière attitude de silence, il a quelque peu songé à l'éblouissement du public? On serait presque tenté de le croire; car dans sa correspondance avec M. Gorini il recourait à d'autres motifs, et il acceptait d'autres bases. Le curé de Saint-Denis lui ayant adressé un opuscule historique, et ayant profité de cette circonstance pour lui soumettre ses observations, en reçut une réponse que nous croyons devoir reproduire: « Je vous remercie, bien tard, de l'intéressante dissertation que vous avez bien voulu m'envoyer. Le temps me manque souvent pour lire, et encore plus pour discuter; mais personne n'admet plus pleinement que moi, je vous prie de le croire, la dissidence des opinions, quand elles sont sincères, et la libre discussion, quand elle est polie. Vous avez ces deux mérites, et j'accueillerai toujours avec beaucoup d'intérêt vos observations et vos critiques. Je regrette de ne pouvoir y répondre avec détail. » Ici M. Guizot accepte la discussion, et s'il ne

discute pas, c'est qu'il n'a pas le temps de discuter; excuse excellente dans une lettre privée : l'est-elle dans une préface, qui est son dernier mot au public, sur l'œuvre capitale de sa vie d'écrivain?

Il nous en coûte d'être en divergence aussi radicale d'opinion avec un homme aussi estimé et aussi respecté que M. Guizot, un homme qui, dans ces derniers temps surtout, a, plusieurs fois, bien mérité de l'Église catholique<sup>1</sup>. Ce qui nous reste à dire est à sa gloire la plus pure. Nous ne raconterons pas; nous allons citer. Le 13 avril 1859, M. Guizot écrivait à M. Gorini : « J'ai pris un vrai plaisir, monsieur, à vous présenter comme candidat pour une place de correspondant de l'Institut et à parler de vos travaux, en faisant moi-même à l'Académie le rapport sur cette présentation. L'Académie a nommé M. Dareste à la place vacante; elle avait déjà couronné deux fois d'importants mémoires historiques dont il était l'auteur. Mais de nouvelles vacances surviendront, et j'espère que vos titres ne seront pas oubliés. Nous avons souvent différé d'opinion; mais vous portez dans les recherches historiques

<sup>1</sup> M. Guizot a non-seulement montré de l'impartialité et de la justice dans la question du pouvoir temporel du pape et des tribulations de l'Église catholique en Italie; il a surtout montré du courage; car il a soulevé toute la presse rationaliste, et la presse protestante l'a renié avec colère. Il ne s'en est point ému, et il n'en a pas moins continué à flétrir, avec de magnifiques paroles, une révolution qui est la négation du christianisme.

beaucoup de savoir, un sentiment affectueux pour l'ancienne France et un amour sincère de la vérité. Je serai toujours empressé de contribuer à vous faire rendre justice. » M. Amédée Thierry complète cette lettre de M. Guizot par d'autres détails plus précis : « La section d'histoire de l'Académie des sciences morales et politiques, lui écrit-il, sous la date du 7 avril 1859, avait à présenter, la semaine dernière, une liste de trois candidats pour la place de correspondant national, laissée vacante par le décès de M. Arbanère ; sur la proposition de M. Guizot, appuyée par moi, la section vous a inscrit parmi les candidats, dans l'ordre suivant : M. Dareste, deux fois lauréat de l'Académie, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon ; M. René Taillandier, professeur à la Faculté de Montpellier ; M. l'abbé Gorini. Cette présentation ayant amené une discussion des titres, nous avons pu dire, M. Guizot et moi, ce que nous pensions du mérite de vos ouvrages. Nous avons cru rendre service aux sciences historiques en proclamant le savoir modeste, et en prenant pour lui une initiative devant laquelle il eût assurément reculé. »

M. Guizot et M. Amédée Thierry étaient bien disposés à revenir à la charge. Mais la mort, qui veillait, depuis plusieurs mois, à la porte du laborieux savant vaincu par les fatigues, ne devait pas leur en donner le temps.

Nous n'avons rapporté que les principales approba-



tions accordées à l'œuvre de M. Gorini. En tête de sa seconde édition il en a lui-même publié quelques-unes; mais il a gardé pour lui seul toutes les autres. Voici en quels termes il s'exprime à ce sujet : « Quelle que soit ma légitime satisfaction de posséder ces glorieuses approbations, si je les place sous les yeux du public et si je l'admets dans ma confiance, c'est qu'il est nécessaire de montrer qu'en me hasardant à rectifier certaines affirmations de nos maîtres, j'ai été hardi, mais non pas audacieux, et que ma liberté ne doit point être accusée d'irrévérence. — Il y a, je crois, quelque mérite à garder dans le secret, seulement pour y puiser des forces aux heures de lassitude, des lettres si louangeuses et si encourageantes d'un grand nombre d'évêques, des RR. PP. Lacordaire et Pitra, de MM. Cousin, de Montalembert, Amédée Thierry, de Rémusat, Sainte-Beuve. » Il a été question quelque part, dans ce livre, de ce que nous avons appelé, en M. Gorini, la candeur et l'innocence de l'humilité. Cette candeur et cette innocence, les voilà prises sur le fait.

Nous avons anticipé sur l'ordre chronologique de notre récit; il est temps de revenir sur nos pas.

En 1855, et surtout en 1856, une auréole de gloire resplendissait autour de la modeste cure de Saint-Denis; nul au loin n'ignorait que, dans cet obscur presbytère, résidait un prêtre au cœur d'or, un érudit de premier ordre, un écrivain distingué, l'un des premiers savants

de la France, salué comme tel par les plus hautes renommées de l'époque. Les diocèses étrangers l'enviaient au diocèse de Belley; les évêques tenaient à honneur de se mettre en relation avec lui et de faire sa connaissance personnelle. Quelque-uns songeaient à l'attirer à eux, et lui en manifestaient le dessein. Et cependant, quoique la *Défense de l'Église* eût paru depuis trois ans, aucune distinction ecclésiastique, dans son propre diocèse, n'était encore venue le trouver. L'opinion publique en souffrait. M<sup>sr</sup> Chalandon songea à réparer ce regrettable oubli. Il le fit avec un tact parfait et une délicatesse exquise. « Pour honorer la piété, lui écrivit-il le 19 mai 1856, j'ai nommé M. le curé d'Ars chanoine honoraire, pour honorer la science ecclésiastique, je vous accorde la même distinction. M<sup>sr</sup> Devie, si bon appréciateur des études historiques, applaudit, dans le ciel, à cette nomination, et il me semble que, dans cette circonstance, je ne suis encore que son coadjuteur<sup>1</sup>; deux évêques vous donnent donc le camail. Sur la terre, vos confrères, qui se font remarquer, en si grand nombre, par leur zèle pour la science sacerdotale, applaudiront aussi à une faveur par laquelle, ne pouvant pas les honorer tous, je veux au moins récompenser celui d'entre eux qui se signale le plus par l'ardeur et le succès de son travail. Heu-

<sup>1</sup> M<sup>sr</sup> Chalandon est demeuré pendant quelques années coadjuteur de M<sup>sr</sup> Devie.

reux le diocèse à qui son évêque peut appliquer dans le secret de son cœur la parole du prophète : *Dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos* SCIENTIA ET DOCTRINA<sup>1</sup>. Je désire, mon bon ami, que vous ne vous revêtiez pas des insignes de chanoine honoraire avant d'avoir été installé dans l'église cathédrale. Mercredi prochain on célébrera la fête de mon patron; je vous verrais avec plaisir choisir ce jour pour votre installation. Vous seriez comme le bouquet de ma fête. »

Le matin, au passage du facteur, ayant reçu, avec cette gracieuse épître, sa feuille de nomination de chanoine, M. Gorini s'en alla à Bourg pour dîner, selon son habitude, en famille. Arrivé, il ne laissa pas échapper le moindre mot de la bonne nouvelle; mais, pendant le repas, tirant de sa poche une feuille de gros papier, il la plaça sur une assiette, en disant : « Voilà le gâteau de notre festin d'aujourd'hui! — Qu'est-ce que c'est, mon frère? — Qu'est-ce que c'est mon oncle? » demandèrent simultanément le frère, la belle-sœur, les nièces. « Lisez, » dit tranquillement le curé. « Je parie que c'est une nomination à la croix d'honneur, » dit une jeune fille. La grave feuille fut dépliée. « Ah! c'est du latin! » s'écria-t-on avec une espèce de désappointement. Mais en parcourant lentement les lignes, on arriva à un mot qui voulait dire manifestement *canonicat, chanoine*, quelque chose

<sup>1</sup> Cette manière de souligner est de M<sup>sr</sup> Chalandon lui-même.

enfin comme cela. « Le frère est chanoine ! — L'oncle est chanoine ! » — Ce fut une grande joie. « Eh bien, mon frère, vous voyez bien, lui dit la belle-sœur, Dieu a son jour ; justice pleine et entière vous est enfin rendue ; vous devez être content. — Oh ! oui, répliqua le curé ; je suis content ! très-content !... pour vous ! — Et pour vous aussi, mon frère. — Pour moi aussi... un peu ; mais j'y suis très-sensible pour vous. »

Ce n'est pas qu'il y eût dans l'âme de M. Gorini du dédain pour de trop tardifs honneurs ; il les appréciait et surtout il professait hautement une reconnaissance simple et naïve pour ceux de qui ils lui venaient ; mais ils avaient peu de prise sur ce qui constitue, au fond du cœur, une jouissance et une satisfaction personnelles. Le secret de son existence avait recélé de telles angoisses, qu'il était pleinement désabusé de toute illusion de gloire humaine. Il aimait Dieu, ses livres, sa famille ; il ne connaissait guère d'autres plaisirs que ceux qu'il puisait à des sources si pures. Nous nous trompons ; il en connaissait un autre : le succès de son ouvrage ; mais ce succès même, il n'y était sensible que parce qu'il y voyait, dans une certaine mesure, le triomphe de la vérité.

On nous a raconté une petite anecdote qui tient à cet ensemble de sentiments. Un soir, par un beau ciel étoilé, le bon curé de Saint-Denis se promenait, avec l'une de ses nièces, dans le verger qui entourait sa cure. Son regard et sa pensée plongeaient dans l'in-

fini. Comme toutes les âmes poétiques, il était saisi et terrassé par le spectacle sublime du ciel profond et silencieux, et il exprimait son émotion avec des paroles de feu et en quelques phrases entrecoupées. La jeune fille écoutait, ravie, attendrie, et se laissait aller elle-même à cette admiration religieuse qui n'est que l'élan de l'âme se relevant avec enthousiasme sous ce grand écrasement de la puissance divine. Cet élan est passager; il est plein d'une vie trop haute, trop énergique et trop forte; le cœur humain ne peut pas s'y livrer longtemps; c'est un fluide qui le briserait comme un vase trop fragile pour le contenir. Donc la conversation descendit peu à peu sur la terre, et, suivant sa pente, elle devint insensiblement toute personnelle de la part de la jeune fille. Le curé écoutait à son tour sans rien dire. La pauvre enfant faisait tout haut des rêves d'or; elle entrevoyait, elle saluait l'avenir; elle le saluait avec ivresse; l'avenir, avec ses charmes; l'avenir avec son bonheur. Son oncle l'arrêta, lui prit doucement la main, puis la fixant d'un regard amical et triste tout à la fois : « L'avenir, mon enfant, lui dit-il, c'est un beau songe à ton âge, une ombre séduisante; mais la réalité!... » Puis, après une pause, il ajouta : « Dix-neuf ans de Tranclière et finir à Saint-Denis, voilà, ma fille, voilà l'avenir ! »

Nous avons déjà dit que quelques évêques songeaient à attirer M. Gorini dans leurs diocèses : « Votre place, lui écrivait Mgr Dépéry, évêque de Gap, se-

rait non pas dans les brouillards de la Bresse, mais dans une haute chaire d'histoire ou de philosophie ; c'est là que je voudrais vous voir et c'est là que vous seriez si je disposais de ces hauts emplois<sup>1</sup>. » Ce désir qui germait solitairement dans l'esprit d'un évêque perdu dans les hautes montagnes des Alpes naissait en même temps dans celui d'un autre prélat mieux placé pour l'accomplir. M<sup>sr</sup> Sibour, archevêque de Paris, se disposait à fonder quelques prébendes destinées à encourager les sciences ecclésiastiques. « Je serais bien désireux, écrivit-il à M. Gorini (6 septembre 1856), de vous voir en possession de l'une d'elles. Voudriez-vous faire déposer un exemplaire de vos travaux historiques au secrétariat de mon archevêché ? Je ne doute pas que la commission qui sera instituée pour juger les travaux des concurrents ne vous inscrive en tête de ceux qu'elle devra présenter à ma nomination. Mon ordre

<sup>1</sup> M<sup>sr</sup> Dépery avait été grand vicaire de Belley et s'était, en cette qualité, beaucoup intéressé à M. Gorini. Voici en quels termes il parle de cette ancienne bienveillance : « Je vous aimais déjà beaucoup quand vous étiez curé de la Tranclière ; je me rappelle qu'à cette époque, je faisais d'instantes démarches pour vous tirer de cette *grenouillère*. » Il ajoute : Aujourd'hui, je vous admire et vous vénère comme je vénère tous les prêtres qui, à votre exemple, occupent si utilement leur temps. J'ai apprécié hautement vos études historiques, je les ai prônées à notre clergé des Alpes, qui a su les estimer à leur valeur ; plusieurs de nos prêtres se sont procuré cet ouvrage si consciencieux et si savant. Pour moi, je l'ai fait dorer sur tranche et je l'ai mis dans les rayons de ma bibliothèque, au milieu de mes meilleurs amis. » 5 janvier 1856.

de fondation de ces canonicats ne paraîtra que dans les premiers jours d'octobre. Par cette ouverture anticipée j'ai voulu vous faire comprendre le prix que j'attachais à vous avoir dans mon diocèse, et à seconder vos travaux. » Quelques années plus tard, en 1856, M<sup>sr</sup> Chalandon, devenu archevêque d'Aix, fit de son côté des démarches pour faire accepter à M. Gorini, dans sa ville épiscopale, une place de professeur de théologie. Toutes ces tentatives et quelques autres semblables furent inutiles. L'humeur casanière, l'amour de la famille, la longue habitude d'une vie paisible, l'indifférence ou le désenchantement pour tout ce qui est ambition, tinrent M. Gorini cloué à son modeste presbytère. Il eut raison. Partout ailleurs il se fût trouvé dépaysé.

M<sup>sr</sup> de Langalerie, nouvel évêque de Belley, entra mieux dans ses vues. Au lieu de chercher à l'enlever à sa cure, il eut à cœur de l'y attacher par quelques avantages. Il lui obtint, à titre d'homme de lettres et grâce au bienveillant concours de M. Ségaud, préfet de l'Ain, une subvention du ministre des cultes, faible subvention de 150 à 200 fr., qui eut surtout de la valeur par les termes honorables dans lesquels elle fut accordée. En 1859, cette somme fut portée à 500 fr. de pension, au moment même où la cure de Saint-Denis était, par une faveur toute personnelle à son titulaire, érigée en cure de premier ordre. L'autorité civile du département voulut aller plus loin. Justement fière d'un homme qui honorait son pays, elle demanda pour lui

la croix de la Légion d'honneur. La mort prématurée de M. Gorini vint malheureusement paralyser ce bon vouloir au moment où il allait être couronné du succès. Le bon curé n'eut que le temps d'être informé de ces démarches; il y fut sensible. Dans une lettre adressée, le 21 août 1859, à M. Bathilde Bouniol, nous lisons ces touchantes paroles : « Par quel singulier hasard ai-je trouvé à Paris, sous votre plume, une mention de croix d'honneur, comme à Bourg, sous celle de notre dernier préfet, M. Ségaud? La dernière précaution de cet honnête homme, que je n'ai pourtant jamais abordé ni prié de près ou de loin, a été d'écrire au ministre pour demander la croix à mon intention. Le bon Dieu m'avait envoyé une des siennes, une croix un peu douloureuse... »

Le récit de quelques traits, glanés çà et là dans une vie qui manque presque entièrement d'événements extérieurs, nous a fait perdre de vue la continuation des recherches historiques de M. Gorini; car la première édition de sa *Défense de l'Église* n'y avait pas mis fin. Ses relations avec les hommes de savoir devenues plus nombreuses, les facilités qu'elles lui donnèrent de se procurer des documents nouveaux en faisant fouiller dans les bibliothèques de Lyon, Dijon, Paris et autres villes, la publication de la grande *Patrologie* de Migne, arsenal immense, où il trouva accumulées une foule de pièces rares qui pouvaient lui fournir d'excellentes armes pour défendre la vérité, toutes ces ressources



stimulèrent sa soif d'érudition en lui donnant les moyens de la satisfaire. Il se remit donc au travail avec une ardeur infatigable.

Or, à mesure qu'il s'enfonçait dans des sentiers inexplorés de la science, il s'apercevait que, dans sa première œuvre, il y avait bien des omissions et des lacunes. Il résolut de la compléter ou plutôt de la soumettre à une refonte presque totale. Sa pensée fut dès lors de préparer une seconde édition véritablement digne de l'accueil que la première avait reçu du public. Lui-même nous raconte qu'il « revit son ouvrage avec l'attention la plus scrupuleuse et avec toute la sévérité dont la critique avait bien voulu lui faire grâce<sup>1</sup>. » Les additions principales furent publiées à part, en forme de dissertation, sous les titres suivants : 1° *L'aristocratie, à la chute de l'empire romain, s'est-elle emparée du pouvoir religieux pour rester maîtresse de la société?* 2° *Lothaire, roi de Lorraine, fut-il empoisonné par le pape Adrien II?* 3° *L'Église, aux douzième et treizième siècles, a-t-elle interdit à la raison l'étude de la religion?* Ce sont ces fragments que, sous le nom de dissertations et d'opuscules, nous avons vus mentionnés dans quelques lettres citées plus haut.

Une observation de M. Sainte-Beuve sur *l'Histoire de la Royauté*, par M. de Saint-Priest, donna à M. Gorini l'idée du premier travail. M. Sainte-Beuve, plus que

<sup>1</sup> Avertissement de la deuxième édition, p. iv.

tout autre peut-être, mérite les sévères réprimandes que, dans son introduction<sup>1</sup>, le curé de Saint-Denis adresse si justement aux défaillances de la critique en face des falsifications de l'histoire. Lui-même ne cherche guère à en disconvenir. « Critiques gênés que nous sommes, dit-il, obligés à d'extrêmes ménagements par *bon goût* et par *politesse* envers des auteurs que nous connaissons personnellement et qui sont le plus souvent de nos amis; *c'est tout* si nous pouvons insinuer quelquefois le blâme ou le doute sous l'éloge et à travers le compliment<sup>2</sup>; » faible excuse; car la vérité a des droits bien autrement inflexibles que le *bon goût*, la *politesse* et même l'amitié. Fidèle à son système d'éclectisme et d'accommodement, M. Sainte-Beuve avait salué avec ses meilleures louanges *l'Histoire de la Royauté*, et, pour accorder quelque satisfaction à la vérité et à la conscience, il avait fait d'un ton badin et spirituel quelques timides réserves. « Je voudrais bien entendre chaque érudit discuter à fond, avait-il dit, ou mieux tirer de son poste à bout portant sur chacun des points du livre qui tombent sous sa portée. M. de Saint-Priest les a quelque peu bravés<sup>3</sup>. » Au défaut de ceux qui semblaient provoqués par ces lignes, M. Gorini s'embusqua au poste signalé, et, par un tour quelque

<sup>1</sup> Introduction, p. XXI.

<sup>2</sup> Lettre de M. Sainte-Beuve à M. Gorini, 15 janvier 1858.

<sup>3</sup> Voir *Défense de l'Église*, t. III, p. 47.

peu malicieux probablement, il tira sur le troisième chapitre de *Histoire de la Royauté*, celui-là précisément qui avait été plus admiré par M. Sainte-Beuve.

Le travail de M. Gorini est excellent. Il en reçut de nombreuses félicitations ; nous citerons celles de M. Amédée Thierry : « Je me suis fait lire votre dissertation sur l'aristocratie romaine aux sixième et septième siècles dans ses rapports avec l'épiscopat. Ce morceau m'a vivement intéressé. Vous y faites bien voir le néant des généralités, quand elles ne sont pas appuyées par une étude approfondie des détails. C'est là la maladie des siècles prétendus philosophiques. Un homme du monde de quelque lecture, qui a la plume éloquente et facile, s'enferme un beau jour dans son cabinet pour refaire le passé aussi aisément qu'il pourrait construire l'avenir ; et il en sort une œuvre d'autant plus sûre du succès que les formules en seront plus absolues et plus étranges. Quant à la vérité, il n'en faut pas parler ; ce n'est point pour elle qu'on écrit ainsi. Et cependant M. de Saint-Priest n'était pas un homme sans valeur. Que ne construisait-il son système sur les textes, au lieu d'en imaginer pour son système ! Il ne vous aurait pas laissé le soin de rétablir à ses dépens, comme vous le faites si bien, le caractère et la condition sociale des Ambroise, des Grégoire de Nazianze et des Paulin de Nole<sup>1</sup>. » Nous nous plai-

<sup>1</sup> M. Guizot écrivait à M. Gorini : « Je vous remercie de votre

sons à ces citations un peu longues, et nous avons l'espoir qu'elles ne fatigueront pas nos lecteurs. Elles nous donnent la pensée intime de quelques écrivains, les plus considérables de ce temps, pensée intéressante et instructive, parce qu'elle diffère assez notablement de leur langage public.

La dissertation sur la mort de Lothaire est dirigée contre l'une de ces grosses erreurs dont fourmille l'*Histoire de France* de M. Henri Martin. Cet écrivain a affirmé, sans hésiter, que le pape Adrien II a empoisonné le roi de Lorraine en lui donnant la communion. Il est triste qu'on soit obligé de prouver qu'un homme qui est mort quarante jours après avoir communié de la main d'un pape n'a pas reçu de ce pape une hostie empoisonnée; mais aujourd'hui toute l'histoire en est là; c'est à n'en pas finir quand on veut redresser toutes les erreurs, grandes ou petites, que le mensonge, le préjugé ou l'ignorance ont introduites,

savante dissertation, elle jette beaucoup de lumière sur ce coin obscur de notre histoire. » M. de Rémusat, de son côté, lui disait : « Je me suis empressé de vous lire, et j'ai trouvé à m'instruire en vous lisant. M. de Saint-Priest était certainement un homme d'esprit, mais ses opinions en histoire ont peu d'autorité. Je pense, comme vous, qu'il a exagéré l'expression d'un fait assez naturel; car quoi de plus naturel que les personnes notables d'une époque aspirent et soient appelées de préférence au partage du pouvoir temporel et spirituel. Chez les uns, l'impulsion de la piété était dominante, chez les autres, des sentiments plus terrestres se mêlaient ou suppléaient à leur vocation. Les hommes sont presque toujours conduits par des sentiments fort mélangés. » 4 février 1857.

par légions, dans le récit des événements qui se rapportent de plus ou moins près à l'Église. Quelque vaste, quelque ingrat souvent que puisse être ce travail de restauration de la vérité dans l'histoire, il n'est pas douteux qu'il n'en est point de plus digne des efforts d'un chrétien et des loisirs studieux d'un prêtre. C'était la mission que poursuivait, avec le plus ferme courage, le curé de Saint-Denis.

M. Guizot fut satisfait de son travail : « Je l'ai lu avec intérêt, lui écrivit-il, et il m'a paru concluant. » M. Henri Martin fut obligé de se rendre, au moins par quelques bonnes paroles. « J'ai reçu avec reconnaissance, dit-il à M. Gorini, l'envoi que vous avez bien voulu me faire, et je vous prie d'être assuré qu'une critique loyale et sérieuse, loin de m'être pénible, est pour moi un vrai service. Il serait fort heureux, pour l'histoire générale, que tous les points controversables donnassent lieu à des dissertations spéciales écrites par des hommes consciencieux. Cela rendrait le terrain historique bien solide. Je n'ai pas encore pu faire personnellement un nouvel examen de la question qui vous intéresse; mais vos arguments, à la première vue, m'ont beaucoup frappé, et j'incline à m'y rendre. Je trouverai l'occasion de revenir sur ce fait, je l'espère, dans un tirage ultérieur du deuxième volume de mon histoire. »

Le savant bénédictin dom Pitra vit avec satisfaction M. Gorini poursuivre M. Henri Martin dans ce champ

clos de l'histoire, où ses bonnes et loyales armes savaient si bien démonter les historiens rationalistes. « Je suis heureux d'apprendre, lui disait-il, que vos lances continuent de se croiser avec cet écrivain. La nouvelle et détestable édition de son histoire est un défi que les couronnes et les dépouilles opimes de l'Institut rendent plus insolent et plus intolérable. Vous aurez assez facilement raison de cet adversaire d'assez médiocre valeur. »

La troisième dissertation : *l'Église, aux douzième et treizième siècles, a-t-elle interdit à la raison l'étude de la religion?* nous paraît plus importante que les deux autres. Elle s'adresse à M. Guizot. La conclusion, que nous croyons de notre devoir de citer, en donne une idée suffisante : « M. Guizot, dans la préface de la dernière édition de son *Histoire de la civilisation en Europe*, a daigné féliciter de leurs travaux Balmès, Donoso Cortès et l'auteur de cet ouvrage; mais, tout en les félicitant, il les accuse d'être tellement dévoués à l'autorité, qu'ils haïssent la liberté. Le présent chapitre prouve le contraire, en ce qui me concerne personnellement; car, si j'y convie, avec M. Guizot, le catholicisme à maintenir sa foi, je me réjouis aussi de ce qu'il n'a jamais frappé la raison d'ostracisme. Nulle part, dans ma *Défense de l'Église*, on n'entend un autre langage. Mon attachement à la liberté, tant en matière religieuse qu'en littérature, en politique ou dans la famille, ne va pas, j'en conviens, jusqu'à re-

garder l'indépendance absolue et l'autorité légitime comme également fondées, également dignes d'hommage, également indispensables; je ne m'incline pas en même temps devant le pape et Calvin, devant la Bible et Voltaire. Mais qu'est-ce que cela prouve? Que je ne vante pas le pour et le contre comme non moins utiles l'un que l'autre; que je ne me perds pas en d'absurdes contradictions. Mon seul grief contre la liberté, c'est donc de l'avertir qu'elle a, tout aussi bien que l'autorité, des bornes à respecter; c'est de ne lui point permettre de mépriser *l'infailibilité doctrinaire et l'unité* de l'Église catholique, si sympathiquement appréciées par M. Guizot. Or régler la liberté ne saurait s'appeler la haïr<sup>1</sup>. »

Belle profession de foi de M. Gorini! nous l'avons reproduite en entier parce qu'elle est la nôtre.

<sup>1</sup> T. III, p. 137 et 138.

## CHAPITRE XII

Nouvelle direction des travaux de M. Gorini. — Lettre de M. de Broglie. — Correspondance intéressante. — Citation. — Comparaison de ce passage avec la méthode de *la Preuve interne* de Vinet. — *Les Bonnes Lectures* de M. l'abbé Bernard. — *Galerie des Saints*. M. Gorini y travaille. — Diverses vies. — Leur mérite. — M. Gorini se peint lui-même sous les traits de saint Godrick. — Révision de la *Défense de l'Église*. — Dissertations nouvelles. — Réimpression de la deuxième édition. — Symptômes alarmants dans la santé de M. Gorini. — Anecdote étrange. — Première attaque de paralysie. — Elle n'a pas de suites graves. — Visite de M<sup>sr</sup> de Langalerie. — M. Gorini consent à apporter quelques adoucissements aux austérités de sa vie. — Inquiétudes conçues par ses nombreux amis. — Témoignages d'affection et d'honneur. — M. Gorini continue ses travaux. — Seconde attaque. — Touchantes paroles.

Les nouvelles recherches de M. Gorini suivirent d'abord une ligne flexible et ondoyante; nous voulons dire qu'il se donna du loisir et de l'espace en dehors de ses travaux habituels. Ses lectures devinrent moins spéciales et plus variées. Comme il avait pris position dans le monde savant et littéraire, il se crut suffisamment auto-



risé pour adresser aux écrivains les plus distingués surtout dans les rangs catholiques, des observations bienveillantes et confidentielles sur quelques erreurs ou quelques inexactitudes glissées çà et là dans leurs ouvrages. Nous n'en citerons qu'un exemple : « J'ai reçu et lu avec toute sorte d'intérêt, lui répond M. de Broglie, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, au sujet du travail, déjà ancien, inséré par moi l'an dernier dans *le Correspondant*. Je vous dois des remerciements pour vos sympathies et vos précieuses rectifications. Dans les publications hâtives qu'on est obligé de tenir prêtes à un jour prescrit, pour des recueils périodiques, on n'évite guère l'inconvénient de donner à une pensée, vraie au fond, une rigueur et une généralité excessives. C'est ce qui m'est arrivé dans la réflexion que vous citez, et où vous reprenez, avec toute raison, une affirmation trop absolue. Ma pensée n'aurait rien perdu, si au lieu de dire d'une façon aussi catégorique qu'au moyen âge aucun hérétique ne réclamait la liberté de conscience en théorie, j'avais avancé simplement que cette théorie n'était conçue que par un petit nombre de personnes, même parmi les hérétiques, et que, rarement énoncée, elle n'avait jamais eu d'écho dans les masses. Dans cette mesure, je crois que l'idée était juste, et je fais volontiers le sacrifice de la rigueur extrême de la forme. »

La correspondance du docte et judicieux abbé pendant cette période de sa vie pourrait fournir matière à

d'intéressantes citations. Nous choisissons un fragment entre beaucoup d'autres.

« N'est-ce pas par le cœur surtout, écrit-il à M. Bathild Bouniol, que l'on tient à la foi? La logique et la raison du cœur ne valent-elles pas celles de l'intelligence? Les métaphysiciens eux-mêmes, Descartes, par exemple, à plus forte raison les poètes comme vous, se fondent surtout sur des preuves morales et de sentiment. Ne cherchez donc pas dans Bossuet, de Maistre, etc., la preuve de votre croyance. Le besoin que votre cœur et toute l'humanité ont de la foi en démontre invinciblement la vérité. Ce qu'il faut donc demander à ces illustres écrivains, c'est seulement une surabondance de clarté et la solution des difficultés embarrassantes pour nous, mais certainement nulles en elles-mêmes, puisque la vérité sentie par notre cœur ne peut être démentie par la vérité que notre raisonnement découvre. On interroge les œuvres de ces grands hommes sur les objections, comme les livres des mathématiciens sur les embarras d'un autre genre, sans anxiété, puisque ce que nous ne comprenons pas montre seulement notre ignorance, et non la fausseté de ce que notre cœur constate. Dieu a trois faces, le beau, le bien, le vrai ; le cœur en voit une, quelquefois deux : qu'importe s'il ne peut tout contempler? C'est par la constance à nous contenter du lot que la Providence nous accorde que nous ne douterons pas, parce que nous manquons de plus grandes lumières. »

Vinet, le philosophe protestant de la preuve du Christianisme par le sentiment, n'a pas de page plus éloquente; mais, plus heureux que M. Vinet, M. Gorini, pourvu du lest de l'autorité, n'a pas sombré contre l'écueil où va se briser fatalement le protestantisme livré à toutes les fluctuations de l'individualisme. Vinet, en développant outre mesure et sans appui extérieur la *preuve interne*, n'a pas pu sortir de la conscience individuelle et s'élever du *subjectif* à l'*objectif*, et il a ouvert la porte à ce redoutable axiome du protestantisme contemporain : « Il n'y a de vrai que ce qui paraît vrai. » M. Gorini, au contraire, ne s'est servi du sentiment que pour faire goûter au dedans la science livrée du dehors par l'autorité, et il a maintenu le *subjectif* et l'*objectif* dans un embrassement fraternel au fond de la conscience. Il a gardé le christianisme dans la certitude; Vinet l'a livré au scepticisme.

M. Gorini se permit d'autres diversions qui trouvaient leur motif et leur justification dans les plus honnêtes sentiments du cœur. Il avait gardé reconnaissance à M. l'abbé Bernard d'avoir servi de *chaperon*, comme il dit spirituellement lui-même, à son livre. Or M. Bernard, devenu chanoine d'Avignon, s'était livré tout entier à une œuvre excellente dont la nécessité était universellement sentie : la publication de petits livres populaires pour l'instruction religieuse et la moralisation de la jeunesse et des classes inférieures de la société. Il avait déployé dans cette entreprise autant de talent que de zèle.

Ses *Bonnes Lectures* avaient un véritable succès : « Le fond et la forme, le point de vue des questions, l'entrain, la clarté du langage, le procédé rarement didactique, mais dialogique surtout, tout, dit M. Gorini, y est admirablement approprié au but que l'auteur s'est proposé; l'on y jouit à la fois de l'attrait de la doctrine et de celui de la diction. Doué d'une rare aptitude d'observation et d'une verve d'expression non moins rare; profondément convaincu de la nécessité de venir en aide aux populations séduites par de coupables et ruineuses erreurs, comment aurait-il pu ne pas réussir<sup>1</sup>? » M. Bernard ne s'était pas contenté de composer quelques brochures populaires; son infatigable activité ne s'était même pas bornée à former, pour l'institution du colportage religieux, des mains aptes à distribuer en France une saine nourriture intellectuelle; il avait voulu, par des traités et des petits livres sur toutes les matières, préparer cet indispensable aliment; de là la *Bibliothèque populaire d'Avignon*. Il convia M. Gorini à lui venir en aide. Celui-ci se laissa toucher, et, par une exception qui fut la seule vraiment sérieuse de sa vie, le souvenir d'un bon service reçu et la gratitude eurent le pouvoir de l'arracher à ses travaux.

Il se chargea de quelques vies de saints destinées à l'une des parties les plus importantes de la *Bibliothèque*

<sup>1</sup> Article sur les *Bonnes Lectures*, publié dans *l'Univers* le 29 octobre 1854. Cet excellent article est plein de bon sens, d'observations fines et délicates, et il est d'un style achevé.

*populaire*, la *Galerie des Saints*. Les lectures naïves et les études légendaires auxquelles il dut se livrer pour préparer quelques volumes l'intéressèrent beaucoup. L'inexorable positivisme du critique fut bien d'abord un peu déconcerté « de vivre au milieu des thaumaturges, entouré de merveilles qui laissent à peine une petite échappée sur la nature et la réalité humaines. » Mais il fut ravi d'y trouver tant de choses édifiantes et des miracles si bien établis. La partie fantastique elle-même, cet élément de la pure légende, que sa raison d'érudit ne lui permettait pas d'admettre sans contrôle, eut pour lui mille attraits. « Comme poésie, dit-il, comme créations de l'imagination, quoique souvent bizarres, que c'est charmant ! »

Le premier volume qu'il publia eut pour titre : *les Saints Marchands*; il contient sept ou huit miniatures d'hagiographie. Deux seulement ont une certaine étendue, celle de saint Hommebon et celle de saint Godrick. Cette dernière est un vrai chef-d'œuvre de narration historique. On dirait que M. Gorini, par l'une de ces malices délicates dont lui seul était capable, a soustrait sa meilleure plume à l'auteur de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, pour tracer chrétiennement un vieux récit anglo-saxon. C'est la foi, la piété naïve, l'élan de la prière du prêtre catholique; mais c'est le style, la couleur, la science

<sup>4</sup> Lettre de M. Gorini à M. l'abbé Christophe, 24 novembre 1854.

du pittoresque annaliste. Sous ce dernier rapport, c'est à s'y méprendre. Qui sait? En lisant cet épisode vivant d'une époque dont il a tracé lui-même de si dramatiques peintures, M. Thierry eût peut-être vivement regretté de n'avoir pas été chrétien. Si nos lecteurs étaient tentés de nous accuser de flatterie envers notre modeste écrivain, qu'ils écoutent la narration suivante :

« Les pérégrinations de Godrick l'amènèrent à un lieu nommé Wilsingham, où vivait, au pied d'une montagne, dans une grotte, un ermite fort avancé en âge. Dès qu'ils s'aperçurent, les deux serviteurs de Dieu se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se donnèrent le baiser de paix et, quoiqu'ils ne se fussent jamais connus, s'appelèrent par leurs noms : « Dieu soit avec « vous, Ethelrick, mon père! — Que Dieu bénisse mon « fils Godrick! » s'écrièrent-ils. Ils s'assirent, puis, dans le calme profond de la nature environnante et de leurs cœurs, en face des œuvres sublimes de Dieu, le chant joyeux d'un petit oiseau se mêlant seul à leurs discours, ils parlèrent du Sauveur et s'animèrent mutuellement à la persévérance. Tout à coup Godrick, tombant aux genoux du vieillard, lui demanda la permission de demeurer avec lui. L'anachorète, ravi de ce qu'il a découvert de profonde sagesse et de sainteté dans son visiteur, accède avec empressement à son désir; il lui dit : « Oh! mon fils, c'est pour m'instruire et rendre « bientôt mon corps à la terre que Dieu vous amène « ici. »

« Depuis deux années et neuf mois ils partageaient la même grotte et les mêmes occupations, quand le vieillard sentit diminuer subitement ses forces. Ses derniers moments arrivaient ; ils le comprirent l'un et l'autre. Dès lors, afin d'adoucir sans relâche par ses prières les dernières souffrances du mourant, Godrick s'efforça le plus qu'il lui fut possible de résister au sommeil. Il y avait deux semaines que le malade gisait sur son lit de feuilles sèches, quand son veilleur, épuisé, s'endormit une nuit. Dieu retira dans ce moment même l'âme d'Ethelrick. Quel ne fut pas, le lendemain à son réveil, le désespoir de Godrick ! Il s'accusait de paresse ; il semblait presque se reprocher cette mort. Il appelaït son ami, il le redemandait au ciel, au moins pour un dernier adieu. Le ciel l'exauça. Le corps que Godrick pressait parut tressaillir dans ses bras ; a respiration souleva sa poitrine à plusieurs reprises ; ensuite la sainte âme, rentrée quelques instants dans sa prison terrestre, reprit, sous une forme visible, son vol vers la céleste patrie. Godrick put l'apercevoir non pas dans sa nature spirituelle, mais sous un emblème qui signifiait son innocence et sa gloire. Il vit le portrait souriant d'Ethelrick dans un globe de cristal qui s'élevait en resplendissant d'une lumineuse et incomparable blancheur. Pénétré à la fois de tristesse et de bonheur, il suivit la douce vision jusqu'à ce qu'elle se perdit dans le lointain du firmament...

« Très-probablement, près de la grotte où Ethelrick

s'endormit dans le Seigneur, des Anglais ont construit quelques ingénieuses et utiles manufactures. Puissent-elles faire gagner à leurs maîtres, avec la fortune temporelle, cette fortune du ciel, seule indispensable, que notre pauvre solitaire a su trouver dans ces mêmes lieux! »

Cette page, et beaucoup d'autres, semées dans ses vies de saints, font vivement regretter que M. Gorini n'ait pas eu le temps de suivre les conseils de ses amis et de faire l'histoire de ces vieux temps qu'il a si bien émondés par sa critique.

Ce que l'on admire, dans ses récits légendaires, outre les agréments de la narration, c'est l'abondance de science historique qui reluit dans un mot, une phrase, un rapide tableau, sans recherche, sans effort, sans pédanterie, éclairant tout d'une lumière naturelle et sans éblouissement.

La vie de saint Godrick présente un intérêt particulier. M. Gorini s'est peint naïvement lui-même en maintes pages sous les traits de l'ermite anglo-saxon. « Au commencement de son séjour à Finchal, dit-il, notre saint n'avait encore qu'une vache et un petit berger. L'enfant restait souvent endormi le matin. Le solitaire, par compassion pour son jeune serviteur, menait lui-même sa vache au pâturage. Loin de maltraiter cet utile et patient animal, il le caressait et évitait toute rudesse, même de parole, qu'il ne jugeait pas indispensable. Il s'était également chargé de traire



le lait. La vache, reconnaissante, s'attacha tellement à lui, que, à l'heure d'être traite, elle le cherchait aux champs ou dans sa cellule, et, lorsqu'elle ne l'y trouvait pas, elle venait, en agitant nonchalamment sa grosse tête intelligente, à la porte de la chapelle et avertissait son maître par des beuglements...

« L'hiver, quand la neige couvrait les champs, si Godrick rencontrait de petits oiseaux transis de froid et n'ayant pas la force de fuir, il les prenait, les réchauffait, puis leur rendait la liberté dès qu'ils le voulaient. Il n'aimait pas que ses serviteurs tendissent des pièges à ces charmantes et harmonieuses créatures du bon Dieu. Autant il en trouvait de captives, autant il en délivrait. Les halliers et les bois de Finchal étaient souvent un rendez-vous de chasse. Au bruit de la retentissante fanfare des cors et aux aboiements des chiens, tous les animaux effrayés fuyaient, et le solitaire, à plusieurs reprises, en vit qui venaient chercher un asile auprès de lui.

« Des parents de l'évêque Rainulfe lançaient un jour un cerf magnifique, le plus beau d'une petite troupe de ces animaux. Le cerf, depuis longtemps poursuivi, disparut aux yeux des chasseurs dans un endroit plus épais de la forêt, et courut à la demeure de Godrick, peu éloignée. Le saint, sortant de sa cellule, trouve couché à la porte l'animal ruisselant de sueur, et qui, du regard, demandait l'hospitalité. La maison ouverte, il s'y précipita, et le solitaire alla s'asseoir à la lisière du bois. Les chiens

arrivèrent en hurlant et les chasseurs en se frayant à grands coups un passage dans le fourré. Mais la trace de l'animal était perdue. On interrogea Godrick. Se gardant bien de trahir son hôte gracieux, il répondit avec un hochement de tête qui pouvait signifier que le cerf était bien loin déjà : « Il est Dieu sait où... » Les chasseurs alors se répandirent dans la plaine. Le soir vint, et, tout danger ayant cessé, l'ermite laissa partir l'animal, qui revint chaque année, comme apprivoisé par ce service, se coucher aux pieds de son libérateur.

« Qu'il est à souhaiter que l'exemple de Godrick, sur ce point comme sur tout le reste, corrige ceux qui ne lui ressemblent pas, et rende plus générale la douceur pour ces pauvres êtres, surtout pour ceux dont les services nous sont indispensables ! On est méchant contre eux, comme s'ils ne souffraient pas de notre dureté, et comme s'ils n'étaient pas aussi des créatures de Dieu ! On dirait que leur admirable patience et la crainte de l'homme imprimée en eux par la Providence nous enhardissent à abuser de notre domination. On les maltraite, parce qu'ils ne châtient pas de suite, comme il leur serait si facile, par un coup de corne ou un coup de pied, notre lâche brutalité. Quand on les voit supporter, avec une sorte de résignation triste, la colère d'un maître dont ils semblent chercher à comprendre la volonté au lieu de se venger, on se demande si c'est bien l'homme qui, dans ce cas, est doué de raison. Sachez-le bien,

en outre, le berger mauvais pour son troupeau le sera pour ses semblables, et même un jour pour ses parents. Le cœur dur est tel pour tous, comme aussi tout ce qui entoure un cœur bon s'en ressent et s'en réjouit. »

Eh bien, Godrick n'est-il pas, avec de très-légères variantes, l'ermite de la Tranclière? On retrouve encore cette similitude dans les charmants tableaux que nous trace son historien, pensant à lui-même sans doute, de son amour pour sa famille; « car, chez les saints, dit-il, la religion épure, mais ne détruit pas la nature. » Mais il faut renoncer à citer. Quelle bonne et savoureuse lecture que l'histoire des saints, si elle était écrite avec cette âme, ce cœur et cette plume!

M. Gorini a laissé en manuscrit une histoire de saint Jean-de-Dieu; nous espérons qu'elle ne tardera pas à voir le jour. Réunie à celles de saint Hommebon et de saint Godrick, elle ferait un délicieux volume.

Ces doux travaux d'hagiographie n'étaient pour le bon curé qu'un délassement. Il n'en poussait pas moins avec vigueur la révision de son grand ouvrage. Il y fit entrer les trois dissertations que nous avons analysées plus haut. Deux furent intercalées dans la seconde partie. Nous aimerions mieux les voir à la fin du volume; car elles rompent désagréablement l'unité qui, dans sa première édition, reliait assez bien les différentes pièces de son admirable justification de la hiérarchie ecclésiastique. Il en faut dire autant d'un chapitre entièrement

nouveau qui a pour titre : *l'Église et le Gouvernement temporel*, chapitre fort intéressant, qui jette un grand jour sur l'attitude de l'Église en face de l'affranchissement des communes, ce fait capital du moyen âge, principe de toutes les libertés du monde moderne.

Nous n'énumérerons pas les augmentations, les modifications importations apportées par M. Gorini dans chaque partie de son œuvre. Ce serait une entreprise pleine de fastidieux détails. Nous nous contenterons de signaler un beau travail sur Synésius, cet évêque de Ptolémaïs qui a été pour M. Villemain, et après lui, il y a regret de le dire, pour Chateaubriand, une agréable trouvaille contre la doctrine ecclésiastique du célibat des prêtres et un précieux témoignage en faveur des libertés de la philosophie.

Quelques symptômes alarmants avaient jeté dans l'âme de M. Gorini de tristes pressentiments d'une fin prématurée. Il résolut d'économiser les jours que Dieu ne devait désormais, il en était convaincu du moins, lui départir qu'avec mesure, et de consacrer jusqu'au dernier souffle de sa vie à l'achèvement de son ouvrage. Le temps pressait; il se hâta. De toutes parts on réclamait son concours pour des œuvres catholiques diverses. Il demeura inflexible, et se fit un devoir de conscience de ne plus éparpiller une seule heure de travail.

La réimpression de la *Défense de l'Église* était com-

mencée, et il en suivait avec une sorte d'inquiétude les progrès, lorsque tout à coup se manifestèrent les premiers symptômes du mal qui devait l'enlever.

Le 31 décembre 1857, son frère et sa belle-sœur, arrivés chez lui le soir, selon leur coutume, remarquèrent sur sa figure l'empreinte d'une tristesse profonde; ils le questionnèrent en vain sur la cause de cette tristesse. Ils ne purent rien savoir. Toutefois, avant de se retirer dans sa chambre, il leur dit : « Priez pour moi, je vous en conjure. Oh ! priez bien pour moi. » Inquiets, ils ne se couchèrent point; ils demeurèrent aux écoutes et n'eurent pas de peine à s'apercevoir que leur frère, de son côté, ne cherchait point le repos. Il s'était mis à genoux devant son crucifix, et priait avec ardeur; de temps en temps, ils entendaient partir de sa chambre des soupirs entrecoupés; ils distinguèrent même, à plusieurs reprises, ces paroles articulées avec une sorte d'angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! » L'inquiétude les dévorait; mais ils n'osèrent pas pénétrer jusqu'à lui. Le lendemain, ils le pressèrent de questions. « Asseyez-vous, » leur dit-il; et il se mit à leur raconter qu'étant vicaire à Nantua, il avait eu le bonheur de ramener du désordre une jeune fille; qu'une troupe de libertins avait, à la suite de cette conversion, résolu de lui faire payer cher le succès de son zèle; qu'ils l'avaient invité à une promenade sur le lac qui touche à la petite ville de Nantua, qu'il avait heureusement refusé, mais qu'il avait su positivement, quelques jours plus

tard, que leur intention avait été de faire chavirer la barque, de se sauver eux-mêmes à la nage et de le laisser se noyer. Le frère et la belle-sœur écoutaient ce récit avec de mortelles appréhensions. Le curé ajouta : « Un grand malheur me menace. » Ses parents, malgré leurs interrogations, ne purent arriver à lier ses dernières paroles avec l'histoire qu'il leur avait racontée. Ils se retirèrent le cœur navré et l'âme pleine de sinistres pressentiments.

Le même jour, 4<sup>er</sup> janvier 1858, il alla dîner chez eux, selon sa coutume. Il n'eut ni sa joie ni son entrain ordinaires : il se retira de bonne heure. En rentrant chez lui, il s'aperçut qu'une de ses jambes refusait de le porter, s'affaissant sous le poids de son corps. L'un de ses bras était roide et se dérobaux mouvements qu'il cherchait à lui imprimer. Sa pauvre servante toute alarmée fit ce qu'elle put pour ranimer ses membres engourdis; ses parents vinrent et le soignèrent; le lendemain le médecin le visita. Les symptômes de paralysie disparurent au bout de huit jours; mais lui-même se sentait frappé à mort : « Il ne me reste plus, disait-il, qu'à revoir ma deuxième édition, et tout sera fini ! »

M<sup>gr</sup> de Langalerie, qui avait conçu pour le curé de Saint-Denis la plus profonde estime, et qui avait pour lui une tendre affection, fut douloureusement affecté en apprenant la nouvelle de l'attaque qui avait frappé ce modeste savant et le bon prêtre. Il alla à la fin de

janvier le visiter dans son presbytère. Cette visite fut pour l'excellent curé un baume consolateur. Son cœur se fondait de reconnaissance. Nul ne saurait dire ce que le pieux et affectueux prélat répandit de joie et de bonheur sur ses dernières années; M. Gorini ne parlait de ses bontés que les larmes aux yeux. Il avouait que la vue seule de la figure ouverte et sympathique de l'évêque lui faisait du bien et que les paroles du prélat, toutes empreintes de l'onction de la sainteté, portaient dans son âme la paix, le contentement et la ferveur.

M<sup>gr</sup> de Langalerie usa de son ascendant pour le décider à quelques ménagements, indispensables désormais au rétablissement de sa santé. M. Gorini observait les jeûnes de l'Église avec une extrême rigueur, et poussait le scrupule jusqu'à faire peser le pain de sa collation du soir. Sur les recommandations de son évêque, il consentit à ne pas jeûner pendant le carême de 1858.

Durant le cours de l'été de la même année, le bon prélat retourna le voir dans sa cure, accompagné cette fois de M. de la Saulsaye, recteur de l'Académie de Lyon, et de M. Laville, inspecteur de l'Académie à Bourg. « Nous nous souvenons, dit-il lui-même dans le mandement qu'il a publié à l'occasion de la mort de M. Gorini, nous nous souvenons de l'impression que produisit sur l'esprit des deux visiteurs la vue de ce prêtre si modeste, avec sa chaussure bressanne et sa soutane usée.

Il nous introduisit dans son cabinet de travail, où nous pouvions à peine trouver de la place et des chaises pour nous asseoir ; mais son exquise urbanité et la profondeur de ses connaissances , qui perçait comme malgré lui sur toute question , ravirent les deux hôtes que j'avais amenés. »

La nouvelle de l'accident qui avait mis en danger les jours de l'aimable « bénédictin du dix-neuvième siècle<sup>1</sup>, » et qui demeurait encore suspendu , comme un glaive , sur le fil de sa vie , avait alarmé ses nombreux amis. De toutes parts lui arrivèrent les témoignages de la sympathie la plus vive. Il en eut une preuve éclatante dans une circonstance solennelle.

Nous avons parlé au commencement de cette biographie de la belle église de Brou , le joyau le plus frais peut-être de l'architecture gothique en France. Cette église n'est qu'un tombeau orné de dentelles de marbre par la main d'une femme, grande par le cœur et par le culte le plus intelligent des arts , inconsolable de la mort de son époux<sup>2</sup>. C'est là que cette femme dormait depuis trois siècles à côté de celui qu'elle avait aimé du plus vif et du plus pur amour sur la terre. En 1858 ,

<sup>1</sup> Expression de M<sup>sr</sup> de Langalerie dans le mandement que nous avons cité plus haut.

<sup>2</sup> Marguerite d'Autriche, devenue régente des Pays-Bas , a fait élever l'église de Brou sur la tombe de son époux Philibert le Beau, duc de Savoie , qu'elle avait eu le malheur de perdre après un court mariage.



leurs corps retrouvés furent relevés, et, par les soins des autorités françaises et des représentants de la maison de Savoie, replacés en grande pompe dans des sépulcres restaurés avec art. Ce fut une belle et touchante cérémonie. M. Gorini y fut invité, et il y devint l'objet de délicates attentions de la part des hommes les plus éminents, et spécialement de M<sup>sr</sup> Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux.

La belle saison de l'année 1858 s'écoula sans nouvel accident et fut employée, par un travail sans relâche, à la révision de la *Défense de l'Église* et aux soins de la réimpression. L'œuvre touchait à son terme, lorsque le 15 septembre, M. Gorini fut subitement frappé d'une seconde attaque. Ce jour-là, il s'en retournait de Bourg à Saint-Denis accompagné de son frère. En suivant une promenade publique qui se trouvait sur son chemin, il fut pris de faiblesse et n'eut que le temps de s'asseoir sur un banc. « Ce n'est rien, » dit-il; mais il demeura sans parole, les yeux fixés au ciel. Le frère désolé se hâta d'envoyer chercher sa femme. Elle arriva plus morte que vive. Le cher malade se réveilla comme d'un sommeil. « Que m'est-il donc arrivé? » demanda-t-il. On le transporta au domicile de ses parents, on le plaça dans un lit; mais il n'osait pas s'abandonner au repos. « Puis-je m'endormir sans danger? disait-il. Je ne voudrais pas mourir à mon insu, sans vous revoir, cher frère, chère sœur, chers enfants, sans vous embrasser, sans vous bénir. — Ne

craignez rien , lui fut-il répondu ; ce n'est qu'une faiblesse ; le sommeil vous fera du bien. — C'est bon , reprit-il ; si toutefois je meurs , il y a des notes dans tel carton , vous les brûlerez. » Il s'endormit ; deux jours après , il était bien , et put regagner sa paroisse.

## CHAPITRE XIII.

Les forces de M. Gorini déclinent. — Il hâte son travail de révision. — Troisième attaque plus grave que les précédentes. — Il prend la résolution de quitter sa paroisse. — Adieux à ses paroissiens. — Il s'installe à Bourg, au sein de sa famille. — Il reçoit les dernières épreuves de sa seconde édition. — *Errata* d'un ouvrage de M. Augustin Thierry. — Genre de vie de M. Gorini à Bourg. — Les visites qu'il reçoit. — Il se préoccupe des dangers du pape. — Affaiblissement progressif. — Ses inquiétudes pour sa famille. — Touchante conversation. — Quatrième et décisive attaque. — Visite des gens de Saint-Denis. — Dévouement du curé de Bourg et de ses vicaires. — M. Gorini reçoit les derniers sacrements. — Souvenirs de l'évêque d'Allatri. — Nouvelles préoccupations au sujet du souverain pontife. — Scène de famille. — Sa patience. — Angoisses intérieures. — Consolation à la vue du crucifix. — Excessive délicatesse de conscience. — Humilité. — L'évêque de Belley le visite. — Hommage de son livre au pape. — M. Gorini prie son évêque d'aller prier sur la tombe de l'évêque d'Allatri. — On lui présente son livre, il l'écarte et ne veut plus voir que son crucifix. — Dernières paroles et derniers signes. — Agonie. — Mort. — Deuil public. — Funérailles. — Témoignages éclatants de sympathie et de regret. — M. Gorini et le curé d'Ars.

Les forces de M. Gorini déclinaient, sa main était parfois engourdie ; mais l'intelligence conservait toute

sa force et sa lucidité ; il usait de ses dernières et se-reines clartés pour achever son travail , ne se donnant de repos ni le jour ni la nuit. Il avait le profond sentiment que toutes ses heures étaient comptées , et il ne voulait pas mourir sans avoir mis la dernière main à l'œuvre de sa vie. Ne pouvant presque plus écrire , il appela à son aide son maître d'école et lui dicta ses dernières notes.

Deux mois se passèrent. Au milieu de novembre, il eut une troisième attaque. Cette fois le côté droit fut presque entièrement paralysé. Il fallut l'emmener à Bourg afin de le mettre plus à portée des soins qui lui étaient nécessaires, surtout des secours d'un médecin. L'homme de l'art déclara que le mal était grave et le danger sérieux. M. Gorini le comprit. Le médecin, M. Hernandès, était un homme de bien, chrétien excellent, plein de dévouement et d'affection , en qui le bon curé avait une confiance sans bornes. « Je crois qu'il est temps, lui dit M. Gorini, de me préparer à mourir ; et je veux mourir dans la retraite, sans fardeau sur mes épaules et occupé de ma seule âme. J'ai le dessein de quitter ma paroisse, qu'en pensez-vous? » M. Hernandès chercha à le rassurer. Mais il savait que les occupations du ministère devenaient une tâche au-dessus des forces de M. Gorini ; il se rappelait que, pendant la dernière semaine sainte, en prêchant la passion , trois fois la voix lui avait manqué ; il n'ignorait pas quels sujets de préoccupation lui apportait à chaque instant la solli-

citade pastorale; il y voyait une cause capable, à elle seule, de hâter la marche du mal, peut-être d'amener un brusque dénoûment. Il lui conseilla donc de donner sa démission et de se retirer dans sa famille.

M. Gorini retourna à Saint-Denis et prépara tout pour son départ. L'administration ecclésiastique eut la délicate attention de désigner pour son successeur l'un de ses amis les plus intimes, M. l'abbé Dubois. Ce fut pour lui une consolation et presque un secours. Ses adieux à ses paroissiens furent touchants et empreints des plus admirables sentiments de tendresse et d'humilité. Dans sa dernière allocution, il prit à témoin l'autel, calvaire du divin sacrifice, le confessionnal, tribunal du repentir et de la pénitence, la chaire, Sinaï de la parole divine, les fonts baptismaux, fontaine de la régénération, qu'il n'avait jamais cherché que le bien des âmes, et demanda pardon, avec des larmes abondantes, des fautes qu'il avait pu commettre dans l'exercice d'un ministère redoutable et difficile à porter, même aux épaules des anges. Tous pleuraient. Le lendemain les écoles, maître et maîtresse en tête, vinrent lui exprimer leur reconnaissance et leurs regrets; le maire de Saint-Denis, qui avait été pour lui un ami dévoué et intelligent, en fit autant avec son conseil municipal. M. Gorini alla s'installer à Bourg, le 14 janvier 1859.

Il y reçut, en arrivant, les dernières épreuves de son livre. « C'est bien, dit-il, ma mission est terminée. » Quelques jours après, la poste lui apportait, avec une

lettre de M. Amédée Thierry, un exemplaire d'une dernière édition de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, corrigée par l'illustre aveugle dont nous avons raconté la mort. Dieu ménageait à M. Gorini, avant de le retirer de ce monde, la consolation de voir l'un des résultats les plus remarquables de son travail.

Sous la douce haleine de la famille, ses forces revinrent peu à peu. Seulement il éprouvait de la difficulté à parler, il avait un peu de toux, sa poitrine était oppressée. Il ne tarda pas à se faire un genre de vie régulier. Chaque jour il allait dire sa messe à la paroisse; son frère l'accompagnait et le servait à l'autel. Il assistait à tous les offices publics avec une modestie, une simplicité et une ferveur admirables; sujet d'édification pour les fidèles et pour les prêtres eux-mêmes.

On s'empressait de le visiter dans sa modeste demeure. Les laïques les plus distingués de Bourg y venaient fréquemment, un à un et tour à tour, pour ne pas le fatiguer. Ils lui proposèrent même de former un cercle catholique, de se réunir chez lui, de traiter en sa présence et sous sa direction des sujets d'histoire ou de religion. « Vous ne parlerez pas, lui disaient-ils, vous écouterez; un signe de votre part nous servira de boussole. » Il refusa; ses forces baissaient. Dans ses entretiens avec ces hommes bienveillants, il parlait volontiers de ses travaux passés; il se laissa même aller parfois à s'ouvrir avec eux sur les projets qu'il avait faits

pour l'avenir. « J'avais songé, leur disait-il, à réhabiliter la mémoire de plusieurs papes et à les venger de bien des injures imméritées. La guerre du sacerdoce et de l'empire a été exploitée, au détriment de l'Église, par bien des passions hérétiques ou incroyables. J'avais nourri la pensée de faire luire un peu de vérité à travers les nombreuses erreurs qui ont défigurée cette période de l'histoire. Mais le bon Dieu ne le veut pas; que sa volonté soit faite ! »

Chaque jour il se rendait aux bureaux du *Journal de l'Ain*, chez son ami, M. Étienne Milliet; il parcourait les journaux et se tenait au courant des événements. La marche des affaires d'Italie le préoccupait péniblement. Retiré chez lui, il lisait encore et se prêtait même à des recherches, au profit de quelques savants.

Cependant le mal suivait son cours; il tombait fréquemment en défaillance et éprouvait un grand dégoût pour toute nourriture; il fallait le contraindre à manger pour soutenir ses forces. C'étaient des alternatives continues, mais avec un affaiblissement progressif. Il ne pouvait plus écrire; ce qui était pour lui une cause de grande souffrance.

Une chose l'inquiétait, c'était la pensée de son frère et de sa sœur que sa mort prochaine allait laisser dans une sorte d'abandon. Un soir, il s'entretenait, seul et à cœur ouvert, avec l'aînée de ses nièces. Tout à coup, un nuage de tristesse sembla se répandre sur sa figure; la jeune fille lui en demanda la cause. « Mon enfant, lui

dit-il, quand je ne serai plus, que deviendront ton père et ta mère? Laurence, y as-tu pensé? » Et il lui prit les deux mains avec une sorte d'angoisse. « Mais, mon oncle, répondit la douce jeune fille, ma sœur et moi, ne serons-nous pas auprès d'eux? — Vous vous marierez, reprit-il, et alors force leur sera bien de demeurer seuls, hélas! et peut-être sans ressources. — Oh, non, mon oncle, répliqua Laurence; pour moi, je ne me marierai pas, je resterai auprès du père et de la mère tant que le bon Dieu voudra me les garder. Je vous le promets. — Tu me le promets... » Et un éclair de joie, qui pénétra jusqu'au fond du cœur de la pauvre enfant, brilla dans le regard de l'excellent homme. « Tu me le promets!... Oh! merci, merci! » Et il se prit à pleurer.

Le 15 octobre, étant à table avec sa famille, il fut frappé d'une attaque soudaine. On le mit au lit. Un sourire errait sur ses lèvres. Il ne parlait plus; mais il conservait toute sa connaissance. Il fit un signe pour demander une plume. Chose étonnante! ses doigts jusque-là engourdis s'étaient déliés. Il put écrire. Il réclamait son médecin. Le lendemain il fit connaître qu'il fallait choisir et brûler tous les livres dangereux qui se trouvaient dans sa bibliothèque. Il écrivait les titres et les faisait mettre à part. Mais, comme la besogne était longue et fatigante, on lui fit entendre qu'un ecclésiastique veillerait à cette précaution. Cette promesse le tranquillisa.

Ce jour-là même, son successeur à Saint-Denis,



M. l'abbé Dubois, vint le visiter avec quelques-uns de ses paroissiens. En les voyant, il se mit à verser des larmes. Sa voix était un peu revenue. « Je ne suis plus rien, leur dit-il, rien qu'un pauvre idiot. » De temps en temps il essayait de se servir de sa main qui était libre pour soulever son autre bras, et on l'entendait s'écrier avec une sorte d'effroi : « Paralysé ! tout paralysé ! »

A l'annonce du triste accident si brusquement survenu, le curé de Bourg, M. Huet, bon et saint prêtre, qui devait suivre de près M. Gorini dans la tombe, accourut avec ses vicaires. Ils ne le quittèrent plus ; ils se relayèrent le jour et la nuit et sans aucune interruption auprès de son lit de douleur ; jusqu'à la dernière heure leur dévouement ne se démentit pas un instant. Ce fut une grande consolation pour le malade, qui aimait à souffrir, à reposer sous cette garde sacerdotale.

A peine eut-il un peu recouvré la parole, qu'il demanda à se confesser ; il le fit avec les sentiments de la foi la plus vive ; il ne put pas communier ; les organes de la déglutition étaient paralysés ; ce fut pour lui la matière d'un inexprimable regret. Il se résigna et reçut l'extrême-onction avec une touchante ferveur. Ceci se passait le dimanche, le lendemain même du jour où il avait été frappé.

Le lundi il fit placer un crucifix près de son lit et une image de la sainte Vierge en face de ses yeux, et, cela

fait, il pria sa nièce de lui lire, dans *les Trois Rome* de l'abbé Gaume, un passage qui concerne la petite ville d'Allatri ; puis il demanda l'image du saint évêque dont nous avons parlé au commencement de ce récit, la fit mettre sur son chevet et ne la quitta plus ; de temps en temps il la touchait, la regardait longuement, la baisait avec amour. On eût dit que tous ses souvenirs d'enfance passaient devant son âme avec leurs plus fraîches couleurs.

Chaque jour il voulait qu'on lui lût dans le journal ce qui avait trait aux affaires de Rome. La pénible situation du pape était le sujet constant de ses angoisses. Il oubliait ses propres souffrances pour ne s'occuper que de celles du chef de l'Église, et à tout instant il demandait où en étaient les affaires à son sujet. « Pauvre pape ! disait-il souvent, que va-t-il devenir ? Mais, ajoutait-il, il a bien aimé, il a glorifié la sainte Vierge. La sainte Vierge le sauvera. »

Le mardi matin, il réunit auprès de son lit tous les membres de sa famille pour faire la prière. La prière faite, il les bénit, puis, les ayant attirés à lui, il passa comme il put ses bras sur leurs épaules et leur dit à voix basse : « Vous serez tous bien *sages*, n'est-ce pas ? Vous aimerez bien le bon Dieu, afin que nous soyons tous un jour réunis dans le ciel. » Et il se mit à pleurer. Sa belle-sœur, croyant que cette scène le fatiguait, le pria d'y mettre un terme. « Oh non ! dit-il, cela me fait du bien. » Pendant toute sa maladie, il fut envers

les siens plus affectueux que jamais. Un jour on lui offrit des religieuses pour le servir : « Non, non, répondit-il, laissez-moi ma famille. »

Le mercredi, les souffrances étaient affreuses; il les supportait sans se plaindre, avec une inaltérable patience. L'interrogeait-on à ce sujet, il se contentait de répondre : « Oh ! oui, c'est vrai, je souffre bien. » Dieu permit qu'à ces douleurs du corps vissent se joindre les angoisses de la conscience. Un instant, c'était le mercredi, il fut en proie à des tentations de désespoir. Tout semblait s'obscurcir dans son âme, Dieu paraissait se retirer; l'éternité s'ouvrait devant lui sombre et menaçante; rien ne saurait peindre les terreurs qu'il éprouva. Une sueur froide coulait sur son front. Ce fut l'affaire de quelques minutes; la vue de son crucifix le rassura. Il eut néanmoins la crainte d'avoir donné quelque consentement à ces pensées décourageantes et demanda tout de suite à se confesser.

La délicatesse de sa conscience était excessive. Il témoignait du scrupule des choses les plus légères et les plus innocentes. A tout moment il faisait la confession publique des fautes de sa vie. A tous les prêtres qui venaient le voir, il demandait leur bénédiction avec une humilité profonde. Il se recommandait aux prières de tout le monde. « Ah ! gardez-vous bien, disait-il aux personnes qui l'entouraient, gardez-vous bien de croire, gardez-vous bien de dire que j'ai été *sage*, que j'ai été un bon prêtre. Cette croyance serait fausse, elle

serait pour moi un grand malheur; car elle me priverait de prières après ma mort. »

Le même jour il eut comme une sorte d'extase. Sa nièce aînée était à son chevet; il venait de lui dire qu'il offrait ses souffrances à Dieu pour tous les siens et qu'il se recommandait à leurs prières. Tout à coup sa figure s'illumina, ses yeux se fixèrent au ciel. « Le ciel ! Le ciel ! » dit-il. On eût dit qu'il y était déjà.

M<sup>sr</sup> de Langalerie vint le voir le mercredi soir. Le vénérable malade fut extrêmement touché de cette visite. Sachant que le pieux prélat se disposait à partir pour Rome, il lui remit un exemplaire de sa *Défense de l'Église*, le priant de le déposer, comme témoignage de respect, d'amour et de soumission filiale, entre les mains du souverain pontife, dont il lui demanda des nouvelles; puis il lui dit : « Monseigneur, j'ai une bien grande grâce à vous demander. — Dites, répliqua l'évêque. — Oh ! monseigneur, si, dans votre voyage en Italie, vous pouviez vous rendre jusqu'à Allatri, si vous pouviez aller prier sur la tombe de M<sup>sr</sup> Della Casa, évêque de cette ville, vous me rendriez bien heureux ! Bien souvent j'ai désiré aller m'agenouiller moi-même sur cette tombe. » Le bon prélat promit, à moins d'obstacles insurmontables, de se conformer à ce désir. Et il se retira tout ému en bénissant son excellent prêtre.

Un ecclésiastique de ses amis, qui était son confesseur et qui venait le voir tous les jours, crut lui faire

plaisir en plaçant un exemplaire de sa *Défense de l'Église* sur la table qui était près de son lit, et sur laquelle était le crucifix qu'il avait sans cesse sous les yeux. Il s'en aperçut, demanda l'ouvrage, le regarda, le toucha à plusieurs reprises, puis le repoussa doucement. On voulut le remettre où on l'avait pris, il fit signe de l'enlever, en disant : « Il ne me faut plus rien que Jésus crucifié. » Après quoi il pria sa belle-sœur de lui parler de Dieu. Elle lui lut un chapitre sur Jésus mourant. Quand la lecture fut achevée, il lui dit : « Ma sœur, vais-je mourir? » Comme elle pleurait et ne répondait pas, il se recueillit un instant et dit à demi-voix : « Allons, ayons confiance, bien confiance en Jésus, bien confiance en Marie. » Un instant après il laissa échapper un soupir suivi de ces mots : « Je souffre beaucoup. — Mon frère, lui dit doucement la pieuse femme, Notre-Seigneur a bien souffert aussi; unissez-vous à lui; il adoucira vos souffrances. » Ayant de la peine à s'exprimer, il écrivit : « Je vous remercie de cette bonne parole. » Il recommanda de ne faire aucun frais pour ses funérailles, de ne pas se gêner pour faire dire des messes. « Vous irez entendre la messe, dit-il, vous êtes pauvres, Dieu s'en contentera. » Sa voix s'éteignit et ses yeux s'obscurcirent, mais il conserva sa connaissance. On lui annonça que son évêque viendrait encore le visiter le lendemain matin; il porta la main à ses yeux pour indiquer qu'il ne pourrait pas le voir, et à son cœur pour témoigner sa reconnaissance. L'agonie com-

mença. On récita les prières des agonisants; il indiqua par un signe qu'il s'unissait d'intention. Ce fut le dernier acte de connaissance que l'on put recueillir.

Le lendemain M<sup>sr</sup> de Langalerie vint en effet. Le mourant ne le reconnut pas. Ses traits se contractèrent, sa figure se rida et prit un air de vieillesse; l'agonie dura deux jours; elle fut pénible; mais Dieu, en l'affranchissant du râle et des convulsions de la mort, épargna à sa famille la douleur d'un spectacle toujours navrant. A sa dernière heure, son frère, sa belle-sœur, ses nièces, quelques prêtres, son médecin, M. Hermandès, se tenaient tous à genoux autour de son lit. Le 25 octobre, à neuf heures du matin, il rendit le dernier soupir, et son âme qui, pendant les jours de son pèlerinage, avait si courageusement cherché Dieu à travers la lumière obscure et indirecte de la foi, alla jouir de sa vision directe dans l'éternelle et resplendissante lumière de la charité.

La nouvelle de cette mort se répandit rapidement et fut le signal d'un véritable deuil pour le clergé du diocèse de Belley. L'une de ses gloires les plus pures venait de s'éteindre. Cette perte en suivait de près une autre. Quelques mois auparavant le saint curé d'Ars était descendu dans la tombe. A Bourg, le regret fut général, et il ne tarda pas à se propager au loin parmi les curés et les admirateurs du bon prêtre et du modeste savant.

Il ne laissait pas de quoi se faire enterrer; la paroisse de Bourg se chargea de tous les frais des funérailles.

Elles furent splendides. Cinquante prêtres y assistèrent. Les assises, qui se tenaient en ce moment, furent suspendues; le tribunal s'associa en corps à la pompe funèbre; le préfet du département s'y fit représenter; on remarqua dans la foule nombreuse les habitants de la Tranclière et de Saint-Denis pleurant leur ancien pasteur. Le maire de cette dernière commune avait réclamé le corps de l'illustre défunt. Le maire de la ville de Bourg, désireux de conserver à son pays sa dépouille mortelle, concéda gratuitement et à perpétuité un terrain pour sa sépulture. La vie de M. Gorini avait été cachée dans l'ombre; la gloire environnait sa mort.

M<sup>sr</sup> de Langalerie, plus douloureusement affecté que tous les autres, parce qu'il était évêque et qu'il était père, se chargea de l'oraison funèbre, non point prononcée sur le cercueil, mais adressée au diocèse entier dans un mandement spécial. Depuis lors la renommée de M. Gorini n'est point allée en s'affaiblissant; elle a grandi avec le succès de son livre. Son éloge a retenti jusque dans le sein du sénat français. On le citera longtemps comme l'un des modèles les plus accomplis de la piété, de la science et de la modération sacerdotales.

Il nous paraît inutile de jeter, en finissant, un regard rétrospectif sur le chemin que nous venons de parcourir et sur la vie que nous avons racontée. Terminons par quelques mots que notre double titre de compatriote de M. Gorini et de prêtre du diocèse de Belley justifiera suffisamment auprès de nos lecteurs.

Il est deux hommes dont le clergé du diocèse de Belley peut être fier à juste titre : M. Vianney, curé d'Ars, et M. Gorini, curé de la Tranclière et de Saint-Denis ; le premier renouvelant tous les miracles de la sainteté sous les yeux d'un siècle incrédule dominé par les intérêts matériels, le contraignant, sans le chercher et sans faire un pas au-devant de lui, à s'approcher et à recevoir de sa bouche les enseignements divins, le chargeant à son insu, pendant sa vie et après sa mort, de l' inexplicable poids de sa renommée ; l'autre ouvrant, à l'ombre du sanctuaire, le noble apostolat de la science, et, solitaire bénédictin, redressant les maîtres et les oracles de l'histoire avec une sûreté, une modération, une autorité qui les ont forcés à s'incliner devant lui et à déposer à ses pieds l'aveu de leurs erreurs : homme modeste s'il en fut jamais, travailleur infatigable, savant consciencieux et digne, qui n'a cherché sa récompense que dans le triomphe absolu de la vérité, et qui, blessé à mort par la fatigue, s'est endormi avant le temps sur son travail achevé, comme un soldat qui tombe, la victoire gagnée, sur le champ de bataille.

Si différents soient-ils en apparence, ces deux hommes sont pourtant de la même famille. Le degré de perfection est inégal sans doute, moins extraordinaire, moins sublime chez le savant que chez le saint. Mais le ministère de la science est-il moins nécessaire à l'Église que le ministère de la piété ? Et si l'on veut se mettre



à un autre point de vue le savant a-t-il moins travaillé, moins souffert? sa vie solitaire n'a-t-elle pas enfermé autant d'angoisses inconnues? n'a-t-elle pas été plus dépourvue de consolations? Car qui oserait comparer les consolations que l'âme et le cœur de l'homme rencontrent dans la froide conversation des livres avec celles dont ils s'abreuvent au contact et dans la conversion des âmes? Et toutefois ne tentons pas un stérile parallèle; ne scrutons pas un mystère qui est le secret de Dieu. Ce qu'il y a de certain, c'est que le saint et le savant ont un trait commun, le trait qui caractérise tous les chrétiens héroïques, l'amour et la persévérante pratique du sacrifice et du dévouement. Le but, les moyens ont été divers, mais leur Maître les a reconnus pour frères, et les hommes, dans l'avenir, les salueront comme ayant été, pendant leur passage sur la terre, l'honneur et la gloire de l'Église.

L'histoire de M. Vianney est faite; elle est entre les mains du monde entier et elle occupera désormais une grande et belle place dans les annales de la sainteté. La biographie de M. Gorini était à faire. Je l'ai faite. Elle n'est pas destinée assurément à tenir le même rang dans l'estime des hommes que la première, car celle-ci devient l'aliment d'un culte religieux; mais, toute simple et toute petite qu'elle soit, je la crois néanmoins utile et pleine de salutaires enseignements.

# TABLE DES MATIÈRES

---

CHAPITRE I<sup>er</sup>. — La ville de Bourg. — Origine italienne de M. Gorini. — Trait charmant. — La famille Gorini à Bourg. — D'où vient à M. Gorini le nom de *Sauveur*. — Touchante amitié d'un enfant et d'un évêque. — Une image et une inscription. — Première éducation du jeune Gorini. — Il commence ses études. — Découragement suivi de courage et de succès. — Séjour à Meximieux, puis à Alix. — Le bienfaiteur délicat. — M. Gorini au grand séminaire. — Il est nommé professeur à la maîtrise de Bourg. — Son amour de la lecture et ses longues veilles. — Vicariat à Nantua. — Professorat d'humanités à Meximieux . . . . .

1

CHAP. II. — Disgrâce de M. Gorini. — Il est nommé curé à la Tranclière. — Description de cette triste paroisse. — Étrange aventure du nouveau curé le jour de son arrivée. — Son premier prône. — Deux sacs de blé. — M. Gorini ne peut pas s'installer à la cure, et il est obligé de se réfugier à Bourg. — De là, pendant un an, il dessert sa paroisse. — Isolement et solitude. — Serrement de cœur. — Un pacte de famille. — Caractère de la vie de M. Gorini. — Vie de curé. — Avec quel courage il supporte sa disgrâce. — Comment il instruit ses paroissiens. — Simplicité et solidité de son enseignement. — Ses catéchismes. — Soin des malades. — Héroïque dévouement. — Anecdote curieuse. — Affection et reconnaissance des habitants de la Tranclière pour leur curé. — Ils apprécient son

mérite. — Rapports de M. Gorini avec eux. — Bonhomie et finesse. — Trait d'esprit.....

18

**CHAP. III.** — Piété de M. Gorini. — Son amour pour les pauvres. — Courage avec lequel il supporte le poids de sa pauvreté. — Son ameublement. — Sa manière de travailler pendant l'hiver. — Sa sobriété. — Il vit isolé et solitaire. — Pourquoi. — Son urbanité et sa politesse. — Comment il reçoit ses amis. — Sa manière de traiter les questions à résoudre dans les conférences ecclésiastiques. — Ses relations avec ses confrères. — Il ne joue à aucun jeu. — Il veut avoir un chien. — Le loup le lui prend. — Tendresse du bon curé pour les animaux. — Il est méconnu par quelques-uns de ses confrères. — Tristesse qu'il en éprouve. — La vertu du prêtre n'est pas le stoïcisme ni l'insensibilité. — M. Gorini ressent toutes les rigueurs de sa position. — Les peines que son isolement lui cause. — Angoisses douloureuses à ce sujet. — La famille de M. Gorini. — De quels membres elle se compose. — La vie de famille devient pour le curé de la Tranclière la plus douce consolation. — Charmants détails. — M. Gorini poète. — Ses touchantes attentions pour les siens. — Il leur soumet son travail. — Joli trait.....

35

**CHAP. IV.** — M. Gorini cherche une occupation dans l'étude. — Difficultés que rencontre un curé de campagne dans tout projet de travail intellectuel. — Premières ressources trouvées par M. Gorini. — Il lit avec un vif attrait les auteurs modernes. — Son instinct l'entraîne vers l'histoire. — Il constate dans les auteurs du jour un retour vers le christianisme. — Joie qu'il en éprouve. — Il se mêle par l'étude et la pensée au mouvement scientifique et littéraire de son époque. — Il est conduit insensiblement par la lecture des ouvrages contemporains à l'étude des documents originaux. — Ses premières surprises sur l'infidélité des auteurs modernes. — Étonnement que lui cause la lecture des Pères de l'Église. — Jouissances qu'il éprouve à cette étude. — Il en lit trois fois la collection. — Il prend des notes. — La question de la liberté d'enseignement et des classiques fait naître en lui la pensée

de faire des extraits des Pères. — Sa méthode dans ce travail : *Mélanges de littérature latine*. — Opportunité de cet ouvrage. — Comment il en est distrait. — Il découvre que les auteurs dont il s'est épris ont presque entièrement falsifié l'histoire. — Il commence à noter leurs erreurs. — Sentiments de M. Gorini à la vue de ces infidélités à la vérité. — Anecdote curieuse à ce sujet. — Toutes ses illusions se dissipent. — Il se convainc de jour en jour davantage que le dix-huitième siècle est moins mort qu'il ne le croyait. — Pensée dominante et systématique des nouveaux adversaires du christianisme et de l'Église . . . . .

57

CHAP. V. — Les adversaires de l'Église avec lesquels M. Gorini va être aux prises. — Guizot, Augustin et Amédée Thierry, Ampère, Michelet, Quinet. — Relations personnelles de ce dernier avec M. Gorini. — Une visite de M. Quinet et de M. Xavier Marmier à la Tranclière. — Fauriel. — Saint-Priest. — M. Gorini laisse de côté Sismondi ; pourquoi ? — La plupart des écrivains combattus par M. Gorini sont universitaires. — Réflexions à ce sujet. — Recherches immenses que réclame la nature des travaux de M. Gorini. — Par quels prodiges de patience et de courage il se procure des livres. — Il aime à bouquiner. — Jolie lettre à ce sujet. — Le parti qu'il tire des débris de journaux. — Il économise pour acheter des livres. — Composition de sa bibliothèque. — Ses pèlerinages hebdomadaires à Bourg pour aller à la recherche des livres. — Ses stations dans les bibliothèques. — Il rentre chez lui le soir, le dos chargé de volumes. — Souvenir personnel de l'auteur. — Innombrables notes qui sont le résultat des travaux de M. Gorini . . . . .

76

CHAP. VI. — La science de M. Gorini commence à se manifester au dehors. — M. Collombet. — Origine de son amitié pour le curé de la Tranclière. — Il le visite dans sa solitude. — De quelle utilité il lui devient pour ses recherches. — Quelques ecclésiastiques amis de M. Gorini, et parmi eux M. l'abbé Bernard, lui conseillent de réunir ses notes pour en faire un ouvrage. — M<sup>sr</sup> Devie, évêque de Belley, est de cet avis. —

Conseil qu'il donne à M. Gorini. — Ce conseil n'est pas suivi ; pourquoi ? — Le curé de la Tranclière examine s'il doit se décider à coordonner ses travaux pour le public. — Anxiété à ce sujet. — Trait touchant. — Résolution. — La tâche de M. Gorini devient plus ardue. — Exactitude et scrupules d'érudition. — La délicatesse de l'érudit chez M. Gorini tient à la sincérité de l'homme ; elle devient en lui une source d'angoisses parce que les livres lui manquent. — Ses découragements. — Anecdote au sujet de M. Guizot. — Réflexions et parallèle. — La modestie de M. Gorini, autre cause de souffrances. — Il se persuade que jamais il n'achèvera son ouvrage. — Moqueries auxquelles il est en butte. — Peine qu'il en ressent. — Constance et héroïsme. — Il s'obstine à la même œuvre et se refuse au journalisme. — Trait piquant. — Opiniâtreté de travail. — Veilles nocturnes. — Une lettre..... 98

CHAP. VII. — Difficulté de composition chez M. Gorini. — Bienveillance de ses jugements ; à quoi elle tient. — Dans sa croyance à la bonne foi de ses adversaires, il n'est ni myope ni moqueur. — Sa modération dans les questions libres. — Son opinion sur l'ultramontanisme et le gallicanisme. — Erreurs historiques que celui-ci a propagées. — La vigueur de sa foi fait qu'il ne craint pas d'aborder de front les objections les plus fortes. — M. Gorini devient malade à la Tranclière. — Nécessité d'un changement. — Ses amis l'obtiennent. — Il est nommé curé à Saint-Denis. — Reconnaissance de M. Gorini pour M<sup>sr</sup> Devie, évêque de Belley. — Lettre du prélat. — La paroisse et la cure de Saint-Denis. — Une statue de saint Bruno. — Vie de famille plus intime encore qu'à la Tranclière. — Visite épiscopale. — Catéchisme. — Fragments de *la Défense de l'Église* livrés à l'*Institut catholique*. — Embarras pour trouver un éditeur. — M. l'abbé Bernard triomphe de toutes les difficultés. — Le manuscrit est livré à l'impression. — Contestation entre M. Gorini et ses amis sur le titre à donner à son ouvrage. — Émotion de M. Gorini et ses appréhensions à l'apparition de son livre. — Sensation que celui-ci produit. — Silence de la presse antireligieuse. — Lettre approbative de M<sup>sr</sup> Chalandon..... 117

- CHAP. VIII.** — *Appréciation de la Défense de l'Église.* — But que l'auteur se propose. — Ce but, constamment envisagé, donne de l'unité à son livre. — Forme adoptée par M. Gorini, et pourquoi. — Il fait généreusement à son amour pour l'Église le sacrifice de sa réputation d'écrivain. — Analyse de la *Défense de l'Église.* — Première partie. — Seconde partie. — Remarques importantes sur la constitution de l'Église, sur la papauté et sur la polémique protestante. — Valeur hors ligne de la démonstration de la papauté. — Charpente uniforme de chaque chapitre. — Inconvénients que la méthode de M. Gorini présente. — Comment elle échappe à la monotonie..... 141
- CHAP. IX.** — M. Gorini érudit; caractère de son érudition. — Il s'élève de temps en temps. — M. Gorini écrivain; son style. — Sa modération. — Son livre doit son succès à cette dernière qualité. — Les causes de cette modération. — M. Gorini a-t-il été sincère quand il a affiché de croire à la bonne foi de ses adversaires? — Causes multiples d'erreurs. — M. Gorini accuse le protestantisme d'être la cause principale des falsifications de l'histoire. — Défauts des défenseurs de la religion. — M. Gorini a-t-il cru aveuglément à la bonne foi des ennemis de l'Église? — Comment il laisse percer son sentiment personnel à ce sujet. — Leur sincérité est-elle toujours une excuse suffisante? — Ferme attitude de M. Gorini devant les écrivains rationalistes. — Habileté de M. Gorini à manier, quand il le veut, la pointe et l'épigramme. — Citations. — Motifs de cette longue étude sur la *Défense de l'Église*..... 169
- CHAP. X.** — Joie que M. Gorini éprouve du succès de son livre. — Ses motifs et sa légitimité. — Les témoignages les plus flatteurs lui arrivent de toutes part. — Charmante lettre adressée de Paris. — La *Défense de l'Église* arrive aux représentants les plus distingués de la littérature et de la science. — Leur étonnement. — Anecdote. — Approbation chaleureuse de l'épiscopat français. — Lettres de M<sup>gr</sup> Pavy, de M<sup>sr</sup> Plantier et de M<sup>sr</sup> Pie. — Tristes divisions des catho-

liques. — Les deux partis sont d'accord pour accueillir et patronner l'œuvre de M. Gorini. — Le Père Lacordaire, M. Foisset, M. de Montalembert, M. L. Veillot. — Les adversaires de M. Gorini deviennent les auteurs du grand succès de son livre. — Pourquoi. — Ils lui écrivent des lettres charmantes. — M. Henri Martin. — M. Cousin, lettre. — M. Augustin Thierry. — Histoire de son retour aux principes religieux. — Traits et paroles admirables. — Correspondance de M. Gorini avec M. Hamon à ce sujet. — Relations de M. Hamon avec M. Augustin Thierry. — Deux lettres de ce dernier à M. Gorini. — Il désire le voir à Paris. — Lettre de M<sup>sr</sup> Sibour à ce sujet. — Mort chrétienne de M. Augustin Thierry.....

197

CHAP. XI. — Témoignage de M. Guizot en faveur de la *Défense de l'Église*. — Ses réserves. — Examen de ces réserves. — M. Guizot, de concert avec M. Amédée Thierry, présente M. Gorini comme membre correspondant de l'Institut. — La candidature est ajournée. — M. Gorini garde le silence sur la plupart des témoignages flatteurs qu'il a reçus. — Sa nomination de chanoine. — Anecdote à ce sujet. — Espèce d'indifférence qu'il éprouve devant les honneurs qui lui viennent chercher; pourquoi. — Trait touchant. — M<sup>sr</sup> Sibour lui offre une prébende canoniale à Paris et M<sup>sr</sup> Chalandon une chaire d'histoire à Aix; il refuse. — Une pension obtenue du gouvernement à titre d'homme de lettres. — La cure de Saint-Denis érigée en cure de première classe. — On demande pour M. Gorini la croix d'honneur. — Il remet la main à ses travaux. — Il a l'idée de compléter et de refondre son ouvrage. — Trois dissertations. — Matières qu'elles contiennent et jugement critique.....

221

CHAP. XII. — Nouvelle direction des travaux de M. Gorini. — Lettre de M. de Broglie. — Correspondance intéressante. — Citation. — Comparaison de ce passage avec la méthode de la *Preuve interne* de Vinet. — Les *Bonnes Lectures* de M. l'abbé Bernard. — *Galerie des Saints*. — M. Gorini y travaille. — Diverses vies. — Leur mérite. — M. Gorini se

peint lui-même sous les traits de saint Godrick. — Révision de la *Défense de l'Église*. — Dissertations nouvelles. — Réimpression de la deuxième édition. — Symptômes alarmants dans la santé de M. Gorini. — Anecdote étrange. — Première attaque de paralysie. — Elle n'a pas de suites graves. — Visite de M<sup>sr</sup> de Langalerie. — M. Gorini consent à apporter quelques adoucissements aux austérités de sa vie. — Inquiétudes conçues par ses nombreux amis. — Témoignages d'affection et d'honneur. — M. Gorini continue ses travaux. — Seconde attaque. — Touchantes paroles..... 244

CHAP. XIII. — Les forces de M. Gorini déclinent. — Il hâte son travail de révision. — Troisième attaque plus grave que les précédentes. — Il prend la résolution de quitter sa paroisse. — Adieux à ses paroissiens. — Il s'installe à Bourg, au sein de sa famille. — Il reçoit les dernières épreuves de sa seconde édition. — *Errata* d'un ouvrage de M. Augustin Thierry. — Genre de vie de M. Gorini à Bourg. — Les visites qu'il reçoit. — Il se préoccupe des dangers du pape. — Affaiblissement progressif. — Ses inquiétudes pour sa famille. — Touchante conversation. — Quatrième et décisive attaque. — Visite des gens de Saint-Denis. — Dévouement du curé de Bourg et de ses vicaires. — M. Gorini reçoit les derniers sacrements. — Souvenirs de l'évêque d'Alatri. — Nouvelles préoccupations au sujet du souverain pontife. — Scène de famille. — Sa patience. — Angoisses intérieures. — Consolation à la vue du crucifix. — Excessive délicatesse de conscience. — Humilité. — L'évêque de Belley le visite. — Hommage de son livre au pape. — M. Gorini prie son évêque d'aller prier sur la tombe de l'évêque d'Alatri. — On lui présente son livre; il l'écarte et ne veut plus voir que son crucifix. — Dernières paroles et derniers signes. — Agonie. — Mort. — Deuil public. — Funérailles. — Témoignages éclatants de sympathie et de regret. — M. Gorini et le curé d'Ars..... 263